



Letters of
Madame
de Sevigne

LETTRES

DE MADAME

DE SÉVIGNÉ.

TOME PREMIER,

Contenant les LETTRES À MADAME DE GRIGNAN sa Fille.



Dirigé par P.F. Tardieu, Place de l'Estrapade N.º 18. *Roger Scu*



rigé par P. P. Tardieu, Place de l'Estrapade, N° 18 — *Roger Sculp.*

RECUEIL DES LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

NOUVELLE ÉDITION, augmentée d'un Précis de la Vie de cette Femme célèbre, de Réflexions sur ses Lettres, par *S. J.* B. DE VAUXCELLES, et ornée de Portraits gravés d'après les meilleurs modèles.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.

AN IX. (1801.)

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

Le *Recueil des Lettres de Madame de Sévigné* a été souvent réimprimé, et s'accroissant toujours de quelque nouvelle correspondance, il a été porté jusqu'à dix volumes dans l'édition publiée en 1790. Le texte en a été assez épuré pour croire que tout y est authentique, et que les leçons diverses qui avoient commencé à s'introduire y ont été ramenées à la véritable. Elle a servi de modèle aux Libraires qui publient celle-ci, et ils y ont joint seulement le mérite d'une meilleure exécution typographique, et de plus quelques légères corrections et additions qui

prouveront peut-être du soin et de l'intelligence ; par exemple, la *Table des Matières* est augmentée, et cela importoit au lecteur. Le nombre des morceaux préliminaires, qui couvre beaucoup de pages, est au contraire beaucoup diminué. On y comptoit à la tête du premier volume jusqu'à sept Avertissemens ou Préfaces, sans compter l'Éloge de Madame de Sévigné. Nous avons conservé celui-ci, et parce qu'il est d'une Dame, et que Madame Brisson a montré qu'on pouvoit louer le style et les qualités de Madame de Sévigné avec un mérite et un style absolument différent du sien. Elle a su lui faire supporter même ce vêtement des formes oratoires dont elle avoit tant de peur, et dont elle disoit : *Je ne*

veux point être ensevelie dans les figures d'une oraison funèbre. Assurément le tems où Madame Brisson a écrit étoit parmi nous celui ou la rhétorique faisoit la plus déplorable dépense d'exagération et de figures. Elle a su se préserver de la déclamation qui infectoit alors presque tous les éloges. Il nous falloit donc conserver son discours, tandis que nous supprimions toute cette collection de Préfaces de Paris, d'Amsterdam, de la Haye, etc. L'avidité des bibliographes saura les retrouver dans l'édition de Rouen, car ils ne se lassent point de recueillir et d'emmagasiner sans cesse; mais le lecteur veut de la sobriété et du choix, et il se contentera des Réflexions que nous joignons au dernier volume, si elles sont aussi

instructives et ne sont pas plus ennuyeuses. Mais si elles ont le malheur de l'être, il pourra se dédommager au même volume par la lecture d'une Préface courte et excellente, et pour tout dire, composée par La Harpe.

ÉLOGE

DE MADAME

DE SÉVIGNÉ,

PAR Mme. la Pdte. BRISSON,

Qui a remporté le Prix à l'Académie de Marseille en l'année 1777.

Semper honos, nomenque tuum laudesque manebunt.
VIRG. Églog. 5, v. 78.

APRÈS les honneurs qu'ont obtenu parmi nous les talens d'un grand Orateur, les vertus d'un Magistrat, le génie d'un Philosophe, les grandes actions d'un homme d'État, les exploits d'un Général d'armée, il est bien doux d'offrir un tribut d'admiration à un genre de mérite plus modeste et plus touchant, et de décerner la gloire à un sexe qui n'aspire souvent qu'aux hommages du cœur. Tel est le charme que

j'éprouve en célébrant Madame de Sévigné : cette femme illustre, dont l'esprit fut presque tout entier dans sa tendresse, en exprimant les affections les plus intimes de son ame dans un commerce épistolaire, sans aspirer à la gloire, sans avoir en vue la postérité, a trouvé dans ses aimables épanchemens les titres de son immortalité.

Nous voyons les effusions de sa sensibilité reproduites dans huit volumes, que nous lisons avec délices, et que nous finissons avec regret. D'où peut naître un attrait si puissant ? quelle magie est capable de rendre toujours agréable et toujours nouveau un commerce épistolaire de cette nature, une correspondance dont le fond principal n'apprend rien au Lecteur, et l'attache cependant toujours ? Cette magie, c'est la nature même ; c'est l'esprit, c'est le cœur dans leur simple négligé ; c'est une belle de quinze ans, que l'Amour et les Graces ont parée pour son réveil, et qui ne se doute pas de ses charmes.

Oui, tout ce qui vient de Madame de Sévigné est naturel et charmant ; tout

ce qu'on peut désirer de vif, d'enjoué, de juste, de facile, de solide, d'agréable, formoit l'esprit de cette femme célèbre : elle joignoit à ces rares qualités le cœur le plus tendre, le plus sincère, le plus éloquent qui fut jamais. Ce cœur pouvoit devenir l'écueil de sa vie; mais il ne s'ouvrit qu'à l'amitié : elle en porta le sentiment au plus haut degré; ce sentiment sublime et délicieux répandoit sur tout ce qui venoit d'elle le charme qu'elle éprouvoit elle-même.

O vous, qui étiez ses contemporains, ses amis, qui jouissiez des douceurs de son commerce, quel doux plaisir ne goûtiez-vous pas dans ces soins affectueux, cette tendre sollicitude, ces démonstrations si touchantes, si naturelles; enfin, dans ces saillies d'imagination, dans ces élans de l'ésprit qui peignoient d'un trait vif et inimitable les sentimens de son cœur !

O vous, qui étiez sa fille, l'objet chéri de son amour et de ses pensées, vous avec qui elle s'abandonnoit sans réserve, et qui avez fait à sa confiance un larcin si précieux, vous seule pourriez

louer dignement cette aimable mère ! Pour moi, j'emprunterai la voix de ses amis, de sa fille, de ceux avec qui elle a vécu, pour la célébrer ; je ferai souvent parler Madame de Sévigné elle-même, en tirant de ses Écrits tous les traits qui doivent la représenter, soit dans la société au milieu de ses amis, soit dans la solitude au sein de sa famille, et dans ses relations avec sa fille.

PREMIÈRE PARTIE.

Marie de Rabutin, d'une famille aussi distinguée par son esprit que par sa naissance, cousine du célèbre Bussy-Rabutin, perdit son père à l'âge de dix-huit mois, et fut élevée par une mère et un oncle dont elle étoit tendrement aimée. Elle reçut une éducation supérieure à celle de son siècle : des lectures vagues, une étude superficielle de l'histoire, une légère connoissance des langues formoient le plan d'éducation le plus parfait que l'on suivît en France : ce plan suffisoit néanmoins au petit nombre qui l'adoptoit ; le goût de dissipation et de frivolité ne s'opposoit pas

aux succès d'une méthode encore si imparfaite ; et le tourbillon du monde, qui ravit aujourd'hui le tems, la réflexion, la santé, n'ôtoient point aux femmes les momens qu'elles pouvoient donner à leurs devoirs et à l'étude. On voyoit se former dans les écoles domestiques, des épouses, des mères ; et ce genre de mérite n'excluoit pas les femmes de la supériorité qu'elles surent obtenir dans plusieurs genres de littérature.

Marie de Rabutin eut besoin des ressources qu'assure la culture de l'esprit, pour supporter les peines qu'elle éprouva dans son mariage avec le Marquis de Sévigné, issu d'un sang illustre dans la Province de Bretagne. Après avoir gémi de plusieurs infidélités, que ne purent empêcher ni les graces de la figure, ni la sensibilité du cœur, ni les égards dûs aux vertus les plus aimables, Madame de Sévigné se vit bientôt réduite à verser des larmes sur le tombeau de son époux, qui périt dans un combat singulier avant la fin de son sixième lustre.

Je vois cette épouse infortunée, veuve avec deux enfans, dans sa vingt-cinquième année, se former un plan de vie dont elle ne s'écarta jamais, et qui fit son bonheur et sa gloire. D'excellens principes de Religion furent la base de sa conduite ; personne ne sut mieux qu'elle y recourir dans tous les évènemens de sa vie, et en tirer sa consolation dans tous les revers ; mais en confiant à l'Être suprême le succès de ses entreprises, elle n'omettoit rien de ce qui pouvoit les faire réussir. Aidée des conseils de l'Abbé de Coulanges son oncle, elle mit le plus grand ordre dans l'administration de ses biens ; elle y apporta cette juste attention qui est également éloignée d'une application inquiète et d'une légèreté dangereuse : elle s'y appliquoit, elle y sacrifioit son plaisir, ou plutôt elle le trouvoit dans l'accomplissement de ses devoirs : elle faisoit de longs séjours dans ses terres, pour revenir à Paris libre d'affaires et de créanciers. Sa sage économie ne l'éloignoit pas de la dépense qu'exigeoit son état : son goût étoit honorable ; elle

représentoit avec dignité ; elle ne condamnoit que la négligence, la prodigalité, et les fantaisies ruineuses.

Après avoir établi dans sa maison la règle et l'économie, qui ont tant d'influence sur le bonheur, Madame de Sévigné donna ses soins à l'éducation de ses enfans et à leur établissement. Ils reçurent d'elle tous les secours qui pouvoient seconder un naturel heureux ; ils entrèrent et parurent avec distinction dans le monde : le Marquis de Sévigné, l'un des hommes le plus aimable et le plus recherché de la Capitale, fut également distingué par son mérite militaire. Mademoiselle de Sévigné parut avec éclat à la Cour de Louis XIV, où sa mère la présenta avant d'être mariée : son esprit, sa beauté, ses charmes furent célébrés par les Poëtes les plus fameux de la nation. La mère et la fille s'attirèrent des hommages, autant par leurs agrémens que par leur vertu. Eh ! quel objet plus touchant qu'une mère aimable, jeune encore, qui ne vit, ne respire que pour sa famille, qui voit avec complaisance une

fille charmante prête à la remplacer, e
qui ne songe qu'à la faire valoir? Oh
qu'une bonne mère est intéressante, e
qu'il est doux d'opposer un pareil ta
bleau à celui qu'on nous a donné dan
la Comédie de la *Mère jalouse !*

Madame de Sévigné se conduisit pour l'établissement de ses enfans, d'a près les principes qui l'avoient toujour animée, c'est-à-dire, par des vues justes, une ambition noble, mais modérée, et des sacrifices proportionnés à sa fortune. Elle acheta pour son fils un emploi considérable; elle maria sa fille au Marquis de Grignan, Lieutenant-Général, homme de qualité, d'un âge mûr, et jouissant d'une réputation bien méritée. Ce mariage sembloit devoir fixer Madame de Grignan à la Cour, et c'étoit bien l'espoir de Madame de Sévigné; mais cette fille, si tendrement chérie, fut fixée en Provence, où son mari fut nommé Commandant; et cet éloignement, qui fit la désolation de Madame de Sévigné, fut la cause de sa célébrité, puisque nous lui devons cette correspondance où l'on trouve des nar-

ations piquantes, des réflexions fines t judicieuses, sur les évènemens du ems, des détails charmans de sa vie rivée, et sur-tout une inépuisable efusion de tendresse pour ses amis et our sa fille.

Les Lettres de Madame de Sévigné ont un tableau simple et vrai, dont l'expression se prolonge, et dure une parie de la vie des acteurs qui y sont reprsentés. On croit vivre au milieu des ens célèbres et des amis estimables à ui elle étoit si chère, on partage les endres soins qu'elle leur rend; on parage son empressement pour M. de la Rochefoucault, pour Madame de la Fayette; on est présent à leurs soirées, leurs conversations, on s'alarme pour eurs santés, on est pénétré de leur triste éparation; combien on révère une telle mitié! combien on envie les peines u'elle cause! On voit agir d'Haqueille; on forme des vœux pour le succès de ses soins; on estime véritablenent ce personnage singulier : il peut e rencontrer dans la société quelquesins de ses traits; mais où trouve-t-on

un ami infatigable qui réunisse une pa
faite intelligence avec une bonne v
lonté universelle ?

Quelles réflexions ne fait-on pas s
M. et Madame de Coulanges, ce co
ple charmant qui joignoit aux graces
l'esprit les qualités les plus désirabl
dans les amis ! ils sont l'objet des e
pressemens de toute la Cour, où le
esprit, comme dit Madame de Sévign
leur tient lieu de dignité. On voit M.
Coulanges parvenir à toute la célébri
d'un homme infiniment aimable : ma
il avoit un autre but ; il couroit la ca
rière des places et de la fortune, et
put jamais rien obtenir.

Madame de Coulanges ressentit v
vement dans un âge avancé la perte
sa santé et de ses charmes. Les empre
semens de la société ne l'en dédomma
gèrent pas ; ils sembloient au contrai
augmenter son chagrin. Privée des seu
dédommagemens qu'elle auroit désiré
elle éprouva qu'une vie toute frivo
amène bien des amertumes, et que
une femme est dans le cas d'en gém
pour elle-même, elle est bien plus fo

cée encore de la déplorer, quand cette frivolité est suivie du malheur et de l'inutilité de son mari.

Bussy-Rabutin, ce célèbre infortuné, fut aussi au nombre des amis de Madame de Sévigné; mais elle eut toujours plus d'amitié que de confiance, et plus de commisération que d'épanchemens pour cet homme singulier, qui se crut Courtisan, Écrivain, homme d'État, et dont il seroit assez difficile d'apprécier le véritable mérite.

Un autre infortuné plus célèbre encore, eut la plus grande part à l'amitié de Madame de Sévigné, dont l'esprit, entraîné par le cœur, put bien se faire illusion. Le Cardinal de Retz quitte le monde sur la fin d'une vie brillante et orageuse: l'éclat de cette retraite donne lieu à différentes interprétations. Madame de Sévigné n'en voit pas d'autres causes que le courage de la vertu. Son admiration pour cet ancien factieux, qui, emporté par une haine implacable contre Mazarin, étoit devenu rebelle à son Souverain légitime; l'attachement, le zèle officieux et désintéressé de sa

respectable amie redoublent dès qu'il va se séparer d'elle. Rien n'est si touchant que ses regrets ; elle s'abandonne à toute la tendresse, elle dit même à toute la foiblesse de son cœur. Le Cardinal lui témoignoit la plus sincère amitié : il chérissoit sa fille et l'admiroit ; il paroissoit s'élever à un point de courage et de vertu qui tenoit de l'héroïsme. Le moyen de résister à tant de mérite, de malheurs et d'amitié !

C'étoit toujours, ou des relations anciennes, ou l'estime, ou le goût qui régloient le choix des amis de Madame de Sévigné ; aucune vue d'ambition n'y entroit. Elle se lioit volontiers avec des malheureux ; mais elle vouloit aimer ou estimer ceux avec qui elle avoit à vivre. » Je ne suis pas entêtée de M. de Lavardin, écrivoit-elle, je le vois tel » qu'il est ; ses plaisanteries et ses ma- » nières ne me charment pas ; enfin, » je souhaiterai plus de charmes à ceux » que j'aimerai ; mais je me contenterai » qu'ils aient autant de vertu «.

Cette simplicité de mœurs, cette facilité de caractère seront toujours d'un prix

prix inestimable aux yeux de quiconque sait apprécier les vertus. Mais il est un mérite plus grand encore ; celui de sacrifier son goût à ses devoirs, de se familiariser si bien avec les décences de son état, qu'on y trouve son bonheur, et qu'on ne connoisse pas d'autre existence. Voilà le véritable héroïsme moral ; et la vie de Madame de Sévigné nous en fournit sans cesse des exemples. Chargée de la vieillesse de l'Abbé de Coulanges, qui lui avoit légué tous ses biens, et qui avoit ajouté à ses largesses une affection plus touchante que les bienfaits, elle sut faire le bonheur de cet oncle chéri, n'être point malheureuse avec lui, et ne ressentir ni gêne ni ennui des devoirs auxquels elle s'étoit assujettie.

Une tante à qui elle doit toutes sortes d'égards, tombe malade au moment où elle alloit pour la première fois trouver sa fille en Provence : qu'on juge du chagrin que ce contre-tems doit lui causer ; elle est nécessaire à sa tante, sa fille peut se passer d'elle : entre deux sacrifices tous deux chers à son cœur, elle

fait celui qui lui coûte davantage, parce que son devoir le lui dicte, et ne part qu'après la mort de sa tante.

Un frère de M. de Grignan, tourmenté par les douleurs aiguës de la goutte, trouve dans Madame de Sévigné les consolations les plus tendres, et les soins les plus assidus. C'est un homme de mérite ; mais son humeur est difficile, ses souffrances l'aigrissent encore. Madame de Sévigné, gagnant sa confiance et son amitié, parvient à tempérer son humeur et à adoucir ses maux.

Mais ne croyons pas que le bonheur de bien vivre avec les autres fût pour elle le prix d'une complaisance aveugle, et que la douceur ne puisse se concilier avec la fermeté. Non, pour attirer les cœurs, il n'est pas nécessaire d'être foible. Madame de Sévigné avoit sa façon de penser, ses goûts, sa singularité peut-être ; car ce mot ne doit pas toujours être mal interprété : elle ne se mettoit pas à la discrétion de quiconque vouloit la subjuguer. Nous voyons une description du plan de vie qu'elle s'étoit formée, et du ton aisé qu'elle avoit

pris avec les importuns. » Il y a trois » jours que cette femme est ici (à sa » terre des Rochers); je commence à » m'y accoutumer : mais j'espère que, » n'étant pas assez habile pour être char- » mée de la liberté que je prends de la » quitter, d'aller voir mes ouvriers, d'é- » crire, de faire tout ce qui me plaît, » elle s'en trouvera offensée. Ainsi je » me ménage les délices d'un adieu » charmant, qu'il est impossible d'avoir » quand on perd une bonne compa- » gnie «.

Aussi éloignée de cette perfide indulgence qui approuve les foiblesses, que de cette politesse timide qui dissimule les ridicules, Madame de Sévigné excelloit à corriger l'un et l'autre. Rien n'échappoit, je ne dis pas à sa censure, mais au zèle intrépide de son amitié; les petits travers de ses amis, leurs torts mêmes étoient relevés sans déguisement; sa fille, qu'elle aimoit si éperduement, et dont elle adoroit les grandes qualités, recevoit souvent des leçons ingénieuses. » Que fait votre pa- » resse pendant tout ce tracas? elle vous

» attend dans quelques momens perdus
» pour vous faire souvenir d'elle, et
» vous dire un mot en passant. Songez-
» vous, dit-elle, que je suis votre plus
» ancienne amie, la fidèle compagne
» de vos beaux jours; que c'est moi qui
» vous consolois de tous les plaisirs;
» qui même, quelquefois, vous les fai-
» soit haïr : souvent votre mère trou-
» bloit nos plaisirs; mais je savois bien
» où vous reprendre. Il me semble que
» vous lui répondez un petit mot d'a-
» mitié; vous lui donnez quelque es-
» pérance de vous posséder à Grignan :
» mais vous passez vite, et vous n'avez
» pas le loisir d'en dire davantage «.

Quel ascendant n'avoit-elle pas sur le Marquis de Sévigné son fils? Au milieu des égaremens d'une jeunesse déréglée, il venoit se jeter dans ses bras, et choisissoit pour confidente cette mère, dont la conduite et les sentimens condamnoient hautement les siens. Elle connoissoit son cœur mieux que lui-même; elle sut le ramener à la vertu. Si M. de Sévigné ne parvint pas à une fortune brillante, pour laquelle il sem-

bloit né, et dont il s'éloigna par apathie plutôt que par raison, il fit du moins un mariage heureux : il vieillit dans la pratique de tous ses devoirs ; et cette espèce de bonheur vaut bien les jouissances de l'ambition.

Faut-il être surpris que Madame de Sévigné ait triomphé des foiblesses et des passions de son fils? Elle n'avoit pas besoin d'être mère, pour exercer cet empire de la persuasion. Ses Lettres, ainsi que ses conversations, étoient remplies du sel le plus ingénieux. Si sa franchise, toute honnête qu'elle étoit, aliénoit quelques esprits, elle ne cessoit pas d'être franche ; mais elle réparoit par sa douceur, le tort que lui faisoit sa sincérité. Son cœur, inaccessible à la haine et au dépit, s'ouvroit aux impressions de l'indulgence et de l'amitié. » Ne nous chargeons pas d'une haine » à soutenir, mandoit-elle à Madame » de Grignan ; c'est un pesant fardeau : » éteignons nos ressentimens, et pré- » venons ceux des autres. Admirez Ma- » dame de la Fayette : elle vient à bout » de tout, rien ne s'oppose à elle ; ses

» enfans ressentent tous les jours le
» bonheur que leur procure son esprit
» conciliant «.

Un cœur si équitable et si prévenant en société, si droit et si tendre pour ses amis, étoit-il propre à nourrir des soupçons contre eux? Non, elle savoit les justifier contre les plus fortes apparences; et sa sagacité, d'accord avec son penchant, la rendoit en ce point plus clairvoyante que personne. Quel trait est plus frappant que celui du Duc de Chaulnes? et combien ne dut-elle pas s'applaudir d'avoir suspendu son jugement contre ce véritable ami, que des apparences trompeuses sembloient rendre coupable, et qui cependant n'avoit pas trahi l'amitié!

La tendresse qui l'unissoit avec ce Duc et la Duchesse son épouse, faisoit les délices de Madame de Sévigné pendant son séjour en Bretagne; et le charme qu'elle répandoit partout, leur rendoit sa présence infiniment chère. Rien de plus agréable, et en même tems de plus propre à dépeindre la liberté douce qui régnoit entre eux, que le récit

qu'elle fait à sa fille, d'une visite de la Duchesse : » Jeudi dernier, Madame » de Chaulnes entra dans ma chambre, » avec trois de ses amies, disant qu'elle » ne pouvoit être plus long-tems sans » me voir, et que la Bretagne lui pe- » soit sur les épaules. Elle se jeta sur » mon lit ; on se met autour d'elle ; en » un moment, la voilà endormie de » pure fatigue. Nous causons toujours; » elle se réveille enfin, trouvant plai- » sante et adorant l'aimable liberté des » Rochers ; nous allons nous promener; » nous nous asseyons au fond d'un bois: » je lui fais reconter Rome et les aven- » tures de son mariage ; puis voilà une » pluie traîtresse qui se met à nous » noyer ; nous voilà toutes à courir ; » on crie, on glisse, on tombe ; on ar- » rive ; grand feu, on change de har- » des, je fournis à tout : voilà comme » fut traitée la Gouvernante de Breta- » gne, dans son propre Gouvernement ; » puis cette pauvre femme s'en retour- » na, plus fâchée, sans doute, du rôle » ennuyeux qu'elle alloit reprendre, » que de l'affront qu'elle avoit reçu ici «.

On voit que Madame de Sévigné se consoloit par les plaisirs de l'esprit, de la solitude de la campagne. » J'ai ap-
» porté ici, écrit-elle à sa fille, quan-
» tité de livres choisis ; on ne met pas
» la main sur un, tel qu'il soit, qu'on
» n'ait envie de le lire tout entier. J'ai
» toute une tablette de dévotion. Eh,
» quelle dévotion ! Quel point de vue
» pour honorer notre Religion ! L'au-
» tre est toute d'histoires admirables ;
» l'autre de poésies, et de nouvelles,
» et de mémoires. Quand j'entre dans
» ce cabinet, je ne comprends pas pour-
» quoi j'en sors ; il seroit digne de vous,
» ma fille.

» Quand je suis seule ici, je fais mes
» affaires ; je lis, j'écris, je me pro-
» mène. Quand j'ai compagnie, je tra-
» vaille «. Elle avoit dit précédemment :
» Hélène ne vient pas avec moi ; Marie
» me sert assez mal ; mais ne soyez pas
» en peine de moi. Je vais essayer de
» n'être pas servie si fort à ma mode,
» et d'être dans la solitude. J'aimerai
» à connoître la docilité de mon esprit,
» et je suivrai les exemples de courage

» et

» et de raison que vous me donnez. Ce
» seroit une belle chose, que je ne susse
» vivre qu'avec les gens qui me sont
» agréables. Je m'occuperai à payer mes
» dettes, à manger mes provisions ; je
» penserai beaucoup à vous ; je lirai,
» j'écrirai, je marcherai, je travaillerai,
» je recevrai de vos Lettres. Hélas ! la
» vie ne se passe que trop ! On respire
» partout «.

Elle fait en mille endroits des récits intéressans de ses promenades champêtres. Livry, les Rochers, bois agréables, solitudes charmantes, quel plaisir elle goûtoit en vous parcourant ! Vous lui rappelliez sa fille, ses amis. Elle vous cherchoit par besoin de se les représenter ; vous étiez dépositaires de ses regrets, de ses larmes, de ces émotions si chères à son cœur ; vous lui rendiez quelquefois son enjouement ; ses pensées les plus agréables sont sorties souvent du fond de vos déserts ; enfin, vous lui présentiez son ame, son cœur, et cet aspect étoit doux pour elle. Qu'il est aisé d'être heureux avec des mœurs simples, et qu'il est doux de trouver

son bonheur dans l'amour de ses devoirs, dans l'étude, dans le travail! Sexe aimable, qui passez votre vie dans une dissipation qu'on appelle le plaisir, et qui émoussez votre sensibilité en épuisant tous les amusemens frivoles, ignorez-vous qu'il est une joie douce et recueillie, qui satisfait toujours l'ame, et ne la dégoûte jamais, la joie de s'estimer soi-même? Ah! si jamais vous vous renfermiez dans un cercle de distractions futiles ou d'opinions bizarres, vous perdriez vos plus beaux droits, et votre empire seroit détruit. Aspirez au beau privilége de fixer à la fois les mœurs, les usages, les goûts; mais fuyez, fuyez ces opinions bizarres, cet esprit de systême, cette chaleur de parti, qui, en vous plaçant hors de votre sphère, vous transporte dans un tourbillon où vous ne pouvez démêler l'erreur, et où la vérité même a un air farouche qui épouvante les Graces.

En louant Madame de Sévigné, il m'est permis, sans doute, de la proposer pour modèle aux femmes qui veulent cultiver leur esprit. Elle aima la

littérature; mais elle se borna aux écrits qu'elle pouvoit apprécier. Elle se passionna pour les chefs-d'œuvres de son siècle ; mais son admiration ne fut jamais aux ordres d'aucun parti; tous les évènemens de son tems, le mérite des gens en place, celui des ouvrages nouveaux, enfin, tout ce qui attiroit l'attention publique, étoit jugé dans ses Lettres : mais quelle prudence, quelle défiance de ses lumières, dans les jugemens qu'elle porte ! Eh, qu'aviez-vous à craindre, femme illustre ? La postérité a consacré presque tous vos jugemens; et ce n'est pas dans des écrits faits à loisir, ni dans des dissertations méditées, que l'on trouve ces traits précieux de goût et de discernement que l'on admire en vous; c'est dans des Lettres écrites du premier trait de plume, et qui n'étoient jamais ni étudiées ni relues; dans des narrations où l'esprit, l'imagination, la plume avoient le plus libre essor, et n'étoient interrompus que par les élans d'un cœur tendre, ou par les regrets amers que lui causoit l'absence de sa fille. Il est bien

tems de réunir dans cet Éloge, ces deux cœurs trop long-tems séparés; et le nom seul de Madame de Grignan m'indique de nouveaux rapports et de nouveaux titres de gloire pour Madame de Sévigné.

SECONDE PARTIE.

S'il est un genre d'écrire où le travail et l'art puissent gâter la nature; et s'il en est un dont le style soit plus imparfait à mesure qu'il est plus recherché, c'est le genre épistolaire. Les plus grands Auteurs ne fournissent, en ce point, que de foibles modèles; l'habitude d'écrire pour la postérité, donne aux choses les plus simples un air étudié qui les dépare. On admire tout ce qui sort de la plume de ces hommes célèbres; mais on voudroit trouver l'éloquence ailleurs que dans leurs Lettres. Je vois briller dans Voiture l'esprit et la délicatesse; mais je regrette ces naïvetés heureuses qui exciteroient mon admiration sans l'avertir; je ne lui pardonne pas tous les efforts qu'il fait pour écrire avec tant d'harmonie; il

auroit bien pu m'intéresser sans tourmenter son style.

Je trouve Fléchier toujours Orateur, jusque dans ses Lettres les plus familières; et je me dégoûte aussitôt d'un Écrivain qui me parle avec tant d'apprêt. Je vois dans les Lettres de Racine, de la grace, de la délicatesse, de l'enjouement. L'inimitable de la Fontaine enrichit encore tous ses dons, par une naïveté qui lui est propre ; mais il semble néanmoins, que ni l'un ni l'autre n'ait trouvé la perfection du style épistolaire. Ils avoient trop l'habitude d'être Auteurs dans un genre où il ne faut jamais le paroître.

Il étoit réservé à Madame de Sévigné de créer un style ignoré jusqu'à elle, et de nous montrer de nouvelles graces, plus piquantes que les autres, et presque inimitables. Une autre femme a obtenu de la célébrité dans la même carrière, c'est Madame de Maintenon. Tout ce qu'on peut rassembler d'esprit, de justesse, de délicatesse, de connoissance du monde, est répandu dans ses Lettres ; mais le rang qu'elle

occupoit à la Cour de Louis XIV, la rendoit circonspecte, réservée, méfiante; mais elle écrivoit, comme on l'a observé avant moi, sous la dictée de la postérité; mais l'amertume dont son cœur étoit inondé au milieu de la Cour et des honneurs, faisoit fuir l'enjouement et les graces. Il falloit une liberté douce, une vie tranquille, un esprit calme; il falloit enfin le naturel heureux et la position singulière de Madame de Sévigné, pour mettre dans un aussi beau jour cette imagination brillante et enjouée. Il falloit un objet d'affection tel que Madame de Grignan, pour produire ces élans du cœur, ces expressions de tendresse, si fortes et si touchantes; cet aimable abandon, enfin, qui fait le charme le plus puissant de ses Lettres.

Qu'on juge du peu d'importance qu'elle y attachoit, par cet aimable reproche qu'elle fait à sa fille. » Quand » je vous écris des Lettres courtes, » vous croyez que je suis malade; » quand je vous en écris de longues, » vous craignez que je ne le devienne;

» tranquillisez - vous. Quand je com-
» mence une Lettre, j'ignore si elle
» sera longue ou courte; j'écris tout
» ce qui plaît, et tant qu'il plaît à mon
» esprit et à ma plume; il m'est impos-
» sible d'avoir d'autre règle, et je m'en
» trouve bien «.

C'est à cette aimable indépendance que nous devons tant de traits précieux dans tous les genres; c'est cette plume légère et vagabonde, qui a produit des badinages si ingénieux, des traits d'éloquence si sublimes, des maximes de morale si excellentes.

Ici, je rougirois de louer Madame de Sévigné par des lieux communs, qui deviennent cependant des hommages mérités. Qand on parle de cette femme célèbre, ce n'est pas au Panégyriste à exprimer son admiration par des hyperboles exagérées, il lui suffit de raconter ses jouissances, et d'indiquer tour-à-tour les divers tableaux qui l'ont frappé.

Quel abandon, quel enjouement dans ce badinage, d'autant plus piquant, qu'il paroît d'abord sérieux et presque

tragique ! » J'avois envie de réduire à
» moitié les Lettres que j'écris à d'Hac-
» queville, afin de n'avoir qu'une mé-
» diocre part à l'assassinat que nous
» commettons tous en l'accablant de
» nos affaires ; mais il me mande que
» cela ne suffira pas à son amitié. Puis-
» que le régime que je lui avois pres-
» crit ne lui convient pas, je lâche la
» bride à toutes ses bontés, et lui rends
» la liberté de son écritoire ; si ce n'est
» moi qui le tue, ce sera un autre «.

Eh, qui n'est agréablement touché de ce mélange d'indulgence et d'ironie qu'emploie Madame de Sévigné, pour peindre à sa fille le détail de ses journées en Bretagne ! Jamais la Philosophie n'a su mieux allier la finesse qui saisit les ridicules, avec cette raison saine qui excuse les travers en faveur de la bonhommie. » Je reçus hier toute
» la Bretagne ; je fus ensuite à la Co-
» médie ; c'étoit *Andromaque*, qui me
» fit pleurer plus de six larmes ; c'étoit
» assez pour une Troupe de campagne.
» Le soir on soupa, et puis le bal : au
» reste, ne croyez pas que votre santé

» ne soit pas bue ; cette obligation n'est » pas grande ; mais telle qu'elle est, » vous l'avez tous les jours à toute la » Bretagne. Quarante Gentilshommes » avoient dîné ensemble, et avoient » bu ensemble quarante santés ; nous » dînons à part : ceux-ci me parlent de » vous ; et nous rions un peu de notre » prochain. Il est plaisant ici le pro- » chain, sur-tout quand on a dîné «.

Une lecture qu'elle fait par hasard, vient naturellement embellir ses récits ; et la morale qu'elle en tire, s'applique de même à tout ce qu'elle veut dire. » Je poursuis cette lecture de Nicole, » que je trouve délicieuse ; elle ne m'a » encore donné aucune leçon contre » la pluie, mais j'en attends ; car j'y » trouve tout, et le tems est épouvan- » table. Cependant la conformité à la » volonté de Dieu pourroit seule me » suffire, si je ne voulois un remède » spécifique «.

Son imagination, toujours brillante dans les sujets les plus arides, prend un nouvel éclat, lorsque l'objet de ses descriptions est susceptible de la ri-

chesse de ses couleurs. Elle a déployé tout son talent pour cette poésie descriptive, en peignant cette même Ville, où nous nous disputons aujourd'hui l'honneur de la célébrer elle-même. » Je suis ravie de la beauté de Mar-» seille ; et l'endroit d'où je découvris » la mer, les bastides, les montagnes, » est une chose étonnante. Une foule » de Chevaliers vinrent voir M. de » Grignan : des noms connus, des aven-» turiers, des épées, des chapeaux du » bel air, une idée de guerre, de ro-» mans, d'embarquement, d'aventu-» res, de chaînes, de fers, d'esclaves, » de servitude, de captivité : moi qui » aime les romans, je suis transportée ; » il y a cent mille ames au moins : de » vous dire combien il y en a de belles, » c'est ce que je n'ai pas le loisir de » compter «.

On aime à mettre en opposition avec ce charmant tableau, la peinture qu'elle fait dans le même genre, de cette noce brillante de Mademoiselle de Louvois, où l'on découvre un but moral, si bien indiqué, et cependant à peine apperçu

par le commun des lecteurs ; je veux dire de l'empressement de la bassesse, qui prodigue les hommages au crédit.
» J'ai été à cette noce de Mademoiselle
» de Louvois ; que vous dirai-je ? Ma-
» gnificence, illuminations, toute la
» France, habits rebattus et rebrochés
» d'or, pierreries, brasiers de feu et
» de fleurs, embarras de carosses, cris
» dans la rue, flambeaux allumés, re-
» culemens et gens roués ; enfin le tour-
» billon, la dissipation, les demandes
» sans réponses, les complimens sans
» savoir ce qu'on dit, les civilités sans
» savoir à qui l'on parle, les pieds en-
» tortillés dans les queues : au milieu
» de tout cela, il est sorti quelques
» questions de votre santé : à quoi ne
» m'étant pas pressée de répondre,
» ceux qui les faisoient sont demeurés
» dans l'ignorance, et vraisemblable-
» ment dans l'indifférence de ce qui en
» est. O vanité des vanités ! «.

Cette plume si légère, et cependant si profonde, sous cette apparence de légèreté, traçoit, avec la même simplicité, les évènemens les plus dignes

de la haute éloquence. Un homme, qui, au jugement de nos ennemis même, honoroit la nature humaine, est enlevé à la France; Turenne meurt la veille d'un combat, et nous devons regretter à jamais, que ce héros n'ait pas vécu vingt-quatre heures de plus. La Cour est consternée, le peuple verse des larmes sur son tombeau, la nation choisit les plus illustres Orateurs pour interprètes de la douleur publique, et les Temples retentissent pendant plusieurs jours des éloges que la Patrie et la Religion doivent à sa mémoire.

Immortels Orateurs du siècle de Louis XIV, je lis avec attendrissement les discours que vous avez consacrés à la gloire de Turenne, j'applaudis à vos succès, et je suis loin de vous refuser l'admiration que vous doivent tous les âges. Mais peut-être n'avez-vous pas assez approfondi le caractère de cet homme, qui fut si grand par sa vertu; peut-être l'apprêt de vos louanges diminue l'intérêt que je goûterois dans un plus simple récit; peut-être l'art dépare trop des Éloges que l'effusion

du cœur pouvoit seule élever à la hauteur d'un si beau sujet. Qu'il me soit permis, sans oublier vos chefs-d'œuvres, d'avouer que Madame de Sévigné vous a pour le moins égalés. Quel Orateur écrivit jamais rien de plus éloquent et de plus sublime? » La nouvelle de la » mort de M. de Turenne arriva lundi » à Versailles; le Roi en a été affligé, » comme on doit l'être de la perte du » plus grand Capitaine, et du plus hon- » nête homme du monde : toute la Cour » en fut en larmes; on étoit prêt d'aller » se divertir à Fontainebleau; tout a » été rompu. Jamais homme n'a été » regretté si sincèrement.... Tout Paris » et tout le peuple étoit dans le trouble » et dans l'émotion; chacun parloit, » s'attroupoit pour regretter ce Héros. » Dès le moment de cette perte, M. de » Louvois proposa au Roi de le rempla- » cer, en faisant huit Généraux au lieu » d'un.... Jamais homme n'a été si prêt » d'être parfait; et plus on le connois- » soit, plus on l'aimoit, et plus on le » regrette. Les soldats poussoient des » cris qui s'entendoient de deux lieues.

» Ils crioient qu'on les menât au com-
» bat; qu'ils vouloient venger la mort
» de leur Général, de leur père, de leur
» protecteur; qu'avec lui ils ne crai-
» gnoient rien. Ils crioient qu'on les
» laissât faire, et qu'on les menât au
» combat..... Ne croyez pas que son
» souvenir soit jamais fini dans ce pays-
» ci; ce fleuve qui entraîne tout, n'en-
» traînera pas une telle mémoire «.

J'aime à copier ces traits échappés à Madame de Sévigné, dans la plénitude de son affection; c'est la plus belle manière de la louer. Mais si les Orateurs doivent envier la simplicité touchante d'un pareil récit, quel Poëte dramatique ne sera jaloux de cette scène si pathétique décrite par Madame de Sévigné, pour annoncer à sa fille la mort de M. de Longueville? Tous les secrets de l'art sont devinés par la Nature, et le sentiment y déploie sa sublimité.
» Mademoiselle de Vertus étoit retour-
» née à Port-Royal: on est allé la cher-
» cher avec M. Arnaud, pour dire cette
» terrible nouvelle à Madame de Lon-
» gueville. Mademoiselle de Vertus

» n'avoit qu'à se montrer ; ce retour pré-
» cipité marquoit bien quelque chose
» de funeste En effet, dès qu'elle pa-
» rut : Ah ! Mademoiselle, comment se
» porte mon frère ? Sa pensée n'osa
» aller plus loin.—Madame, il se porte
» bien de sa blessure, il y a eu un com-
» bat.—Et mon fils ? On ne lui répondit
» rien. Ah ! Mademoiselle, mon fils,
» mon cher enfant, répondez-moi,
» est-il mort ?—Madame, je n'ai point
» de parole pour vous répondre.—Ah !
» mon cher fils ! est-il mort sur le
» champ ? N'a-t-il pas eu un seul mo-
» ment ? Ah, mon Dieu, quel sacri-
» fice ! Et tout ce que la plus vive dou-
» leur peut faire, et par des convul-
» sions, et par des évanouissemens, et
» par un silence mortel, et par des cris
» étouffés, et par des larmes amères,
» et par des élans vers le Ciel, et par
» des plaintes tendres et pitoyables ;
» elle a tout éprouvé «. Cette mère qui
demande, au premier bruit d'un com-
bat, des nouvelles de son frère, et dont
la pensée n'ose aller plus loin ; cette
mère tendre, qui craint de s'informer

aussitôt de son fils, dont la conserva-
tion lui est plus précieuse que celle de
son propre frère, laisse bien loin, dans ce
morceau, Andromaque et Clytemnes-
tre, et toutes ces mères sensibles, dont
le seul nom fait tant d'honneur au cœur
humain.

Tous les sentimens de son cœur
étoient peints dans ses Lettres ; cette
ame, où les grandes choses s'impri-
moient si fortement, et où l'expression
répondoit à l'image ; cette ame étoit
pleine de fermeté pour soutenir les
maux. Quelle tranquillité au milieu des
douleurs ! Quelle facilité à en parler,
à en badiner même ! » J'ai commencé
» aujourd'hui la douche, c'est une
» bonne répétition du purgatoire. On
» est toute nue dans un petit lieu sou-
» terrain ; derrière un rideau se met
» quelqu'un qui vous soutient le cou-
» rage pendant une demi-heure. C'étoit
» pour moi un Médecin de Ganet, qui
» a de l'esprit et qui connoît le monde ;
» il me parloit donc pendant que j'étois
» au supplice. Représentez-vous un jet
» d'eau bouillante contre quelqu'une
» des

» des parties du corps ; on met d'abord
» l'alarme partout, pour mettre en
» mouvement tous les esprits ; puis on
» s'attache aux jointures qui ont été
» affligées ; mais quand on vient à la
» nuque du col, c'est une sorte de feu
» et de supplice qui ne peut se com-
» prendre ; c'est là cependant le nœud
» de l'affaire ; et l'on souffre tout, et
» l'on n'est pas brûlé. Enfin, je ferai
» cette vie pendant sept ou huit jours ;
» c'est principalement pour finir cet
» adieu que l'on m'a envoyée ici, et je
» trouve qu'il y a de la raison ; je vais
» renouveller un bail de vie et de santé ;
» vous pourrez encore m'appeler votre
» *bellissima madre* «.

Vous appeler belle ? Ah, mère incomparable ! c'étoit la moindre de vos prérogatives. La bonté, l'indulgence, la douceur, tous les charmes d'une vertu généreuse se découvrent dans vos Lettres. » Vous savez que je ne puis
» souffrir que les vieilles gens disent,
» je suis trop vieux pour me corriger ;
» je pardonnerois plutôt aux jeunes
» gens de dire, je suis trop jeune : la

» jeunesse est si aimable, qu'il fau-
» droit l'adorer, si l'ame et l'esprit
» étoient aussi parfaits que le corps.
» Mais quand on n'est plus jeune, c'est
» alors qu'il faut se corriger, et rega-
» gner par les bonnes qualités ce qu'on
» perd du côté des agréables «.

Ses Lettres présentent mille pensées détachées, mille maximes dignes de la Rochefoucault et de la Bruyère. » On
» aime tant à parler de soi, qu'on ne
» se lasse pas des tête-à-tête pendant
» des années entières avec un amant,
» et voilà pourquoi les dévotes aiment
» à être avec leur Confesseur; c'est le
» plaisir de parler de soi, quand on de-
» vroit en dire du mal «.

Dans un autre endroit : » Vous avez
» trop d'esprit pour ne pas voir que les
» citations sont quelquefois agréables
» et nécessaires; je crois qu'il n'y a rien
» qu'il faille bannir entièrement de la
» conversation; le jugement et les oc-
» casions doivent y faire entrer tour-à-
» tour ce qui est le plus à propos «.
Personne ne savoit mieux qu'elle orner de traits agréables ce qu'elle disoit ou

ce qu'elle écrivoit ; un passage de la Fable, un vers de Comédie viennent se placer à chaque instant sous sa plume ; son érudition qui étoit bien loin de la pédanterie, lui faisoit trouver sans cesse des allusions plaisantes. » Bien des gens, » écrit-elle à sa fille, en voyant l'Opéra » de *Proserpine*, ont pensé à vous et » à moi ; je ne vous l'ai pas dit, parce » qu'en me faisant Cérès, et vous Pro- » serpine, tout aussitôt voilà M. de » Grignan devenu Pluton ; et j'ai eu » peur qu'il ne me fasse répondre vingt » mille fois par son chœur de musique : » *Une mère vaut-elle un époux?* C'est » cela que j'ai voulu éviter ; car pour » le vers qui est devant celui-là : *Plu-* » *ton aime mieux que Cérès*, je n'en » eusse pas été embarrassée «.

Le mérite de Madame de Sévigné étoit presque universel. Tout ce qui venoit de cette femme célèbre portoit l'empreinte de son esprit. Une imagination vive, brillante, sage, des connoissances étendues, un discernement juste, un goût exquis, tout ce qu'on peut désirer d'aimable et d'estimable rassemblé

dans ses Écrits. On pourroit m'objecter quelques erreurs de goût dans lesquelles cette femme célèbre est tombée. Peut-être donna-t-elle à Corneille une préférence trop marquée sur Racine ; elle crut voir dans la postérité la même prédilection, et n'admit pas même entre eux l'égalité fondée sur un mérite d'un genre différent.

Il faut avouer qu'une ame inaccessible à l'amour, ne peut sentir qu'en partie les beautés de Racine : cette finesse de galanterie, ce sublime des passions, ce délire du cœur, toute cette magie de sentiment perd infiniment de son prix, quand on a le bonheur ou le malheur de n'avoir jamais éprouvé le combat des passions ; c'est l'obstination d'un étranger, qui ne peut sentir le génie d'une langue différente de la sienne; et Boileau, le grand Boileau lui-même n'eut-il pas besoin d'excuse dans ses jugemens ? Il ne connut pas assez le mérite du Tasse, il ne sentit pas les graces de Quinault : ces erreurs de goût ne peuvent nuire ni au célèbre Satyrique, ni à l'admiratrice trop passionnée de

Corneille ; laissons donc à Madame de Sévigné toute sa gloire ; ne diminuons rien de nos hommages : admirons son esprit, encore plus son cœur ; rien n'est si sublime que sa tendresse ; ce sont des expressions mille fois répétées, toujours intéressantes et toujours nouvelles ; c'est une éloquence intarissable. Que tout ce qui tient au sentiment fait une douce et vive impression ! Que l'on y sent bien les charmes de l'amitié ! On y voit cette ingénieuse et active tendresse, qui est la vraie façon d'aimer, parce qu'elle est dépouillée de l'amour de soi-même, et qu'elle ne s'occupe que du bonheur des autres. N'appelons vrais amis que ceux qui rapportant tout à l'objet de leur affection, ne cherchent que son utilité et son bonheur. Ce sentiment constant et animé les éclaire sur le véritable intérêt de ce qu'ils aiment, et leur fait sacrifier souvent leurs goûts les plus chers : ingénieux à chercher les moyens d'obliger, ardens à les suivre, si la faculté leur manque, ils invitent, ils exhortent, ils sollicitent; et s'ils sont condamnés à l'inaction, quelle

expression ne donnent-ils pas à leurs regrets, à leurs souhaits ?

Voilà ceux qui font le bonheur de ce qu'ils aiment ; et c'est ainsi qu'aimoit Madame de Sévigné. » Je trouve, dit-» elle, qu'il y a mille choses à dire, » mille conduites à tenir, pour empê-» cher que ceux que nous aimons n'en » sentent le contre-coup. Je trouve » qu'il y a une infinité de rencontres » où nous les faisons souffrir, et où » nous pourrions adoucir leurs peines, » si nous avions autant de vues et de » pensées qu'on doit en avoir pour tout » ce qui tient au cœur ; enfin, je ferois » voir qu'il y a cent façons de témoi-» gner son amitié sans la dire, ou de » dire par ses actions qu'on n'a pas d'a-» mitié lorsque la bouche assure le con-» traire «.

Madame de Grignan parut d'abord ne pas sentir tout le prix d'une pareille tendresse. Son cœur étoit conduit par son esprit. Cette façon d'aimer est infiniment précieuse, quand l'esprit est excellent : mais où trouve-t-on un esprit qui soit toujours tel qu'il doit être ?

Les inquiétudes, la mauvaise santé, mille autres causes y portent l'altération.

Madame de Sévigné admiroit dans sa fille ce courage, cette étendue, cette justesse d'esprit qui se joignoient à une sensibilité extrême ; elle admiroit cette éloquence qui exprimoit et peignoit si bien ses idées, et ce charme dans la figure et dans la taille qui la rendoient un objet ravissant : toutes ces qualités brillantes transportoient Madame de Sévigné ; elle leur rendoit hommage ; et la différence de caractère n'étoit pour la mère qu'un sujet d'exalter sa fille : mais cette différence de caractère produisit d'abord un effet contraire sur l'esprit de Madame de Grignan. Déplorons l'injustice des personnes les plus aimables, qui n'apprécient souvent le mérite des autres que par le leur, et qui renferment en eux-mêmes des mécontentemens qui seroient promptement effacés, s'ils étoient éclaircis. Quelqu'aimable que fût Madame de Grignan, il paroît qu'on eut à lui reprocher quelques caprices, des inatten-

tions, des inégalités qui diminuoient l'attrait de son commerce. C'est ce que donne à entendre un passage de Madame de Sévigné, où elle peint à sa fille son propre caractère. » Vous êtes bien
» injuste, ma très-chère, dans le ju-
» gement que vous faites de vous. Vous
» dites que d'abord on vous croit assez
» aimable, et qu'en vous connoissant
» davantage on ne vous aime plus. C'est
» précisément le contraire : d'abord on
» vous craint; vous avez un air dédai-
» gneux; on n'espère pas pouvoir être
» de vos amis : mais quand on vous con-
» noît, il est impossible qu'on ne s'at-
» tache entièrement à vous. Si quel-
» qu'un paroît vous quitter, c'est parce
» qu'on vous aime, et qu'on est au dé-
» sespoir de n'être pas aimé autant
» qu'on le voudroit. J'ai entendu louer
» jusqu'aux nues les charmes qu'on
» trouve dans votre amitié, et retom-
» ber sur le peu de mérite qui fait qu'on
» n'a pu conserver un tel bonheur; ainsi
» chacun s'en prend à soi de ce léger
» refroidissement : et comme il n'y a
» point de plaintes ni de sujets vérita-
» bles,

» bles, je crois qu'il n'y auroit qu'à
» causer ensemble et s'éclaircir pour se
» retrouver bons amis «.

Après de longues absences, le moment où la mère et la fille pouvoient se réunir étoit désiré long-tems; il arrivoit enfin, mais un nuage s'élevoit et troubloit le bonheur de Madame de Sévigné. Ce chagrin, qui étoit ressenti vivement par elle, a produit plusieurs Lettres où elle fait appercevoir à sa fille ses torts et ses erreurs d'une façon si touchante, que Madame de Grignan, pénétrée jusqu'au fond de l'ame, n'eut à l'avenir pour cette charmante mère, que les sentimens qu'elle méritoit. Complaisances mutuelles, soins empressés, confiance entière, reconnoissance parfaite, c'est l'intelligence de deux cœurs qui se sentent besoin l'un de l'autre, et le bonheur d'être unis. » Je reçois vos
» Lettres, marque-t-elle à sa fille, com-
» me vous avez reçu ma bague. Je fonds
» en larmes en les lisant : il me semble
» que mon cœur veuille se fendre par
» la moitié. On croiroit que vous êtes
» malade, ou qu'il vous est arrivé quel-

» qu'accident, et ce n'est rien de tout
» cela. Vous m'aimez, ma chère enfant,
» vous me le dites d'une manière que
» je ne puis soutenir sans des pleurs en
» abondance. Vous vous amusez à pen-
» ser à moi, à en parler ; vous aimez
» à m'écrire vos sentimens, à me les
» dire. De quelque façon qu'ils me vien-
» nent, ils sont reçus avec une sensi-
» bilité qui n'est comprise que de ceux
» qui savent aimer comme je fais. Soyez
» assurée que je pense continuellement
» à vous : c'est ce que les dévots ap-
» pellent une pensée habituelle ; c'est
» ce qu'il faudroit avoir pour Dieu, si
» l'on faisoit son devoir. Rien ne me
» donne de distraction. Je vois ce car-
» rosse qui avance toujours, et qui s'é-
» loigne de moi ; j'ai peur qu'il ne me
» verse. Les pluies qu'il fait depuis trois
» jours, me mettent au désespoir. Le
» Rhône me fait une peur étrange ; j'ai
» toujours une carte devant les yeux :
» on me dit tantôt mille horreurs de
» cette montagne de Tarare ; que je la
» hais ! Je n'ai pas sur le cœur de m'ê-
» tre amusée depuis votre départ. On

» ne me trouve guère avancée, de ne
» pouvoir encore recevoir de vos Let-
» tres sans pleurer. Je ne le puis, ma
» fille ; mais ne souhaitez pas que je le
» puisse. Aimez mes tendresses, aimez
» mes foiblesses : pour moi je les aime
» mieux que les sentimens de Sénèque
» et d'Épictete. Vous m'êtes toutes cho-
» ses, ma chère enfant, je ne connois
» que vous «.

Elle dit dans un autre endroit : » J'ai
» une santé au-dessus de toutes les
» craintes ; je vivrai pour vous aimer ;
» et j'abandonne ma vie à cette unique
» occupation, c'est-à-dire, à toute la
» joie et à toute la douleur, à tous les
» agrémens et à toutes les mortelles in-
» quiétudes que cette passion peut me
» donner. Ah ! mon enfant, je voudrois
» bien vous voir un peu, vous embras-
» ser, vous entendre, vous voir passer,
» si c'est trop demander que le reste.
» Cela fait plaisir d'avoir un ami com-
» me d'Haqueville, à qui rien de bon,
» rien de solide ne manque. Si vous
» nous aviez défendu de parler de vous
» ensemble, nous serions bien embar-

» rassés ; car cette conversation nous
» est si naturelle, que nous y tombons
» insensiblement. C'est un penchant si
» doux, qu'on y revient sans peine ; et
» quand, après en avoir bien parlé,
» nous nous détournons un moment,
» je prends la parole d'un bon ton, et
» je lui dis : mais disons donc un pau-
» vre mot de ma fille. Il me semble que
» depuis votre départ je suis toute nue ;
» on m'a dépouillée de tout ce qui me
» rendoit aimable : je n'ose plus voir le
» monde ; et quoi qu'on ait fait pour
» m'y mettre, j'ai passé ces jours-ci
» comme un loup-garou, ne pouvant
» faire autrement. Peu de gens sont di-
» gnes de comprendre ce que je sens «.

Joindre un cœur aussi tendre, à tant d'autres belles qualités, c'est assurément la manière d'être la plus respectable ; mais dira-t-on qu'elle est la plus sûre pour le bonheur ? Hélas ! non. L'expérience nous montre le contraire ; et Madame de Sévigné en est la preuve évidente. Elle aimoit si tendrement, elle étoit si sensible, elle s'affectoit si vivement de ce qui touchoit ses amis,

que si sa gaîté naturelle n'eût servi de contrepoids aux peines de son cœur, les absences de sa fille, de ses amis, leur éloignement, leurs disgraces, tout auroit précipité au tombeau cette victime de l'amitié.

Les émotions les plus fortes ont des attraits pour un cœur tendre, et l'agitation qu'elles y causent est plus douce que pénible. Mais l'état difficile et cruel, c'est l'inquiétude pour ceux qu'on aime : c'est un danger long et continu pour leur vie, pour leur santé. Ce genre de peine fut le plus fatal à Madame de Sévigné ; elle trouva la fin de sa vie dans six mois d'inquiétude pour celle de Madame de Grignan.

Il falloit donc que vous fussiez victime de votre amour, ô mère tendre ! et que votre fille, en revenant à la vie, eût la douleur de vous pleurer pour toujours ! Si votre renommée n'eût dépendu que de vos soins, votre nom seroit peut-être aujourd'hui dans l'oubli. Vous avez vécu sans prétendre, sans penser à la gloire. Mais votre fille a mieux connu que vous votre mérite et

le goût de la postérité. Elle a trahi votre secret, en nous transmettant vos Lettres, et sans son heureuse indiscrétion, elle auroit joui seule des titres de votre immortalité. Mais tant qu'il y aura des cœurs sensibles, des amis vrais, des Lecteurs dignes de sentir la nature, vos Lettres seront les délices des tendres, et le désespoir des meilleurs Écrivains.

PRÉCIS DE LA VIE
DE MADAME
DE SÉVIGNÉ.

On pourroit faire une Vie de Madame de Sévigné, en trois gros volumes in-quarto, comme celle de Pétrarque, si on vouloit, comme l'Abbé de Sade, recueillir et commenter une foule de petits faits. Chaque conversation de cette femme illustre, chaque aventure qu'elle décrit ou qu'elle rappelle, chaque nom qu'elle écrit ou qu'elle abrège, la comparaison et la concordance de ce qu'elle raconte avec ce qui se trouve dans d'autres Mémoires ou Lettres du tems; et puis les descriptions topographiques, et les plans de ses maisons, et les cartes de Bretagne pour fixer la place du château des Rochers et du parc, avec la maison de son jardinier Pilois qu'elle nomme souvent, et la vue de l'Abbaye de Livry, avec *l'allée de ma mère et l'allée de ma fille*, et le canton de la Bourgogne où est Bourbilli, et celui de la Provence où est situé Grignan; que sais-je enfin, tout ce dont le lecteur s'est fort bien passé jusqu'ici, seroit une richesse, une abondance de matériaux pour certains biographes, tels qu'il en est beaucoup aujourd'hui en Angleterre. Cependant Johnston y avoit donné de très-bons modèles dans

ses Vies d'Adisson, Milton, etc.; elles sont courtes; on en fait à présent d'infinies, et l'on ne viendroit pas à bout de lire celle d'Alexandre, si elle étoit aussi minutieusement détaillée que celle du peintre Hogarth. Les anciens, au contraire, ont écrit trop brièvement la Vie d'Horace et de Virgile. Il faut donner avec mesure à la curiosité ce qu'elle désire de savoir sur certains personnages. C'est ce que je vais tâcher de faire pour MARIE DE RABUTIN-CHANTAL, *Marquise de Sévigné.*

Elle naquit en Bourgogne douze ans avant Louis XIV, un an avant son compatriote le grand Bossuet. Elle étoit dans le bas âge lorsqu'elle perdit son père, tué pendant le fameux siége de la Rochelle, en repoussant une descente des Anglois à l'île de Rhé. Des estampes du tems représentent cet événement. Son aïeul avoit été tué par accident à la chasse. Son mari, *Henri Marquis de Sévigné*, Gentilhomme Breton, fut tué en duel. Son fils eut une mesure de jours plus longue, mais le nom de Sévigné s'éteignit en lui, comme en elle celui de Chantal.

Chantal étoit la seigneurie de la branche aînée des-Rabutins. La seconde avoit celle de Bussy. Cette maison est ancienne et se montre dès le onzième siècle, mais elle ne paroît guère que dans l'histoire de sa province jusqu'à François de Rabutin, Capitaine assez remarqué dans les guerres de Henri II et de Charles-Quint, et qui écrivit ses campagnes dans un style rude même pour son

siècle. Toute la politesse de celui de Louis XIV brille au contraire dans les écrits du Comte de Bussy, mais ils sont décriés par sa vanité et sa médisance. Il fut la victime de son talent, et jamais personne n'a mieux prouvé la vérité de ces vers de Voltaire dans l'*Indiscret*.

> Le grand art à la Cour, l'art le plus nécessaire,
> N'est pas de bien parler, mais de savoir se taire.

Il ne se tut ni sur le Monarque, ni sur les courtisans, ni sur sa cousine Madame de Sévigné.

On a de lui, outre son *Histoire amoureuse des Gaules*, qu'on vient de réimprimer (apparemment pour ne perdre aucun scandale agréable), des livres de morale qui ne sont que bien écrits, et un volume in-quarto, intitulé *Mémoires*. On y remarque un morceau excellent sur la campagne de Hongrie, et des accusations assez sérieuses contre Madame de la Fayette. Pendant qu'il gémissoit sous le poids de la disgrace, un autre Rabutin son parent passoit en Allemagne, où il obtint du service et des distinctions militaires : leur nom s'est entièrement éteint en France. Telle est, en abrégé, l'histoire de la famille paternelle de Madame de Sévigné.

Celle de sa mère, *Marie de Coulanges*, se chargea du soin et de la protection de son enfance. Sa tutelle fut confiée à son grand-père, M. de Coulanges, et après sa mort à son oncle du même nom, Abbé de Livry. Son illustre aïeule, Madame de Chantal, canonisée de nos

jours, ne put que la bénir, et quoiqu'elle ait vécu jusqu'en 1641, ses devoirs de fondatrice d'Ordre l'obligèrent de laisser à d'autres les soins maternels, et elle n'influa en rien sur son éducation. Cette éducation paroît avoir été aussi parfaite qu'elle peut l'être dans le monde, du moins pour la culture de l'esprit. Elle acquit le meilleur langage et lut les meilleurs auteurs Italiens et François. Quant aux arts, on peut soupçonner, par quelques endroits de ses Lettres, qu'elle avoit appris à discerner les beautés pittoresques.

A l'âge de dix-huit ans elle épousa un homme brillant et léger, qui ne l'aima qu'autant qu'il faut pour être jaloux : la jalousie n'est pas toujours une délicatesse de l'ame, mais elle peut être un aveu de ses torts conjugaux. »Il aima partout, » dit Bussy, et n'aima jamais rien de si aimable » qu'elle; cependant elle n'aima jamais que lui » avant et après sa mort «. Je ne sais quels soupçons l'engagèrent à se battre contre le Chevalier d'Albret qui le tua. On dit que le calomniateur qui avoit empoisonné l'esprit de son mari, étoit un homme de sa maison, habitant une de ses terres. On ajoute qu'étant venue pour le chasser, elle le trouva expiré à l'instant, et qu'elle laissa éclater sa juste mais inutile fureur. C'est le seul trait de colère qu'on lui ait jamais attribué. Après m'être informé du fait, je n'en ai trouvé aucune preuve, et je crois que c'est un faux récit qui s'est perpétué quelque tems dans une famille noble de son voisinage.

Agée alors de vingt-cinq ans, elle vint à Paris pour suivre les affaires et soigner l'éducation de ses enfans. L'amour qu'elle a toujours montré pour eux, est une preuve qu'elle avoit rempli parfaitement ses devoirs envers eux, et ces devoirs ont tant de détails et tant de charmes qu'il n'est pas étonnant qu'elle n'ait écouté aucun nouvel amour.

Port-Royal jetoit alors ce grand éclat de vertus sévères et de talens sérieux, qui a fini par causer sa ruine. Beaucoup de gens du monde s'y retiroient auprès de l'Abbesse, d'Arnaud son frère, de M. d'Andilly, de Pascal, de Nicole, de Hamon, etc. La Duchesse de Longueville, sœur du Grand Condé, lasse d'intrigues et de passions, y alla chercher la paix dans la pénitence, et s'y fit construire une demeure qu'on appela l'*Hôtel de Longueville*, où tous ces savans solitaires lui composoient encore une Cour, la plus grave de l'Europe, et peut-être la plus spirituelle. Un oncle de M. de Sévigné, militaire estimable, s'étoit fixé aussi dans cet asile, et c'est peut-être lui qui lia sa nièce avec le fils de M. d'Andilly, le vertueux Pomponne. Celui-ci lui donna les conseils pour sa tutelle, et lui procura la connoissance des magistrats les plus accrédités et du Procureur-Général Fouquet, Ministre des Finances, célèbre par ses dépenses, par sa chûte, et par l'intérêt que lui prouvèrent Pelisson, Hénaut, La Fontaine et Madame de Sévigné.

Pendant qu'avec de tels appuis elle assuroit et ménageoit la fortune de ses enfans, elle veilloit à leur éducation, et l'on ne peut douter qu'elle ne leur ait fait goûter et le mérite de l'instruction, et l'agrément de la société la plus choisie. Ces deux jeunes esprits semblablement cultivés, se développèrent diversement, et firent chacun le choix qui sembloit convenir à l'autre ; Mademoiselle de Sévigné s'attacha à la philosophie, et devint une Cartésienne zélée ; son frère se livra aux charmes de la littérature ; Despréaux fut son oracle, Homère, Virgile, Horace, ses lectures de préférence. Il osa dans la suite avec succès lutter contre Dacier sur l'interprétation d'un vers d'Horace. Sa jeunesse fut fort dissipée, fort dépensière ; il aima Ninon-Lenclos, la Champmêlé et beaucoup d'autres, confiant tout à sa mère qui tâchoit de le ramener doucement ; et enfin il se reposa des amours et de l'ambition dans la société d'une épouse estimable, Mademoiselle de Bréhan, d'une maison de Bretagne très-connue.

Sa sœur avoit de plus hautes pensées, mais en choisissant Descartes pour maître et pour *père*, en se disant sa fille, elle ne négligea pas de se distinguer par les graces. L'âge d'être présentée à la Cour étant venu, elle y parut en 1663 ; on remarqua sa beauté, on admira sa danse, on conçut une haute idée de son esprit, en un mot, elle fut très-distinguée dans cette Cour à jamais célèbre, à l'époque où elle parut la plus brillante. Les poëtes s'animèrent pour elle. La Fontaine lui

adressa une fable qu'on remarque entre ses meilleures, et Benserade des vers qui survivront à ses œuvres, et dans lesquels il surpasse de beaucoup Voiture, et s'approche du badinage noble et piquant de Voltaire. En voici quelques-uns.

Elle représenta en 1664 un Amour déguisé en Nymphe maritime :

Vous travestir ainsi, c'est bien être ingénu
Amour, c'est comme si pour n'être pas connu,
Avec une innocence extrême,
Vous vous déguisiez en vous-même.
Elle a vos traits, vos feux et votre air engageant;
Et de même que vous sourit en égorgeant;
Enfin, qui fit l'un a fait l'autre,
Et jusques à sa mère elle est comme la vôtre.

En 1665, quand elle représenta *Omphale*, il disoit :

L'ingrate foule aux pieds Hercule et sa massue,
Quelle que soit l'offrande elle n'est point reçue,
Elle verroit mourir le plus fidèle amant
Faute de l'assister d'un regard seulement.
Injuste procédé, sotte façon de faire
Que la pucelle tient de Madame sa Mère;
Et que la bonne Dame au courage inhumain,
Se lassant aussi peu d'être belle que sage,
Encore tous les jours applique à son usage,
Au détriment du genre humain.

Madame de Sévigné avoit alors trente neuf ans. Quatre ans après elle choisit pour gendre le Comte de Grignan, Lieutenant-Général au Gouvernement de Provence, chargé du commandement en l'absence du Duc de Vendôme, c'est-à-dire, presque toujours. Cette dernière circonstance dérangea beaucoup les plans de bonheur qu'avoit for-

més cette mère si tendre, et la séparoit habituellement de sa fille. Elles se désiroient sans cesse, faisoient de longs voyages pour se rapprocher, et quand elles étoient ensemble, je ne sais quelle inquiétude d'un sentiment trop vif troubloit leur paix, et il leur est arrivé plus d'une fois de se quitter mécontentes. L'absence réparoit ensuite les torts de la présence, et la faisoit désirer de nouveau. C'est ce qui a valu à la postérité un recueil de Lettres, qui ne le cède en intérêt historique qu'à celles de Cicéron, et qui l'emporte sur toutes pour l'esprit, la variété, et les graces.

Écrire des lettres fut pour Madame de Sévigné une occupation continuelle et toujours facile, qui a tout ensemble charmé et immortalisé sa vie. Elle est si agréablement racontée par elle-même, que nous renvoyons à sa lecture pour connoître le peu d'événemens qui ont marqué le cours de sa vie pendant 27 ans, après le mariage de sa fille. Ce qui l'avoit précédé n'est point dans ses Lettres, et c'est pour cela seulement que nous en avons tracé le tableau raccourci.

Que pour ces 27 années donc le Lecteur apprenne d'elle-même, et il l'apprendra avec charme, quelles furent ses amitiés, ses soins, ses chagrins, sa fortune même, dont elle donne le détail et marque l'emploi ; ses occupations, ses grands et petits voyages, ses assiduités très-modérées à la Cour, ses repos à Livry, ou dans sa solitude des Rochers ; ses premiers étonnemens en Provence et le fracas de Marseille, et les gran-

deurs de sa fille, et l'intérêt qu'elle prit aux Grignans, et ses *habiletés*, les démarches utiles qu'elle sut faire pour leur fortune, et les éloges de sa Pauline, qui devint Madame de Simiane, etc. etc. Tout cela étoit mêlé de dévotion et de lecture, tantôt de Corneille et tantôt de Nicole. Elle avoit des sociétés de circonstance, et elle y étoit brillante et aimable. Mais elle en avoit de choix, et celles-là étoient exquises, celle entre autres du Duc de la Rochefoucault et de Madame de la Fayette. Elle leur a bien rendu chez la postérité tout l'éclat qu'elle en recevoit dans sa vie. Son dernier voyage en Provence date du mois de mai 1694. Vingt-trois mois après elle n'étoit plus : sa tendresse l'avoit tuée ; elle succomba à ses inquiétudes pour une maladie de sa fille ; elle fut déposée avec respect dans la sépulture des Grignans, et son tombeau étoit vénéré comme celui d'une victime célèbre de l'amour maternel.

L'année 1793 vit profaner ce tombeau ; il est superflu de dire par quelle révolution, c'est celle qui renversa tout, insulta à tout, lacéra toutes les images. Toutes celles de cette antique famille furent mises en pièces. On s'arrêta cependant devant celle de Madame de Sévigné, mais quand on vint aux tombeaux, l'inscription de son nom ne garantit point son cercueil, il étoit de plomb, objet irrésistible à la basse avidité de ces monstres. Ils le brisèrent. Ils furent étonnés de trouver son corps parfaitement conservé. Mais ce

corps étoit paré d'une robe de soie et d'une ceinture d'argent. La ceinture parut un objet de pillage. La robe fut partagée en lambeaux. On dit que quelques-uns des témoins en emportèrent par vénération. C'est ainsi qu'à l'ouverture du tombeau de Richelieu en Sorbonne, un artisan du voisinage lui coupa le petit doigt, et l'emporta par estime, disoit-il, pour *un si grand esprit.*

RECUEIL DES LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

LETTRE PREMIÈRE.

A M. LE COMTE DE GRIGNAN (1).

A Paris, mercredi 25 Juin 1670.

Vous m'avez écrit la plus aimable lettre du monde : ma réponse l'auroit suivie de plus près, sans que j'ai su que vous couriez par votre Provence. Je voulois d'ailleurs vous envoyer les motets que vous m'aviez demandés : je n'ai pu encore les avoir ; de sorte qu'en attendant, je veux vous dire que je vous aime toujours très-tendrement ; et et que si cela peut vous donner quelque joie, comme vous me le dites, vous devez être

(1) M. de Grignan étoit depuis peu en Provence, où le service du Roi l'avoit obligé de se rendre. Madame de Grignan étoit demeurée à Paris, à cause de sa grossesse.

l'homme du monde le plus content. Vous le serez sans doute beaucoup du commerce que vous avez avec ma fille : il me paroît très-vif de sa part : je ne crois point qu'on puisse plus vous aimer qu'elle vous aime. Pour moi, j'espère que je vous la rendrai saine et entière avec un petit enfant de même, ou j'y brûlerai mes livres. Il est vrai que je ne suis pas habile ; mais je sais bien demander conseil, et le suivre ; et ma fille, de son côté, contribue fort à sa conservation.

J'ai mille complimens à vous faire de M. de la Rochefoucauld (2) et de son fils (3) ; ils ont reçu tous les vôtres. Madame de la Fayette (4) vous rend mille graces de votre souvenir, aussi-bien que ma tante (4), et mon Abbé (6) qui aime votre femme de tout son cœur : ce n'est pas peu ; car si elle n'étoit pas bien raisonnable, il la haïroit le plus franchement du monde.

(2) François, Duc de la Rochefoucault, Auteur des *Maximes.*

(3) Le Prince de Marsillac.

(4) Marie-Madeleine de la Vergne, Comtesse de la Fayette.

(5) Henriette de Coulanges, Marquise de la Trousse, sœur de Marie de Coulanges, mère de Madame de Sévigné.

(6) Christophe de Coulanges, oncle de Madame de Sévigné, Abbé de Notre-Dame de Livry.

Si l'occasion vous vient de rendre quelque service à un Gentilhomme de votre pays, qui s'appelle ***, je vous conjure de le faire : vous ne me sauriez donner une marque plus agréable de votre amitié. Vous m'avez promis un canonicat pour son frère; vous connoissez toute sa famille. Ce pauvre garçon étoit attaché à M. Fouquet (7); il a été convaincu d'avoir servi à faire tenir à Madame Fouquet une lettre de son mari ; sur cela il a été condamné aux galères pour cinq ans; c'est donc une chose un peu extraordinaire ; vous savez que c'est un des plus honnêtes garçons qu'on puisse voir, et propre aux galères comme à prendre la lune avec les dents.

Brancas (8) est fort content de vous, et ne prétend pas vous épargner quand il aura besoin de votre service : il est persuadé qu'il vous a donné une si jolie femme, et qui vous aime si tendrement, que vous ne pouvez jamais en faire assez pour vous acquitter envers lui. Adieu, mon très-cher Comte, je vous embrasse de toute la tendresse de mon cœur.

(7) Nicolas Fouquet, Sur-Intendant des Finances.

(8) Charles, Comte de Brancas, Chevalier d'honneur de la Reine Anne d'Autriche, et l'un des hommes de son tems le plus distrait.

LETTRE II.

AU MÊME.

À Paris, mercredi 6 Août 1670.

Est-ce qu'en vérité je ne vous ai pas donné la plus jolie femme du monde ? Peut-on être plus honnête, plus régulière? Peut-on vous aimer plus tendrement? Peut-on avoir des sentimens plus chrétiens? Peut-on souhaiter plus passionnément d'être avec vous? Et peut-on avoir plus d'attachement à tous ses devoirs? Cela est assez ridicule que je dise tant de bien de ma fille : mais c'est que j'admire sa conduite comme les autres; et d'autant plus que je la vois de plus près, et qu'à vous dire vrai, quelque bonne opinion que j'eusse d'elle sur les choses principales, je ne croyois point du tout qu'elle dût être exacte sur toutes les autres au point qu'elle l'est. Je vous assure que le monde aussi lui rend bien justice, et qu'elle ne perd aucune des louanges qui lui sont dues. Voilà mon ancienne thèse qui me fera lapider un jour, c'est que le public n'est ni fou, ni injuste; Madame de Grignan doit en être trop contente pour disputer contre moi présentement. Elle a été dans des peines de votre santé

qui ne sont pas concevables; je me réjouis que vous soyez guéri pour l'amour de vous et pour l'amour d'elle. Je vous prie que si vous avez encore quelque bourasque à essuyer de votre bile, vous en obteniez d'attendre que ma fille soit accouchée. Elle se plaint encore tous les jours de ce qu'on l'a retenue ici, et dit tout sérieusement que cela est bien cruel de l'avoir séparée de vous. Il semble que ce soit par plaisir que nous vous ayons mis à deux cents lieux d'elle. Je vous prie sur cela de calmer son esprit, et de lui témoigner la joie que vous avez d'espérer qu'elle accouchera heureusement ici. Rien n'étoit plus impossible que de l'emmener dans l'état où elle étoit; et rien ne sera si bon pour sa santé, ni même pour sa réputation, que d'y accoucher au milieu de ce qu'il y a de plus habile, et d'y être demeurée avec la conduite qu'elle a. Si elle vouloit après cela devenir folle et coquette, elle le seroit plus d'un an avant qu'on le pût croire, tant elle a donné bonne opinion de sa sagesse. Je prends à témoin tous les Grignans qui sont ici de la vérité de ce que je dis. La joie que j'en ai a bien du rapport à vous; car je vous aime de tout mon cœur, et je suis ravie que la suite ait si bien justifié votre goût. Je ne vous dis aucune nouvelle; ce seroit aller sur les droits

de ma fille. Je vous conjure seulement de croire qu'on ne peut s'intéresser plus tendrement que je fais à ce qui vous touche.

LETTRE III.

AU MÊME.

A Paris, vendredi 15 Août 1670.

Si je vous écris souvent, vous n'avez pas oublié que c'est à condition que vous ne me ferez point de réponse ; et dans cette confiance, je vous dirai que je me réjouis de tous les honneurs dont vous êtes accablé. Il me paroît que M. le Commandant n'y a pas plus de part que M. de Grignan ; et je vois, ce me semble, un fonds pour vous qui ne seroit point pour un autre. Je vois un commerce si vif entre vous et une certaine Dame, qu'il seroit ridicule de prétendre vous rien mander. Il n'y a pas seulement la moindre espérance de vous apprendre qu'elle vous aime : toutes ses actions, toute sa conduite, tous ses soins, toute sa tristesse vous le disent assez. Je suis fort délicate en amitié, et ne m'y connois pas trop mal. Je vous avoue que je suis contente de celle que je vois, et que je n'en souhaiterois pas davantage. Jouissez de ce plaisir, et n'en soyez pas ingrat. S'il y a une

petite place dans votre cœur, vous me ferez un plaisir extrême de me la donner, car vous en avez une très-grande dans le mien. Je ne vous dis point si j'ai soin de votre chère moitié, si j'ai la dernière application pour sa santé, et si je souhaite que toute la barque arrive à bon port : si vous savez aimer, vous jugerez aisément de tous mes sentimens. Plût à Dieu que votre pauvre femme fût aussi heureuse que la petite Deville ! elle vient d'accoucher d'un garçon qui paroît avoir trois mois. Ma fille disoit tout à l'heure : Ah ! que je suis fâchée ! la petite Deville a pris mon garçon; il n'en vient point deux dans une même maison. Je lui ai donné, c'est-à-dire, à ma fille, un livre pour vous; vous le trouverez d'une extrême beauté; il est de l'ami intime (1) de Paschal; il ne vient rien de là que de parfait : lisez-le avec attention. Voilà aussi de très-beaux airs, en attendant des motets. N'abandonnez point votre voix, n'abandonnez point votre taille; enfin, ne cessez point d'être aimable, puisque vous êtes aimé.

(1) M. Nicole.

LETTRE IV.

AU MÊME.

A Paris, vendredi 12 Septembre 1670.

Ce n'est point pour entretenir un commerce avec vous; j'en ferois scrupule, sachant de quelle sorte vous êtes accablé de celui de Madame de Grignan. Je vous plains d'avoir à lire de si longues lettres : je n'ai jamais rien vu de si vif, et je crois que pour en être délivré, vous voudriez qu'elle fût avec vous; c'est à quoi vous réduit son importunité. Elle est présentement séparée de nous au coin de sa chambre, avec une petite table et une écritoire à part, ne trouvant pas que M. de Coulanges, ni moi, nous soyons dignes d'approcher d'elle. Elle a été au désespoir que vous m'ayez écrit : je n'ai jamais vu une femme si jalouse, si envieuse : elle a beau faire, je la défie d'empêcher notre amitié. Vous avez une grande part aux soins que j'ai de sa santé; et quand je songe au plaisir que vous aurez d'avoir une femme et un enfant gais et gaillards, je redouble toute l'application que j'ai à vous donner cette joie. J'espère que tout ira bien : il nous semble même

que depuis quelques jours cet enfant est devenu un garçon. Adieu, mon très-cher. Je vous défends de m'écrire; mais je vous conjure de m'aimer.

MONSIEUR DE COULANGES (1)

au même.

Vous avez beau dire et beau faire, si faut-il que je vous dise ici, Monsieur, que je suis très-aise que vous soyez content de l'Intendant et de l'Intendante de Lyon (2). Ils sont charmés de vous l'un et l'autre; il n'est pas jusqu'à ma petite belle-sœur (3) qui ne nous écrive mille belles choses de vous. Ne vous mettez jamais en peine de me faire réponse : souffrez seulement que, me trouvant ici quand on vous écrit, je vous assure toujours que vous n'avez point de serviteur qui vous soit plus acquis que moi.

Madame votre femme est belle comme un ange; Madame votre femme vit comme un

(1) Philippe-Emmanuel de Coulanges, Maître des Requêtes, si connu par l'agrément de son esprit, et par le talent singulier qu'il avoit pour des chansons de société. Il étoit cousin-germain de Madame de Sévigné.

(2) Monsieur et Madame du Gué-Bagnols, dont la fille aînée étoit femme de M. de Coulanges.

(3) Mademoiselle du Gué-Bagnols, qui fut mariée depuis à M. du Gué-Bagnols, Intendant de Flandres, son cousin.

ange; et, s'il plaît à Dieu, elle accouchera heureusement d'un ange. Voilà tout ce que j'ai à vous dire pour aujourd'hui. Puisque vous êtes content de ma belle-sœur, trouvez-lui un peu quelque bon parti dans votre Province : elle est nièce de M. le Tellier, et cousine germaine de M. de Louvois.

LETTRE V.

AU MÊME.

A Paris, mercredi 19 Novembre 1670.

MADAME de Puisieux (1) dit que si vous avez envie d'avoir un fils, vous preniez la peine de le faire : je trouve ce discours le plus juste et le meilleur du monde. Vous nous avez laissé une petite fille, nous vous la rendons. Jamais il n'y eut accouchement si heureux. Vous saurez que ma fille et moi nous allâmes samedi dernier nous promener à l'Arsenal; elle sentit de petites douleurs; je voulus au retour envoyer querir Madame Robinet; elle ne le voulut jamais. On soupa, elle mangea très-bien : M. le Coadjuteur (2)

(1) Charlotte d'Estampes-Valançai, Marquise de Puisieux.

(2) Jean-Baptiste Adhémar de Monteil, Coadjuteur d'Arles, frère de M. de Grignan.

et moi nous voulûmes donner à cette chambre un air d'accouchement; elle s'y opposa encore d'une façon qui nous persuadoit qu'elle n'avoit qu'une colique de fille. Enfin, comme j'allois envoyer, malgré elle, querir la Robinet, voilà des douleurs si vives, si extrêmes, si redoublées, si continuelles, des cris si violens, si perçans, que nous comprîmes très-bien qu'elle alloit accoucher. La difficulté, c'est qu'il n'y avoit point de sage-femme : nous ne savions tous où nous en étions; j'étois au désespoir. Ma fille demandoit du secours et une sage-femme; c'étoit alors qu'elle la souhaitoit! Ce n'étoit pas sans raison; car comme nous eûmes fait venir en diligence la sage-femme de la Deville, elle reçut l'enfant un quart-d'heure après. Dans ce moment, Pequet arriva, qui aida à la délivrer. Quand tout fut fait, la Robinet arriva un peu étonnée; c'est qu'elle s'étoit amusée à accommoder Madame la Duchesse, pensant en avoir pour toute la nuit. D'abord, *Hélène* (3) me dit : Madame, c'est un petit garçon. Je le dis au Coadjuteur; et puis quand nous le regardâmes de plus près, nous trouvâmes que c'étoit une petite fille. Nous en sommes un peu honteuses, quand nous son-

(3) Une des femmes de Madame de Sévigné.

geons que tout l'été nous avons fait *des béguins au Saint-Père* (4), et qu'après de si belles espérances, *la Signora met au monde une fille.* Je vous assure que cela rabaisse le caquet. Rien ne console que la parfaite santé de ma fille; elle n'a pas eu la fièvre de son lait. Sa fille a été baptisée, et nommée *Marie-Blanche* (5); M. le Coadjuteur pour M. d'Arles (6); et moi pour moi. Voilà un détail qu'on haïroit bien pour des choses indifférentes; mais on l'aime fort pour celles qui tiennent au cœur. M. le premier Président de Provence (7) est revenu exprès de Saint-Germain pour faire son compliment ici; jamais je n'ai vu de si grandes apparences d'une véritable amitié. Que vous dirai-je encore? Oserai-je le dire? Je crois que la santé de votre chère épouse vous en consolera : c'est que notre aimable Duchesse de Saint-Simon (8) a la petite-vérole si dangereusement,

(4) Voyez *le Conte de l'Hermite*, par la Fontaine.

(5) La même qui, dans la suite, fut Religieuse aux Dames de Sainte-Marie d'Aix, et y mourut âgée de soixante-deux ans.

(6) François Adhémar de Monteil, Archevêque d'Arles, Commandeur des Ordres du Roi, oncle de M. de Grignan.

(7) M. de Forbin d'Oppède.

(8) Diane-Henriette de Budos, Duchesse de Saint-Simon.

ue l'on craint pour sa vie. Adieu, mon cher; e laisse à votre pauvre cœur à démêler tous es divers sentimens; vous savez les miens il a long-tems sur votre sujet. Les médisans isent que Blanche d'Adhémar ne sera pas 'une beauté surprenante; et les mêmes gens joutent qu'elle vous ressemble; si cela est, ous ne doutez pas que je ne l'aime fort.

LETTRE VI.

AU MÊME.

A Paris, vendredi 21 novembre, 1670.

Vous avez une lettre de votre chère femme; 'est-ce pas une folie de se mêler de vous crire? Ce n'est aussi que pour vous dire que Iadame la Duchesse de Saint-Simon est iors de tout danger. Le jour que je vous crivis, elle avoit reçu tous ses Sacremens, t l'on ne croyoit pas qu'elle dût vivre deux ours. Présentement, vous pouvez sentir oute la joie que vous donne la bonne santé e ma fille. Elle a reçu tantôt une nouvelle ui lui donne beaucoup de déplaisir; elle royoit que le petit de Noirmoutier (1) dût

(1) Antoine-François de la Tremoille, Duc de Noirıoutier.

être aveugle; elle avoit fait là-dessus toutes ses réflexions morales et chrétiennes; elle en avoit eu toute la pitié que méritoit un tel accident : tout d'un coup on vient lui dire qu'il verra clair, et que ses pauvres yeux, que la fluxion avoit mis hors de la tête, y étoient rentrés heureusement, comme si de rien n'étoit; là-dessus, elle demande ce qu'on veut qu'elle fasse de ses réflexions, et dit qu'on vient lui déranger ses pensées; qu'on a bien peu de considération pour elle de lui dire cette nouvelle avant que les neuf jours soient passés. Enfin, nous avons tant ri de cette folie, que nous avions peur qu'elle ne fût malade.

M. le Grand et le Maréchal de Bellefond courent lundi dans le bois de Boulogne, sur des chevaux vites comme des éclairs; il y a trois mille pistoles de pari pour cette course.

---

*LETTRE VII.

AU MÊME.

A Paris, vendredi 28 novembre 1670.

NE parlons plus de cette femme, nous l'aimons au-delà de toute raison; elle se porte très-bien; et je vous écris en mon propre et

privé nom. Je veux vous parler de M. de Marseille (1), et vous conjurer, par toute la confiance que vous pouvez avoir en moi, de suivre mes conseils sur votre conduite avec lui. Je connois les manières des Provinces, et je sais le plaisir qu'on y prend à nourrir les divisions; en sorte qu'à moins que d'être toujours en garde contre les discours de ces Messieurs, on prend insensiblement leurs sentimens; et très-souvent c'est une injustice. Je vous assure que le tems ou d'autres raisons ont changé l'esprit de M. de Marseille. Depuis quelques jours, il est fort adouci, et pourvu que vous ne vouliez pas le traiter comme un ennemi, vous trouverez qu'il ne l'est pas. Prenons-le sur ses paroles, jusqu'à ce qu'il ait fait quelque chose de contraire; rien n'est plus capable d'ôter tous les bons sentimens que de marquer de la défiance; il suffit souvent d'être soupçonné comme ennemi pour le devenir; la dépense en est toute faite, on n'a plus rien à ménager. Au contraire, la confiance engage à bien faire; on est touché de la bonne opinion des autres, et on ne se résout pas facilement à la perdre. Au nom de Dieu, des-

(1) Toussaint de Forbin-Janson, Évêque de Marseille, depuis Évêque et Comte de Beauvais, Cardinal et Grand Aumônier de France.

serrez votre cœur, et vous serez peut-être surpris par un procédé que vous n'attendez pas. Je ne puis croire qu'il y ait du venin caché dans son cœur, avec toutes les démonstrations qu'il nous fait, et dont il seroit honnête d'être la dupe plutôt que d'être capable de le soupçonner injustement. Suivez mes avis, ils ne sont point de moi seule; plusieurs bonnes têtes vous demandent cette conduite, et vous assurent que vous n'y serez point trompé; votre famille en est persuadée; nous voyons les choses de plus près que vous; tant de personnes qui vous aiment, et qui ont un peu de bon sens, ne peuvent guère s'y méprendre.

Je vous mandai l'autre jour que M. le premier Président de Provence étoit venu de Saint-Germain exprès aussi-tôt que ma fille fut accouchée, pour lui faire son compliment: on ne peut témoigner plus d'honnêteté, ni prendre plus d'intérêt à ce qui vous touche. Nous l'avons revu aujourd'hui; il nous a parlé le plus franchement et le mieux du monde sur l'affaire que vous ferez proposer à l'assemblée (*des États de Provence:*) il nous a dit qu'on vous avoit envoyé des ordres pour la convoquer, et qu'il vous écrivoit pour vous faire part de ses conseils, que nous avons trouvés très-bons. Comme on ne connoît

connoît d'abord les hommes que par leurs paroles, il faut les croire jusqu'à ce que les actions les détruisent; on trouve quelquefois que les gens qu'on croit ennemis ne le sont point; on est alors fort honteux de s'être trompé; il suffit qu'on soit toujours reçu à se haïr, quand on y est autorisé. Adieu, mon cher Comte, je me fonde en raison, et je vous importune.

Madame de Coulanges (2) m'a mandé que vous m'aimiez. Quoique ce ne me soit pas une nouvelle, je dois être fort aise que cette amitié résiste à l'absence et à la Provence, et qu'elle se fasse sentir dans les occasions.

J'ai bien à vous remercier des bontés que vous avez eues pour mon *** ; il m'en est revenu de grands complimens. Le Roi a eu pitié de lui; il n'est plus sur les galères (3), il n'a plus de chaîne, et demeure à Marseille en liberté. On ne peut trop louer le Roi de cette justice et de cette bonté.

(2) Madame de Coulanges étoit à Lyon dans ce tems-là.
(3) Voyez la Lettre première, *page* 3.

LETTRE VIII.

AU MÊME.

A Paris, mercredi 3 Décembre 1670.

Hélas ! c'est donc à moi à vous mander la mort de Madame la Duchesse de Saint-Simon ? Après dix-huit jours de petite-vérole, tantôt sauvée, tantôt à l'extrémité ; enfin elle mourut hier, et sa mort laisse presque tout le monde affligé de la perte d'une si aimable personne. Pour moi, j'en suis touchée au dernier point : vous savez l'inclination naturelle que j'avois pour elle : si vous en aviez conservé autant, vous seriez fâché d'apprendre une si triste nouvelle.

Au reste, le Père Bourdaloue prêche divinement bien aux Tuileries (1). Nous nous trompions dans la pensée qu'il ne joueroit bien que dans son tripot ; il passe infiniment tout ce que nous avons ouï.

Adieu, mon très-cher Comte, votre frère a prêché tantôt avec une approbation générale et sincère.

(1) C'est-à-dire, à la Cour, qui étoit alors au Palais des Tuileries.

LETTRE IX.

AU MÊME.

A Paris, mercredi 10 Décembre 1670.

MADAME de Coulanges m'a mandé plus de quatre fois que vous m'aimiez de tout votre cœur; que vous parliez de moi, que vous me souhaitiez. Comme j'ai fait toutes les avances de cette amitié, et que je vous ai aimé la première, vous pouvez juger à quel point mon cœur est content d'apprendre que vous répondez à cette inclination que j'ai pour vous depuis si long-tems. Tout ce que vous écrivez de votre fille est admirable; je n'ai point douté que la bonne santé de la mienne ne vous consolât de tout. J'aurois eu trop de joie de vous apprendre la naissance d'un petit garçon; mais c'eût été trop de biens à la fois; et ce plaisir que j'ai naturellement à dire de bonnes nouvelles, eût été jusqu'à l'excès. Je serai bientôt dans l'état où vous me vîtes l'année passée; il faut que je vous aime bien pour vous envoyer ma fille par un si mauvais tems. Quelle folie de quitter une si bonne mère, dont vous m'assurez qu'elle est si contente, pour aller chercher un homme au bout de la France! Je vous

assure qu'il n'y a rien qui choque tant la bienséance que ces sortes de conduites. Je crois que vous aurez été touché de la mort de cette aimable Duchesse; j'étois si affligée moi-même, que j'aurois eu besoin de consolation en vous écrivant.

Ma fille me prie de vous mander le mariage de M. de Nevers (1) : ce Monsieur de Nevers, si difficile à ferrer, ce Monsieur de Nevers, si extraordinaire, qui glisse des mains alors qu'on y pense le moins, il épouse enfin, devinez qui? Ce n'est point Mademoiselle d'Houdancourt, ni Mademoiselle de Grancei; c'est Mademoiselle de Thianges (2), jeune, jolie, modeste, élevée à l'Abbaye-aux-Bois. Madame de Montespan en fait les noces dimanche; elle en fait comme la mère, et en reçoit les honneurs. Le Roi rend à M. de Nevers toutes ses charges : de sorte que cette belle qui n'a pas un sol, lui vaut mieux que la plus grande héritière de France. Madame de Montespan fait des merveilles partout. Je vous défends de m'écrire : écrivez à ma fille, et laissez-moi la liberté de vous écrire, sans vous embarquer dans des ré-

(1) Philippe-Julien Mazarini-Mancini, Duc de Nevers.

(2) Diane-Gabrielle de Damas, fille de Claude-Léonor, Marquis de Thianges, et de Gabrielle de Rochechouart-Mortemar, sœur de Madame de Montespan.

ponses qui m'ôteroient le plaisir de vous mander des bagatelles. Aimez-moi toujours, mon cher Comte, je vous quitte d'honorer ma grand'maternité ; mais il faut m'aimer, et vous assurer que vous n'ètes aimé en nul lieu du monde si chèrement qu'ici.

Ne manquez pas d'écrire à Madame de Brissac (3), je l'ai vue aujourd'hui ; elle est très-affligée : elle m'a parlé du déplaisir qu'elle croit que vous aurez en apprenant la mort de sa mère.

M. de Foix est quelquefois à l'extrémité, quelquefois mieux ; je ne répondrai point cette année de la vie de ceux qui ont la petite-vérole.

Il y a ici un jeune fils du Landgrave de Hesse, qui est mort de la fièvre continue sans avoir été saigné : sa mère lui avoit recommandé en partant de ne point se faire saigner à Paris; il ne s'est point fait saigner, il est mort.

Noirmoutier est aveugle sans ressource ; Madame de Grignan peut reprendre toutes les vieilles réflexions qu'elle avoit faites là-dessus. La Cour est ici, et le Roi s'y ennuie à tel point qu'il ira toutes les semaines trois ou quatre jours à Versailles.

(3) Gabrielle-Louise de Saint-Simon, Duchesse de Brissac, fille de Claude, Duc de Saint-Simon, et de Diane-Henriette de Budos.

Le Maréchal de la Ferté dit ici des choses nompareilles ; il a présenté à sa femme le Comte de Saint-Paul (4) et le *petit Bon* (5) en qualité de jeunes gens qu'il faut présenter aux Dames. Il fit des reproches au Comte de Saint-Paul d'avoir été si long-tems sans l'être venu voir. Le Comte a répondu qu'il étoit venu plusieurs fois chez lui, qu'il falloit donc qu'on ne le lui eût pas dit.

(4) Depuis Duc de Longueville.
(5) Le Comte de Fiesque.

LETTRE X.

A M. DE COULANGES.

A Paris, lundi 15 Décembre 1670.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie ; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés,

encore cet exemple n'est-il pas juste ; une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourroit-on croire à Lyon! une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie Madame de Rohan et Madame d'Hauterive; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la *berlue;* une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à vous la dire; devinez-la, je vous le donne en trois; *jetez-vous votre langue aux chiens?* Hé bien ! il faut donc vous le dire. M. de Lauzun (1) épouse dimanche au Louvre, devinez qui? Je vous le donne en en quatre, je vous le donne en six, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit: Voilà qui est bien difficile à deviner ; c'est Madame de la Valière. Point du tout, Madame. C'est donc Mademoiselle de Retz? Point du tout, vous êtes bien provinciale. Ah ! vraiment, nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est Mademoiselle Colbert. Encore moins. C'est assurément Mademoiselle de Créqui. Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire: il épouse diman-

(1) Antoine Nompar de Caumont, Marquis de Puguilhem, depuis Duc de Lauzun.

che au Louvre, avec la permission du Roi, Mademoiselle, Mademoiselle de...... Mademoiselle, devinez le nom; il épouse Mademoiselle, la grande Mademoiselle, Mademoiselle, fille de feu MONSIEUR (2), Mademoiselle, petite-fille de HENRI IV, Mademoiselle d'Eu, Mademoiselle de Dombes, Mademoiselle de Montpensier, Mademoiselle d'Orléans, Mademoiselle, cousine germaine du Roi, Mademoiselle, destinée au trône, Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de MONSIEUR. Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures, nous trouvons que vous avez raison; nous en avons fait autant que vous. Adieu; les lettres qui seront portées par cet ordinaire, vous feront voir si nous disons vrai ou non.

(2) Gaston de France, Duc d'Orléans, frère de Louis XIII.

LETTRE

LETTRE XI.

AU MÊME.

A Paris, vendredi 19 Décembre 1670.

Ce qui s'appelle tomber du haut des nues, c'est ce qui arriva hier au soir aux Tuileries; mais il faut reprendre les choses de plus loin. Vous en êtes à la joie, aux transports, aux ravissemens de la Princesse et de son bienheureux amant. Ce fut donc lundi que la chose fut déclarée, comme je vous l'ai mandé. Le mardi se passa à parler, à s'étonner, à complimenter. Le mercredi, Mademoiselle fit une donation à M. de Lauzun, avec dessein de lui donner les titres, les noms et les ornemens nécessaires pour être nommé dans le contrat de mariage qui fut fait le même jour. Elle lui donna donc, en attendant mieux, quatre Duchés : le premier, c'est le Comté d'Eu, qui est la première Pairie de France, et qui donne le premier rang; le Duché de Montpensier, dont il porta hier le nom toute la journée; le Duché de Saint-Fargeau; le Duché de Châtellerault : tout cela estimé vingt-deux millions. Le contrat fut dressé ensuite; il y prit le nom de Mont-

pensier. Le jeudi matin, qui étoit hier, Mademoiselle espéra que le Roi signeroit le contrat, comme il l'avoit dit; mais sur les sept heures du soir, la Reine, Monsieur et plusieurs barbons firent entendre à Sa Majesté que cette affaire faisoit tort à sa réputation; ensorte qu'après avoir fait venir Mademoiselle et M. de Lauzun, le Roi lui déclara, devant M. le Prince, qu'il leur défendoit absolument de songer à ce mariage. M. de Lauzun reçut cet ordre avec tout le respect, toute la soumission, toute la fermeté et tout le désespoir que méritoit une si grande chûte. Pour Mademoiselle, suivant son humeur, elle éclata en pleurs, en cris, en douleurs violentes, en plaintes excessives; et tout le jour elle a gardé son lit, sans rien avaler que des bouillons. Voilà un beau songe; voilà un beau sujet de roman ou de tragédie; mais sur-tout un beau sujet de raisonner et de parler éternellement: c'est ce que nous faisons jour et nuit, soir et matin, sans fin, sans cesse; nous espérons que vous en ferez autant: *efrà tanto vi bacio le mani.*

LETTRE XII.

AU MÊME.

A Paris, mercredi 24 Décembre 1670.

Vous savez présentement l'histoire romanesque de Mademoiselle et de M. Lauzun, c'est le juste sujet d'une tragédie dans toutes les règles du théâtre; nous en disposions les actes et les scènes l'autre jour; nous prenions quatre jours au lieu de vingt-quatre heures, et c'étoit une pièce parfaite. Jamais il ne s'est vu de tels changemens en si peu de tems, jamais une émotion si générale, jamais vous n'avez ouï une si extraordinaire nouvelle. M. de Lauzun a joué son personnage en perfection; il a soutenu ce malheur avec une fermeté, un courage, et pourtant une douleur mêlée d'un profond respect, qui l'ont fait admirer de tout le monde. Ce qu'il a perdu est sans prix; mais les bonnes graces du Roi, qu'il a conservées, sont sans prix aussi, et sa fortune ne paroît pas déplorée. Mademoiselle a fort bien fait aussi; elle a bien pleuré; elle a recommencé aujourd'hui à rendre ses devoirs au Louvre, dont elle avoit reçu toutes les visites. Voilà qui est fini. Adieu.

LETTRE XIII.

AU MÊME.

A Paris, mercredi 31 Décembre 1670.

J'AI reçu vos réponses à mes Lettres. Je comprends l'étonnement où vous avez été de tout ce qui s'est passé depuis le 15 jusqu'au 20 de ce mois : le sujet le méritoit bien. J'admire aussi votre bon esprit, et combien vous avez jugé droit, en croyant que cette grande machine ne pourroit pas aller depuis le lundi jusqu'au dimanche. La modestie m'empêche de vous louer à bride abattue là-dessus, parce que j'ai dit et pensé toutes les mêmes choses que vous. Je dis à ma fille le lundi : Jamais ceci n'ira à bon port jusqu'à dimanche, et je voulus parier, quoique tout respirât la nôce, qu'elle ne s'acheveroit point. En effet, le jeudi le tems se brouilla, et la nuée creva le soir à dix heures, comme je vous l'ai mandé. Ce même jeudi j'allai, dès neuf heures du matin, chez Mademoiselle, ayant eu avis qu'elle alloit se marier à la campagne, et que le Coadjuteur de Rheims (2) faisoit la cérémonie; cela étoit ainsi résolu le mercredi au soir; car pour le Louvre, cela fut

(1) Charles-Maurice le Tellier.

changé dès le mardi. Mademoiselle écrivoit, elle me fit entrer; elle acheva sa lettre; et puis, comme elle étoit au lit, elle me fit mettre à genoux dans sa ruelle; elle me dit à qui elle écrivoit, et pourquoi, et les beaux présens qu'elle avoit faits la veille, et le nom qu'elle avoit donné; qu'il n'y avoit point de parti pour elle en Europe, et qu'elle vouloit se marier; elle me conta une conversation mot à mot qu'elle avoit eue avec le Roi; elle me parut transportée de la joie de faire un homme bienheureux; elle me parla avec tendresse du mérite et de la reconnoissance de M. de Lauzun; et sur tout cela, je lui dis: » Mon Dieu, Mademoiselle, vous voilà » bien contente; mais que n'avez-vous donc » fini cette affaire promptement dès lundi? » Savez-vous bien qu'un si grand retarde- » ment donne le tems à tout le Royaume de » parler, et que c'est tenter Dieu et le Roi » que de vouloir conduire si loin une affaire » si extraordinaire? « Elle me dit que j'avois raison; mais elle étoit si pleine de confiance, que ce discours ne lui fit alors qu'une légère impression. Elle retourna sur les bonnes qualités et sur la bonne maison de Lauzun; je lui dis ces vers de *Polieucte* :

Du moins on ne la peut blâmer d'un mauvais choix :
Polyeucte a du nom, et sort du sang des Rois.

Elle m'embrassa fort. Cette conversation dura une heure; il est impossible de la réduire toute; mais j'avois été assurément fort agréable durant ce tems, et je puis le dire sans vanité, car elle étoit aise de parler à quelqu'un, son cœur étoit trop plein. A dix heures elle se donna au reste de la France qui venoit lui faire compliment; elle attendit tout le matin des nouvelles, et n'en eut point. L'après-dînée elle s'amusa à faire ajuster elle-même l'appartement de M. de Montpensier. Le soir, vous savez ce qui arriva. Le lendemain, qui étoit vendredi, j'allai chez elle, je la trouvai dans son lit; elle redoubla ses cris en me voyant; elle m'appela, m'embrassa, me mouilla toute de ses larmes. Elle me dit : Hélas! vous souvient-il de ce que vous me dites hier? Ah! quelle cruelle prudence! ah! la prudence! Elle me fit pleurer à force de pleurer. J'y suis encore retournée deux fois; elle est fort affligée, et m'a toujours traitée comme une personne qui sentoit ses douleurs; elle ne s'est pas trompée. J'ai retrouvé, dans cette occasion, des sentimens qu'on n'a guère pour des personnes d'un si haut rang. Ceci entre nous deux et Madame de Coulanges; car vous jugez bien que cette causerie seroit entièrement ridicule avec d'autres. Adieu.

LETTRE XIV.

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 16 Janvier 1671.

HÉLAS ! j'ai encore cette pauvre enfant, et quoi qu'elle ait pu faire, il n'a pas été en son pouvoir de partir le 10 de ce mois comme elle l'avoit espéré. Les pluies ont été et sont encore si excessives, qu'il y auroit eu de la folie à s'y hasarder. Toutes les rivières sont débordées, tous les grands chemins sont noyés, toutes les ornières cachées; on peut fort bien verser dans tous les gués. Enfin, la chose est au point que Madame de Rochefort, qui est chez elle à la campagne, qui brûle d'envie de revenir à Paris, où son mari la souhaite, et où sa mère l'attend avec une impatience incroyable, ne peut pas se mettre en chemin, parce qu'il n'y a pas de sûreté, et qu'il est vrai que cet hiver est épouvantable. Il n'a pas gelé un moment, et il a plu tous les jours comme des pluies d'orage. Il ne passe plus aucun bateau sous les ponts; les arches du pont-neuf sont quasi comblées. Enfin, c'est une chose étrange. Je vous avoue que l'excès d'un si mauvais tems fait que je me suis opposée à son départ pendant quel-

ques jours. Je ne prétends pas qu'elle évite le froid, ni les boues, ni les fatigues du voyage; mais je ne veux pas qu'elle soit noyée. Cette raison, quoique très-forte, ne la retiendroit pas présentement sans le Coadjuteur qui part avec elle, et qui est engagé de marier sa cousine d'Harcourt (1). Cette cérémonie se fait au Louvre; M. de Lionne est le procureur. Le Roi lui a parlé, je dis à M. le Coadjuteur, sur ce sujet. Cette affaire s'est retardée d'un jour à l'autre, et ne se fera peut-être que dans huit jours. Cependant je vois ma fille dans une telle impatience de partir, que ce n'est pas vivre que le tems qu'elle passe ici présentement; si le Coadjuteur ne quitte là cette noce, je la vois disposée à faire une folie, qui est de partir sans lui. Ce seroit une chose si étrange d'aller seule, et c'est une chose si heureuse pour elle d'aller avec son beau-frère, que je ferai tous mes efforts pour qu'ils ne se quittent pas. Cependant les eaux s'écouleront un peu. Je veux vous dire de plus que je ne sens point le plaisir de l'avoir présentement; je sais qu'il faut qu'elle parte; ce qu'elle fait ici ne consiste qu'en devoirs et en affaires : on ne s'attache à nulle

(1) Marie-Angélique-Henriette de Lorraine, mariée le 7 Février 1671 à Nugno-Alvarès Péréira de Mello, Duc de Cadaval en Portugal.

société, on ne prend aucun plaisir, on a toujours le cœur serré, on ne cesse de parler des chemins, des pluies, des histoires tragiques de ceux qui se sont hasardés. En un mot, quoique je l'aime, comme vous savez, l'état où nous sommes à présent, nous pèse et nous ennuie. Ces derniers jours-ci n'ont aucun agrément. Je vous suis très-obligée, mon cher Comte, de toutes vos amitiés pour moi, et de toute la pitié que je vous fais. Vous pouvez mieux que nul autre comprendre ce que je souffre et ce que je souffrirai. Je suis fâchée pourtant que la joie que vous aurez de la voir puisse être troublée par cette pensée. Voilà les changemens et les chagrins dont la vie est mêlée. Adieu, mon très-cher Comte, je vous tue par la longueur de mes Lettres; j'espère que vous verrez le fond qui me les fait écrire.

LETTRE XV.

A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 6 Février 1671.

Ma douleur seroit bien médiocre, si je pouvois vous la dépeindre; je ne l'entreprendrai pas aussi. J'ai beau chercher ma

chere fille, je ne la trouve plus, et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à Sainte-Marie toujours pleurant et toujours mourant : il me sembloit qu'on m'arrachoit le cœur et l'ame; et en effet, quelle rude séparation ! je demandai la liberté d'être seule ; on me mena dans la chambre de Madame de Housset, on me fit du feu ; *Agnès* me gardoit sans me parler, c'étoit notre marché : j'y passai jusqu'à cinq heures sans cesser de sanglotter, toutes mes pensées me faisoient mourir; j'écrivis à M. de Grignan; vous pouvez penser sur quel ton. J'allai ensuite chez Madame de la Fayette, qui redoubla mes douleurs par l'intérêt qu'elle y prit. Elle étoit seule, et malade, et triste de la mort d'une sœur religieuse; elle étoit comme je la pouvois desirer. M. de la Rochefoucauld y vint; on ne parla que de vous, de la raison que j'avois d'être touchée, et du dessein de parler comme il faut à *Mellusine* (1). Je vous réponds qu'elle sera bien relancée. D'Hacqueville vous rendra un bon compte de cette affaire. Je revins enfin à huit heures de chez Madame de la Fayette;

(1) Madame de Marans, sœur de Mademoiselle de Montalais, fille d'honneur et favorite de *Madame* (Henriette d'Angleterre.)

mais en entrant ici, bon Dieu ! comprenez-vous bien ce que je sentis en montant ce degré ? Cette chambre où j'entrois toujours, hélas ! j'en trouvai les portes ouvertes ; mais je vis tout démeublé, tout dérangé, et votre petite fille qui me représentoit la mienne. Comprenez-vous bien tout ce que je souffris ? Les réveils de la nuit ont été noir, et le matin je n'étois point avancée d'un pas pour le repos de mon esprit. L'après-dînée se passa avec Madame de la Troche (2) à l'Arsenal. Le soir je reçus votre lettre, qui me remit dans les premiers transports, et ce soir j'acheverai celle-ci chez M. de Coulanges, où j'apprendrai des nouvelles ; car pour moi, voilà ce que je sais, avec les douleurs de tous ceux que vous avez laissés ici ; toute ma lettre seroit pleine de complimens, si je voulois.

Vendredi au soir.

J'ai appris chez Madame de Lavardin les nouvelles que je vous mande, et j'ai

(2) N...... de Varennes, veuve du Marquis de la Troche, de la Maison de Savonière en Anjou. Elle avoit un fils Maréchal-de-Camp, qui fut tué le 18 Septembre 1691 au combat de Leuze : c'étoit un Officier d'un très-grand mérite.

su par Madame de la Fayette qu'elle et Monsieur de la R. F. eurent hier une conversation avec *Mellusine*, dont le détail n'est pas aisé à écrire; mais songez qu'elle fut confondue et poussée à bout par l'horreur de son procédé, qui lui fut reproché sans aucun ménagement. Elle est fort heureuse du parti qu'on lui offre, et dont elle est demeurée d'accord : c'est de se taire très-régulièrement, moyennant quoi on ne lui dira plus rien. Vous avez des amis qui ont pris vos intérêts avec une grande chaleur; je ne vois que des gens qui vous aiment et vous estiment beaucoup, et qui entrent bien aisément dans ma douleur. Je n'ai voulu aller encore que chez Madame de la Fayette. On s'empresse fort de me chercher et de me vouloir prendre, et je crains cela comme la mort. Je vous conjure, ma chere fille, d'avoir soin de votre santé; conservez-la pour l'amour de moi, et ne vous abandonnez pas à ces cruelles négligences, dont il ne me semble pas qu'on puisse jamais revenir. Je vous embrasse avec une tendresse qui ne sauroit avoir d'égale, n'en déplaise à toutes les autres.

Le mariage de Mademoiselle d'Houdancourt et de M. de Vantadour a été signé ce matin. L'Abbé de Chambonnas a été

nommé aussi ce matin à l'Évêché de Lodève. Madame la Princesse (3) partira le mercredi des Cendres pour Châteauroux, où Monsieur le Prince desire qu'elle fasse quelque séjour. M. de la Marguerie a la place du Conseil de M. d'Estampes, qui est mort. Madame de Mazarin arrive ce soir à Paris; le Roi s'est déclaré son protecteur, et l'a envoyé querir au Lis avec un exempt et huit gardes, et un carrosse bien attelé. Voilà un trait d'ingratitude qui ne vous déplaira pas, et dont je veux faire mon profit, quand je ferai mon Livre sur l'ingratitude. Le Maréchal d'Albert a convaincu Madame d'H*** non-seulement d'une bonne galanterie avec M. de Bethune, dont il avoit toujours voulu douter; mais d'avoir dit de lui et de Madame Scaron tous les maux qu'on peut s'imaginer. Il n'y a point de mauvais offices qu'elle n'ait tâché de rendre à l'un et à l'autre, et cela est tellement avéré, que Madame Scaron ne la voit plus, ni tout l'hôtel de Richelieu. Voilà une femme bien abîmée, mais elle a cette consolation de n'y avoir pas contribué.

(3) Claire-Clémence de Maillé-Brézé, Princesse de Condé.

LETTRE XVI.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 9 Février 1671.

Je reçois vos lettres, comme vous avez reçu ma bague, je fonds en larmes en les lisant; il me semble que mon cœur veuille se fendre par la moitié : on croiroit que vous m'écrivez des injures, ou que vous êtes malade, ou qu'il vous est arrivé quelque accident, et c'est tout le contraire; vous m'aimez, ma chère enfant, et vous me le dites d'une manière que je ne puis soutenir sans des pleurs en abondance. Vous continuez votre voyage sans aucune aventure fâcheuse; lorsque j'apprends tout cela, qui est justement tout ce qui peut m'être le plus agréable, voilà l'état où je suis. Vous vous amusez donc à penser à moi, vous en parlez, et vous aimez mieux m'écrire vos sentimens que vous n'aimez à me les dire; de quelque façon qu'ils me viennent, ils sont reçus avec une sensibilité qui n'est comprise que de ceux qui savent aimer comme je fais. Vous me faites sentir pour vous tout ce qu'il est possible de sentir de

tendresse; mais si vous songez à moi, soyez assurée aussi que je pense continuellement à vous : c'est ce que les dévots appellent une pensée habituelle ; c'est ce qu'il faudroit avoir pour Dieu, si l'on faisoit son devoir : rien ne me donne de distractions; je vois ce carrosse qui avance toujours, et qui n'approchera jamais de moi : je suis toujours dans les grands chemins; il me semble que j'ai quelquefois peur que ce carrosse ne verse ; les pluies qu'il fait depuis trois jours, me mettent au désespoir; le Rhône me fait une peur étrange. J'ai une carte devant mes yeux, je sais tous les lieux où vous couchez : vous êtes ce soir à Nevers; vous serez dimanche à Lyon, où vous recevrez cette lettre. Je n'ai pu vous écrire qu'à Moulins par Madame de Guenegaud. Je n'ai reçu que deux de vos lettres, peut-être que la troisième viendra : c'est la seule consolation que je souhaite; pour d'autres, je n'en cherche pas. Je suis entiérement incapable de voir beaucoup de monde ensemble, cela viendra peut-être; mais il n'en est pas question encore. Les Duchesses de Verneuil et d'Arpajon veulent me réjouir, je les en ai remerciées; je n'ai jamais vu de si belles ames qu'il y en a dans ce pays-ci. Je fus samedi tout

le jour chez Madame de Villars (1) à parler de vous et à pleurer ; elle entre bien dans mes sentimens. Hier je fus au Sermon de M. d'Agen (2) et au salut, et chez Madame de Puisieux, et chez Madame du Pui-du-Fou, qui vous font mille amitiés. Aujourd'hui je m'en vais souper au fauxbourg tête-à-tête (3). Voilà les fêtes de mon carnaval. Je fais tous les jours dire une messe pour vous ; c'est une dévotion qui n'est pas chimérique. Je n'ai vu Adhémar (4) qu'un moment ; je m'en vais lui écrire pour le remercier de son lit, je

(1) Marie de Bellefond, Marquise de Villars, mère du feu Maréchal Duc de ce nom.

(2) Claude Joli, célèbre Prédicateur, depuis Évêque d'Agen.

(3) Avec Madame de la Fayette.

(4) Joseph Adhémar de Monteil, frère de M. de Grignan, connu d'abord sous le nom d'*Adhémar*, fut appelé *le Chevalier de Grignan*, après la mort de Charles-Philippe d'Adhémar son frère, arrivée le 6 Février 1672 ; et s'étant marié dans la suite avec N.... d'Oraison, il reprit le nom de *Comte d'Adhémar*. Il étoit en 1675, Mestre-de-Camp d'un Régiment de Cavalerie, à la tête duquel il se signala en plusieurs occasions, et sur-tout au combat d'Altenheim. Il fut fait Maréchal-de-Camp en 1688 ; et sans de fréquentes attaques de goutte, qui le mirent enfin hors d'état de continuer le service, sa réputation, son mérite et sa naissance l'auroient infailliblement conduit aux plus grandes distinctions de la guerre. Il mourut sans postérité le 19 Novembre 1713, âgé de 69 ans.

lui en suis plus obligée que vous. Si vous voulez me faire un véritable plaisir, ayez soin de votre santé, dormez dans ce joli petit lit, mangez du potage, et servez-vous de tout le courage qui me manque. Continuez à m'écrire. Tout ce que vous avez laissé d'amitiés ici est augmenté : je ne finirois point à vous faire des complimens, et à vous dire l'inquiétude où l'on est de votre santé.

Mademoiselle d'Harcourt fut mariée avant-hier ; il y eut un grand souper maigre à toute la famille ; hier un grand bal, et un grand souper au Roi, à la Reine, à toutes les Dames parées ; c'étoit une des plus belles fêtes qu'on puisse voir.

Madame d'H*** est partie avec un désespoir inconcevable, ayant perdu toutes ses amies, convaincue de tout ce que Madame Scaron avoit toujours défendu, et de toutes les trahisons du monde. Mandez-moi quand vous aurez reçu mes lettres. Je fermerai tantôt celle-ci.

Lundi au soir.

Avant que d'aller au faubourg, je fais mon paquet, et je l'adresse à M. l'Intendant à Lyon. La distinction de vos lettres m'a charmée : hélas ! je la méritois bien

par la distinction de mon amitié pour vous.

Madame de Fontevraud (5) fut bénite hier; Messieurs les Prélats furent un peu fâchés de n'y avoir que des tabourets.

Voici ce que j'ai su de la fête d'hier: toutes les cours de l'hôtel de Guise étoient éclairées de deux mille lanternes. La Reine entra d'abord dans l'appartement de Mademoiselle de Guise fort éclairé, fort paré; toutes les Dames se mirent à genoux autour de la Reine, sans distinction de tabourets : on soupa dans cet appartement. Il y avoit quarante Dames à table, le souper fut magnifique. Le Roi vint, et fort gravement regarda tout sans se mettre à table; on monta plus haut, où tout étoit préparé pour le bal. Le Roi mena la Reine, et honora l'assemblée de trois ou quatre courantes, et puis s'en alla au Louvre avec sa compagnie ordinaire. Mademoiselle ne voulut point venir à l'hôtel de Guise. Voilà tout ce que je sais.

Je veux voir le paysan de Sully, qui m'apporta hier votre lettre, je lui donnerai de quoi boire; je le trouve bien heureux de vous avoir vue. Hélas! comme un

(5) Marie-Madeleine-Gabrielle de Rochechouart, célèbre par son esprit et par ses vertus. Elle étoit sœur de Mesdames de Thianges et de Montespan.

moment me paroîtroit, et que j'ai de regret à tous ceux que j'ai perdus ! Je me fais des *dragons* (6) aussi-bien que les autres. Dirval (7) a ouï parler de *Mellusine* : il dit que c'est bien employé, qu'il vous avoit avertie de toutes les plaisanteries qu'elle avoit faites à votre première couche, que vous ne daignâtes pas l'écouter, que depuis ce tems-là il n'a point été chez vous. Il y a long-tems que cette créature-là parloit très-mal de vous ; mais il falloit que vous en fussiez persuadée par vos yeux. Et notre Coadjuteur, ne voulez-vous pas bien l'embrasser pour l'amour de moi ? N'est-il point encore *seigneur corbeau* pour vous ? Je desire avec passion que vous soyez remise comme vous étiez. Hé, ma pauvre fille ! hé ! mon Dieu ! a-t-on bien du soin de vous ? Il ne faut jamais vous croire sur votre santé : voyez ce lit que vous ne vouliez point ; tout cela est comme Madame Robinet. Adieu, ma chère enfant, l'unique passion de mon cœur, le plaisir et la douleur de ma vie.

(6) Expression familière entre la mère et la fille, pour dire *des chagrins*, *des inquiétudes*.

(7) Le Comte d'Avaux.

LETTRE XVII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 11 Février 1671.

Je n'en ai reçu que trois de ces aimables lettres, qui me pénètrent le cœur; il y en a une qui ne revient point : sans que je les aime toutes, et que je n'aime point à perdre ce qui me vient de vous, je croirois n'avoir rien : je trouve qu'on ne peut rien souhaiter qui ne soit dans celles que j'ai reçues : elles sont premièrement très-bien écrites, et de plus si tendres et si naturelles, qu'il est impossible de ne pas les croire ; la défiance même en seroit convaincue : elles ont ce caractère de vérité que je maintiens toujours qui se fait voir avec autorité, pendant que la fausseté et la menterie demeurent accablées sous les paroles sans pouvoir persuader ; plus elles s'efforcent de paroître, plus elles sont enveloppées. Vos paroles sont vraies, et le paroissent : elles ne servent qu'à vous expliquer, et dans cette noble simplicité, elles ont une force à quoi l'on ne peut résister : voilà, ma fille, comme vos lettres m'ont paru. Si mes paroles ont la même

puissance que les vôtres, je suis assurée que mes vérités ont fait en vous leur effet ordinaire; mais je ne veux point que vous disiez que j'étois un rideau qui vous cachoit : tant pis si je vous cachois; vous êtes encore aimable quand on a tiré le rideau; il faut que vous soyez à découvert pour être dans votre perfection, nous l'avons dit mille fois. Pour moi, il me semble que je suis toute nue, qu'on m'a dépouillée de tout ce qui me rendoit aimable; je n'ose plus voir le monde; et quoi qu'on ait fait pour m'y remettre, j'ai passé tous ces jours-ci comme un loup-garou, ne pouvant faire autrement : peu de gens sont dignes de comprendre ce que je sens; j'ai cherché ceux qui sont de ce petit nombre, et j'ai évité les autres. J'ai vu Guitaut et sa femme; ils vous aiment; mandez-moi un petit mot pour eux. Deux ou trois Grignans vinrent me voir hier matin. J'ai remercié mille fois Adhémar de vous avoir prêté son lit : nous ne voulûmes point examiner s'il n'eût pas été meilleur pour lui de troubler votre repos, que d'en être cause, nous n'eûmes pas la force de pousser cette folie, et nous fûmes ravis de ce que le lit étoit bon. Il nous semble que vous êtes à Moulins aujourd'hui; vous y recevrez une

de mes lettres : je ne vous ai point écrit à Briare ; c'étoit ce cruel mercredi qu'il falloit écrire ; c'étoit le propre jour de votre départ : j'étois si affligée et si accablée, que j'étois même incapable de chercher de la consolation en vous écrivant. Voici donc ma troisième, et ma seconde à Lyon ; ayez soin de me mander si vous les avez reçues : quand on est fort éloigné, on ne se moque plus des lettres qui commencent par *j'ai reçu la vôtre, etc.* La pensée que vous avez de vous éloigner toujours en-delà, est une de celles qui me tourmentent le plus. Vous allez toujours, et enfin, comme vous dites, vous vous trouverez à deux cents lieues de moi ; alors ne pouvant plus souffrir les injustices sans en faire à mon tour, je me mettrai à m'éloigner aussi de mon côté, et j'en ferai tant, que je me trouverai à trois cents : ce sera une belle distance, et ce sera aussi une chose digne de mon amitié, que d'entreprendre de traverser la France pour aller vous trouver. Je suis touchée du retour de vos cœurs entre le Coadjuteur et vous : vous savez combien j'ai toujours trouvé que cela étoit nécessaire au bonheur de votre vie ; conservez bien ce trésor ; vous êtes vous-même charmée de sa bonté, faites-lui voir que vous

n'êtes pas ingrate. Je finirai tantôt ma lettre. Peut-être qu'à Lyon vous serez si étourdie de tous les honneurs qu'on vous y fera, que vous n'aurez pas le tems de lire tout ceci; ayez au moins celui de me mander toujours de vos nouvelles, et si vous vous embarquez sur ce diable de Rhône.

Mercredi au soir.

Je viens de recevoir tout présentement votre lettre de Nogent : elle m'a été donnée par un fort honnête homme, que j'ai questionné tant que j'ai pu; mais votre lettre vaut mieux que tout ce qui peut se dire. Il étoit bien juste, ma fille, que ce fût vous la première qui me fissiez rire, après m'avoir tant fait pleurer. Ce que vous mandez de M. Busche est original; cela s'appelle des traits dans le style de l'éloquence; j'en ai donc ri, je vous l'avoue, et j'en serois honteuse si, depuis huit jours, j'avois fait autre chose que pleurer. Hélas! je le rencontrai dans la rue, ce M. Busche, qui amenoit vos chevaux; je l'arrêtai, et tout en pleurs, je lui demandai son nom; il me le dit; je lui dis en sanglottant : Monsieur Busche, je vous recommande ma fille, ne la versez point; et, quand vous l'aurez menée heu-

reusement à Lyon, venez me voir pour me dire de ses nouvelles, je vous donnerai de quoi boire : je le ferai assurément ; ce que vous me mandez sur son sujet, augmente beaucoup le respect que j'avois déjà pour lui. Mais vous ne vous portez point bien, vous n'avez point dormi ; le chocolat vous remettra ; mais vous n'avez point de chocolatière, j'y ai pensé mille fois, comment ferez-vous? Hélas! mon enfant, vous ne vous trompez point, quand vous croyez que je suis occupée de vous. Si vous me voyez, vous me voyez chercher ceux qui en veulent bien parler ; si vous m'écoutez, vous entendez bien que j'en parle. Je n'ai encore vu aucun de ceux qui veulent me divertir en paroles couvertes ; c'est qu'ils veulent m'empêcher de penser à vous, et cela m'offense. Adieu, ma très-aimable, continuez à m'écrire et à m'aimer.

LETTRE XVIII.

A LA MÊME.

A Paris, jeudi 12 Février 1671.

Ceci est un peu de provision; car je ne vous écrirai que demain; mais je veux vous écrire présentement ce que je viens d'apprendre.

Le Président Amelot, après avoir fait hier mille visites, se trouva un peu embarrassé sur le soir, et tomba dans une apoplexie épouvantable, dont il est mort ce matin à huit heures. Je vous conseille d'écrire à sa femme : c'est une affliction extrême dans toute sa famille.

La Duchesse de la Valière manda au Roi par le Maréchal de Bellefond, outre cette Lettre que l'on n'a point vue : » Qu'elle auroit plutôt quitté la Cour, après avoir
» perdu l'honneur de ses bonnes graces, si
» elle avoit pu obtenir d'elle de ne le plus
» voir; que cette foiblesse avoit été si forte
» en elle, qu'à peine étoit-elle capable pré-
» sentement d'en faire un sacrifice à Dieu,
» qu'elle vouloit pourtant que le reste de
» la passion qu'elle a eue pour lui, servît à
» sa pénitence, et qu'après lui avoir donné

» toute sa jeunesse, ce n'étoit pas trop en-» core du reste de sa vie pour le soin de son » salut ». Le Roi pleura fort, et envoya M. Colbert à Chaillot la prier instamment de venir à Versailles, et qu'il pût lui parler encore. M. Colbert l'y a conduite; le Roi a causé une heure avec elle, et a fort pleuré. Madame de Montespan fut au-devant d'elle les bras ouverts et les larmes aux yeux. Tout cela ne se comprend point; les uns disent qu'elle demeurera à Versailles et à la Cour, les autres qu'elle reviendra à Chaillot; nous verrons.

LETTRE XIX.

A LA MÊME.

Vendredi, 13 Février 1671, chez M. de Coulanges.

Monsieur de Coulanges veut que je vous écrive encore à Lyon: je vous conjure, ma chère enfant, si vous vous embarquez, de descendre au pont du Saint-Esprit. Ayez pitié de moi, conservez-vous si vous voulez que je vive. Vous m'avez si bien persuadée que vous m'aimez, qu'il me semble que, dans la vue de me plaire, vous ne vous hasarderez point. Mandez-moi bien comme

vous conduirez votre barque. Hélas ! qu'elle m'est chère et précieuse cette petite barque, que le Rhône m'emporte si cruellement ! J'ai ouï dire qu'il y avoit eu un dimanche gras ; mais ce n'est que par ouï-dire, et je ne l'ai point vu. J'ai été farouche au point de ne pouvoir souffrir quatre personnes ensemble. J'étois au coin du feu de Madame de la Fayette. L'affaire de *Mellusine* est entre les mains de Langlade (1), après avoir passé par celles de Monsieur de la R. F. et de d'Hacqueville. Je vous assure qu'elle est bien confondue et bien méprisée par ceux qui ont l'honneur de la connoître. Je n'ai pas encore vu Madame d'Arpajon ; elle a une mine satisfaite qui m'importune. Le bal du mardi gras pensa être renvoyé ; jamais il ne fut une telle tristesse : je crois que c'étoit votre absence qui en étoit cause. Bon Dieu, que de complimens j'ai à vous faire ! que d'amitiés ! que de soins de savoir de vos nouvelles ! que de louanges l'on vous donne ! Je n'aurois jamais fait, si je voulois nommer tous ceux et celles dont vous êtes aimée, estimée, adorée ; mais, quand vous aurez mis tout cela ensemble, soyez assurée, ma fille, que ce n'est rien en comparaison

(1) Homme attaché à la Maison de Bouillon, et depuis Secrétaire du Cabinet.

de ce que je suis pour vous. Je ne vous quitte pas un moment; je pense à vous sans relâche, et de quelle façon ! j'ai embrassé votre fille, et elle m'a baisée et très-bien baisée de votre part. Savez-vous bien que je l'aime cette petite, quand je songe de qui elle vient?

LETTRE XX.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 18 Février 1671.

Je vous conjure, ma fille, de conserver vos yeux; pour les miens, vous savez qu'ils doivent finir à votre service. Vous comprenez bien, ma belle, que de la manière que vous m'écrivez, il faut que je pleure en lisant vos Lettres. Joignez à la tendresse et à l'inclination naturelle que j'ai pour votre personne, la petite circonstance d'être persuadée que vous m'aimez, et jugez de l'excès de mes sentimens. Méchante ! pourquoi me cachez-vous quelquefois de si précieux trésors? Vous avez peur que je ne meure de joie : mais ne craignez-vous pas aussi que je meure du déplaisir de croire voir le contraire ? Je prends

d'Hacqueville à témoin de l'état où il m'a vue autrefois : mais quittons ces tristes souvenirs, et laissez-moi jouir d'un bien sans lequel la vie m'est dure et fâcheuse. Ce ne sont point des paroles, ce sont des vérités. Mad. de Guenegaud m'a mandé de quelle manière elle vous a vue pour moi : je vous conjure d'en garder le fond ; mais plus de larmes, je vous en prie, elles ne vous sont pas si saines qu'à moi. Je suis présentement assez raisonnable, je me soutiens au besoin, et quelquefois je suis quatre ou cinq heures tout comme une autre ; mais peu de chose me remet à mon premier état : un souvenir, un lieu, une parole, une pensée un peu trop arrêtée, vos Lettres sur-tout, les miennes mêmes en les écrivant, quelqu'un qui me parle de vous, voilà des écueils à ma constance, et ces écueils se rencontrent souvent. Je vois Madame de Villars ; je me plais avec elle, parce qu'elle entre dans mes sentimens ; elle vous dit mille amitiés. Madame de la Fayette comprend fort aussi les tendresses que j'ai pour vous ; elle est touchée de l'amitié que vous me témoignez. Je suis assez souvent dans ma famille, quelquefois ici le soir par lassitude, mais rarement. J'ai vu cette pauvre Madame Amelot : elle pleure bien, je m'y connois. Je vais aux sermons

des Mascaron (1) et des Bourdaloue; ils se surpassent à l'envi. Voilà bien de mes nouvelles, j'ai fort envie de savoir des vôtres, et comment vous vous serez trouvée à Lyon; pour voùs dire le vrai, je ne pense à nulle autre chose. Vous m'avez donné envie de m'informer de la mascarade du mardi gras : j'ai su qu'un grand homme, plus grand de trois doigts qu'un autre, avoit fait faire un habit admirable : il ne voulut point le mettre, et il se trouva par hasard qu'une Dame qu'il ne connoît point du tout, à qui il n'a jamais parlé, n'étoit point à l'assemblée. Du reste, il faut que je dise, comme Voiture, personne n'est encore mort de votre absence, hormis moi : ce n'est pas que le carnaval n'ait été d'une tristesse excessive; vous pouvez vous en faire honneur; pour moi, j'ai cru que c'étoit à cause de vous; mais ce n'est point assez pour une absence comme la vôtre. J'envoie pour cette fois cette Lettre en Provence : j'embrasse M. de Grignan, et je meurs d'envie de savoir de vos nouvelles. Dès que j'ai reçu une lettre, j'en voudrois tout à l'heure une autre, je ne respire que d'en recevoir.

Vous me dites des merveilles du tombeau

(1) Jules Mascaron, Prêtre de l'Oratoire, nommé en 1671 à l'Évêché de Tulle.

de M. de Montmorency, et de la beauté de Mademoiselle de Valançai. Vous écrivez extrêmement bien, personne n'écrit mieux: ne quittez jamais le naturel, votre tour s'y est formé, et cela compose un style parfait. J'ai fait vos complimens à Madame de la Fayette, et à M. de la Rochefoucauld et à Langlade; tout cela vous aime, vous estime, et vous sert en toute occasion. Vos chansons m'ont paru jolies, j'en ai reconnu les styles. Ah! mon enfant, que je voudrois bien vous voir un peu, vous entendre, vous embrasser, vous voir passer, si c'est trop demander que le reste! Hé bien, par exemple, voilà de ces pensées à quoi je ne résiste pas. Je sens qu'il m'ennuie de ne plus vous voir: cette séparation me fait une douleur au cœur et à l'ame, que je sens comme un mal du corps. Je ne vous puis assez remercier de toutes les Lettres que vous m'avez écrites sur le chemin; ces soins sont trop aimables, et font bien leur effet aussi, rien n'est perdu avec moi: vous m'avez écrit de partout, j'ai admiré votre bonté; cela ne se fait point sans beaucoup d'amitié; autrement on seroit plus aise de se reposer et de se coucher. L'impatience que j'ai d'avoir encore de vos nouvelles et de Rouane et de Lyon, n'est pas médiocre;

je suis en peine de votre embarquement, et de savoir ce que vous a paru ce furieux Rhône en comparaison de notre pauvre Loire, à laquelle vous avez tant fait de civilité : que vous êtes honnête de vous en être souvenue comme d'une de vos anciennes amies ! Hélas ! de quoi ne me souviens-je point ? Les moindres choses me sont chères ; j'ai mille *dragons*. Quelle différence! je ne revenois jamais ici sans impatience et sans plaisir : présentement, j'ai beau chercher, je ne vous trouve plus ; et comment peut-on vivre, quand on sait que, quoi qu'on fasse, on ne trouvera plus une si chère enfant? Je vous ferai bien voir si je la souhaite par le chemin que je ferai pour l'aller chercher.

M. le Dauphin étoit malade, il se porte mieux. On sera à Versailles jusqu'à lundi. Madame de la Valière est toute rétablie à la Cour. Le Roi la reçut avec des larmes de joie ; elle a eu plusieurs conversations tendres : tout cela est difficile à comprendre, il faut se taire. Les nouvelles de cette année ne tiennent pas d'un ordinaire à l'autre. J'ai une infinité de complimens à vous faire. Je vois tous les jours votre petite, je veux qu'elle soit droite, voilà mon soin : cela seroit plaisant d'être votre fille et de M. de

Grignan, et qu'elle ne fût pas bien faite; je suis habile, j'ai même des précautions inutiles.

LETTRE XXI.

A LA MÊME.

Vendredi, 20 Février 1671.

Je vous avoue que j'ai une extraordinaire envie de savoir de vos nouvelles; songez, ma chère fille, que je n'en ai point eu depuis la Palice; je ne sais rien du reste de votre voyage jusqu'à Lyon, ni de votre route jusqu'en Provence; je suis bien assurée qu'il me viendra des Lettres; je ne doute point que vous ne m'ayez écrit; mais je les attends, et je ne les ai pas : il faut se consoler, et s'amuser en vous écrivant. Vous saurez qu'avant-hier au soir mercredi, après être revenue de chez M. de Coulanges, où nous faisons nos paquets les jours d'ordinaire, je songeai à me coucher; cela n'est pas extraordinaire; mais ce qui l'est beaucoup, c'est qu'à trois heures après minuit, j'entendis crier au voleur, au feu, et ces cris si près de moi et si redoublés, que je ne doutai point que ce ne fût ici; je crus même entendre qu'on parloit de ma pauvre petite-

fille, je m'imaginai qu'elle étoit brûlée : je me levai dans cette crainte, sans lumière, avec un tremblement qui m'empêchoit quasi de me soutenir. Je courus à son appartement, qui est le vôtre ; je trouvai tout dans une grande tranquillité ; mais je vis la maison de Guitaut toute en feu ; les flammes passoient par-dessus la maison de Madame de Vauvineux : on voyoit dans nos cours, et sur-tout chez M. de Guitaut, une clarté qui faisoit horreur : c'étoient des cris, c'étoit une confusion, c'étoit un bruit épouvantable des poutres et des solives qui tomboient. Je fis ouvrir ma porte, j'envoyai mes gens au secours : M. de Guitaut m'envoya une cassette de ce qu'il y a de plus précieux ; je la mis dans mon cabinet, et puis je voulus aller dans la rue pour béer comme les autres ; j'y trouvai Monsieur et Madame de Guitaut quasi nuds ; Madame de Vauvineux, l'Ambassadeur de Venise, tous ses gens, la petite de Vauvineux (1) qu'on portoit toute endormie chez l'Ambassadeur, plusieurs meubles et vaisselles d'argent qu'on sauvoit chez lui. Madame de Vauvineux faisoit démeubler : pour moi, j'étois comme dans une isle ;

(1) Charlotte-Élisabeth de Cochefilet, mariée en 1670 à Charles de Rohan, Prince de Guémené, Duc de Montbason.

mais j'avois grande pitié de mes pauvres voisins. Madame Guêton et son frère donnoient de très-bons conseils ; nous étions dans la consternation : le feu étoit si allumé qu'on n'osoit en approcher, et l'on n'espéroit la fin de cet embrasement, qu'avec la fin de la maison de ce pauvre Guitaut : il faisoit pitié, il vouloit aller sauver sa mère qui brûloit au troisième étage ; sa femme s'attachoit à lui, et le retenoit avec violence ; il étoit entre la douleur de ne pas secourir sa mère, et la crainte de blesser sa femme grosse de cinq mois ; enfin, il me pria de tenir sa femme ; je le fis : il trouva que sa mère avoit passé au travers de la flamme et qu'elle étoit sauvée. Il voulut aller retirer quelques papiers ; il ne put approcher du lieu où ils étoient : enfin, il revint à nous dans cette rue où j'avois fait asseoir sa femme : des Capucins pleins de charité et d'adresse, travaillèrent si bien, qu'ils coupèrent le feu. On jetta de l'eau sur le reste de l'embrasement, et enfin le combat finit, faute de combattans, c'est-à-dire, après que le premier et le second étage de l'antichambre, et de la petite chambre, et du cabinet, qui sont à main droite du sallon, eurent été absolument consumés. On appela bonheur ce qui restoit de la maison, quoiqu'il y ait pour

Guitaut pour plus de dix mille écus de perte: car on compte de faire rebâtir cet appartement, qui étoit peint et doré. Il y avoit plusieurs beaux tableaux à M. le Blanc, à qui est la maison : il y avoit aussi plusieurs tables, miroirs, miniatures, meubles, tapisseries. Ils ont un grand regret à des Lettres; je me suis imaginée que c'étoient des Lettres de M. le Prince. Cependant vers les cinq heures du matin, il fallut songer à Madame Guitaut; je lui offris mon lit; mais Madame Guèton la mit dans le sien, parce qu'elle a plusieurs chambres meublées. Nous la fîmes saigner, nous envoyâmes querir *Boucher* : il craint bien que cette grande émotion ne lui cause une fausse couche. Elle est donc chez cette pauvre Madame Guêton; tout le monde les vient voir. Vous m'allez demander comment le feu s'étoit mis à cette maison; on n'en sait rien, il n'y en avoit point dans l'appartement où il a pris : mais si on avoit pu rire dans une si triste occasion, quels portraits n'auroit-on pas faits de l'état où nous étions tous? Guitaut étoit nud en chemise avec des chausses; Madame de Guitaut étoit nues jambes, et avoit perdu une de ses pantoufles; Madame de Vauvineux étoit en petite jupe sans robe-de-chambre; tous les valets, tous les voisins en bonnets

de nuit : l'Ambassadeur étoit en robe-de-chambre et en perruque, et conserva fort bien la gravité de la *Sérénissime*; mais son Secrétaire étoit admirable. Vous parlez de la poitrine d'Hercule, vraiment celle-ci étoit bien autre chose; on la voyoit toute entière : elle est blanche, grasse, potelée, et sur-tout sans aucune chemise : car le cordon qui la devoit attacher, avoit été perdu à la bataille : voilà les tristes nouvelles de notre quartier. Je prie *Derville* (2) de faire tous les soirs une ronde, pour voir si le feu est éteint par-tout; on ne sauroit trop avoir de précautions pour éviter ce malheur. Je souhaite que l'eau vous ait été favorable ; en un mot, je vous souhaite tous les biens, et je prie Dieu qu'il vous garantisse de tous maux.

M. de Ventadour devoit être marié jeudi, c'est-à-dire, hier; il a la fièvre : la Maréchale de la Motte a perdu pour cinq cents écus de poisson. L'autre jour à table chez M. du Mans, Courcelles dit qu'il avoit deux bosses à la tête, qui l'empêchoient de mettre une perruque : cette sottise nous fit tous sortir de table, avant qu'on eût achevé de manger du fruit, de peur d'éclater à son nez :

(2) Maître-d'Hôtel de M. de Grignan.

un peu après d'Olonne arriva : Monsieur de la R. F. me dit : Madame, ils ne peuvent pas tenir tous deux dans cette chambre, et en effet Courcelles sortit.

Voilà bien des bagatelles, ma chère enfant ; mais toujours vous dire que je vous aime, que je ne songe qu'à vous, que je ne suis occupée que de ce qui vous touche, que vous êtes le charme de ma vie, que jamais personne n'a été aimée si chèrement que vous, cette répétition vous ennuieroit

---

LETTRE XXII.

A LA MÊME.

Mercredi, 25 Février 1671.

Je n'ai point encore reçu une Lettre que je suis persuadée que vous m'avez écrite de Lyon avant que d'en partir; je croirai difficilement qu'ayant pu m'écrire, et ayant écrit à M. de Coulanges, vous m'ayez oubliée; je fais un grand bruit pour retrouver ce paquet. J'ai reçu la première Lettre que vous m'écrivîtes le lendemain que vous y fûtes arrivée. Je ne suis pas encore à l'épreuve de tout ce que vous me mandez ; j'ai transi de vous voir passer de nuit cette mon-

tagne (1), que l'on ne passe jamais qu'entre deux soleils et en litière; je ne m'étonne pas si vos parties nobles ont été si culbutées. M. de Coulanges avoit mandé au Secrétaire de M. du Gué (2) qu'on envoyât une litière à Rouane; si vous aviez écrit un mot du jour que vous croyiez arriver, vous l'auriez trouvée infailliblement. Jamais personne comme vous ne s'est conduite comme vous avez fait, et jamais aussi on n'a laissé mourir de faim une pauvre femme; la prévoyance de la fourmi nous apprend qu'il faut faire des provisions où l'on en trouve, pour quand on n'en trouve point. Ma chère enfant, comme vous avez été traitée ! Si j'avois été là, il n'en eût pas été de même; et je n'aurois pas pris votre courage pour de la force, comme on a fait. L'aventure de Madame Robinet (3) m'auroit bien appris à ne pas vous consulter sur ce qui regarde votre personne. En un mot, vos fatigues ont été grandes; il n'en est plus question présentement; mais tout

(1) La montagne de Tarare est sur le grand chemin de Rouane à Lyon; elle étoit autrefois très-difficile à passer; mais depuis quelques années, par les grands travaux qu'on y a faits, les Voyageurs la passent avec moins d'incommodité.

(2) M. du Gué-Bagnols, Intendant de Lyon, beau-père de M. de Coulanges.

(3) Voyez la Lettre du 19 Novembre 1670.

ce qui vous touche ne me passe pas légèrement dans l'esprit. J'écris au Coadjuteur sur sa bonne tête, qu'il vous montre ma Lettre: en voilà une de Guitaut, qui vous réjouira. J'ai fait vos complimens à Mesdames de Villars et de Saint-Géran : la première vous aime tendrement, elle vous écrira. Faites mention dans vos Lettres de ma tante, de la Troche, de la Vauvinette et de la d'Escars; tout cela ne parle que de vous. Madame du Gué a mandé à M. de Coulanges que vous êtes belle comme un ange; elle est charmée de vous et de vos politesses : elle mande qu'elle vous a mise dans votre bateau par un tems et un calme admirables; tout cela me donne de l'espérance; mais je ne serai tranquille qu'en apprenant que vous êtes arrivée à Arles. J'espère que Ripert vous aura fait descendre aux endroits périlleux; pour Seigneur Corbeau (4), je ne m'y fie plus. Je n'ai point sur le cœur de m'être divertie, ni même de m'être distraite pendant votre voyage; je vous ai suivie pas à pas; et quand vous étiez mal, je n'ai point été en repos. Je vous suis aussi fidelle sur l'eau que sur la terre. Nous avons compté vos journées; il nous semble que vous arrivâtes Dimanche à Arles. M. de la R. F. dit

(4) M. le Coadjuteur d'Arles.

que

que je contente son idée sur l'amitié avec toutes ses circonstances et dépendances. Il a eu encore des conversations avec *Mellusine*, qui sont incomparables; on ne peut les écrire, mais en gros elles sont comme vous le souhaitez. Votre enfant embellit tous les jours, elle rit, elle connoît; j'en prends beaucoup de soin. *Pecquet* vient voir la nourrice très-souvent; je ne suis point si forte sur cela que vous pensez; je fais comme vous, quand je ne me fie à personne, je fais des merveilles. Votre frère revint avant-hier, je ne l'ai quasi pas vu; il est à Saint-Germain; ses yeux se portent bien; il nous faisoit peur de sa santé, parce qu'il s'ennuyoit à Nancy depuis le départ de Madame *Madruche*.

Je reçois donc votre Lettre du mercredi, que vous m'écrivîtes de Lyon un peu à la hâte; mais cela fait plaisir; il en coûte des renouvellemens de tendresse dont on est fort aise: je ne comprends point ceux qui veulent les éviter. Vous alliez vous embarquer, ma chère fille; je recevrai de vos Lettres de tous les endroits d'où vous pourrez m'écrire; j'en suis persuadée. Mon Dieu! que j'ai envie de savoir de vos nouvelles, et que vous m'êtes chère!

Le Comte de Saint-Paul est présentement

M. de Longueville; son frère lui fit la donation de tout son bien lundi au soir, c'est environ trois cents mille livres de rente; tous ses meubles, toutes ses pierreries, l'hôtel de Longueville; en un mot, c'est le plus grand parti de France; si Madame de Marans peut l'épouser, elle fera une très-bonne affaire. J'embrasse de tout mon cœur M. de Grignan; je ne fais point de réponse à sa dernière Lettre : a-t-il besoin de quelque chose, puisque vous êtes avec lui? M. Vallot (5) est mort ce matin.

(5) Premier Médecin du Roi.

LETTRE XXIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 27 Février 1671.

RIEN ne dure cette année, jusqu'à la mort de M. Vallot que je vous reprends; il se porte bien; et au lieu de mourir comme on me l'avoit dit, il a pris une pillule qui l'a ressuscité. Il a dit au Roi que le plus habile homme qu'il connût pour la médecine, c'étoit M. du Chesnai du Mans. Madame de Mazarin partit, il y a deux jours, pour Rome. M. de Nevers n'y doit aller que cet été avec sa femme.

M. de Mazarin se plaignit au Roi qu'on envoyât sa femme à Rome sans son consentement : que c'étoit une chose inouïe qu'on ôtât ainsi une femme de la domination de son mari, et qu'on lui fît donner vingt-quatre mille livres de pension par an, et douze mille francs présentement, pour un voyage qu'il n'approuvoit point, et qui le déshonoroit. Sa Majesté l'écouta; mais tout étant réglé, et le voyage résolu, il n'en fut autre chose. Pour Madame de Mazarin, sur tout ce qu'on lui disoit ici pour l'obliger de se remettre avec son mari, elle répondoit toujours en riant, comme pendant la guerre civile : *Point de Mazarin, point de Mazarin.*

A l'égard de Madame de la Valière, nous sommes au désespoir de ne pouvoir vous la remettre à Chaillot; mais elle est à la Cour beaucoup mieux qu'elle n'a été depuis longtems; il faut vous résoudre à l'y laisser. On appelle le Duc de Longueville l'Abbé d'Orléans, et le Comte de Saint-Paul Duc de Longueville. M. de Duras a, cette année, pendant le voyage de Flandres, le même commandement général qu'avoit M. de Lauzun l'année passée, et d'autant plus beau qu'il y avoit une fois plus de troupes. Le Roi a donné à Mademoiselle de la Motte, fille de la Reine, deux cents mille francs; elle trou-

vera bientôt parti. M. de Lauzun a refusé le bâton de Maréchal de France que le Roi vouloit lui donner; il a dit qu'il ne le méritoit pas; et que s'il avoit servi ce seroit un honneur qu'il tiendroit fort cher; mais qu'il ne vouloit l'avoir que par le bon chemin. D'Hacqueville, par ses soins, a fait avoir à M. le Cardinal de Retz six mille livres de rente sur le même fonds qu'on a donné au Cardinal de Bouillon, hormis qu'il n'en a pas l'obligation à MM. du Clergé.

LETTRE XXIV.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi au soir 27 Février 1671.

Le Rhône, ma chère fille, me tient fort au cœur; je crois que vous êtes arrivée heureusement; mais j'aimerois bien à le savoir par vous; j'attends cette nouvelle avec une impatience digne de tout le reste. Il nous semble que vous arrivâtes samedi à Arles; il nous semble que M. de Grignan est venu audevant de vous au Saint-Esprit; il nous semble qu'il a été ravi de vous revoir et de vous ravoir; il nous semble que ce fut mercredi que vous fîtes votre entrée à Aix; et puis il nous semble que vous êtes bien lasse. Repo-

sez-vous; au nom de Dieu; tenez-vous au lit, restaurez-vous, et contez-moi bien l'état où vous êtes. Savez-vous que votre souvenir fait ici la fortune de ceux que vous en favorisez? les autres languissent après. Le petit mot pour ma tante ne peut se payer; on est encore fort loin de vous oublier. On m'a tantôt dit mille horreurs de cette montagne de Tarare; que je la hais! il y a un autre certain chemin où la roue est en l'air, et l'on tient le carrosse par l'impériale; je ne soutiens pas cette idée, mais il n'est plus question de tout cela.

Réponse à la Lettre de Vienne.

Je la reçois présentement, cette aimable Lettre; ne voyez-vous point comment je la reçois, et avec quelle tendresse je la lis? Je crois que vous ne me demandez pas que je puisse être de sang froid dans cette occasion. Il est vrai que la dignité de beauté où vous avez été élevée, n'est pas d'une petite fatigue; si vous n'étiez point belle, vous vous reposeriez : il faut choisir. Votre paresse me fait peur; ne la croyez pas sur ce choix; il n'y a rien de si aimable que d'être belle; c'est un présent de Dieu qu'il faut conserver. Vous savez comme j'aime votre beauté; mon amour-propre m'y fait prendre intérêt; je

vous la recommande pour l'amour de moi. Il me semble qu'on va bien me trouver habile en Provence d'avoir fait un si joli visage, si doux et si régulier. Vous êtes fâchée que votre nez ne soit pas de travers, et moi qui suis rangée, j'en suis ravie; je ne comprends pas ce que peuvent faire avec moi mes paupières bigarrées. Mais ne croyez-vous point que M. de Coulanges et moi, nous sommes sorciers de deviner tout ce que vous faites? Vous n'êtes point surprise des bords de votre Rhône; vous les trouvez beaux, et ce fleuve n'est composé que d'eau comme les autres; pour moi, j'en ai une idée extraordinaire; il me semble qu'on devroit dire :

Mille sources de sang forment cette rivière,
Qui trainant des corps morts et de vieux ossemens,
Au lieu de murmurer fait des gémissemens (1).

Langlade vous rendra compte de sa visite chez *Mellusine*; en attendant, je puis vous dire que ce qu'il avoit à faire n'étoit autre chose que d'avoir le plaisir de lui laver sa cornette; il l'a fait plus volontiers qu'un autre. Elle est, je vous assure, bien mortifiée et bien décontenancée : je la vis l'autre jour; elle n'a pas le mot à dire. Votre absence a renouvellé la tendresse de tous vos amis; mais

(1) Vers de l'Abbé de Cerisi, dans son *Temple de la Mort*.

il faut que cette absence ne soit pas infinie; et quelque aversion que vous ayez pour les fatigues d'un long voyage, vous ne devez songer qu'à vous mettre en état de les recommencer. J'ai dit à M. de la R. F. ce que vous trouvez des fatigues des autres, et l'application que vous en faites; il m'a chargée de mille amitiés pour vous; mais d'un si bon ton, et accompagnées de si agréables louanges, qu'il mérite d'être aimé de vous.

Je ferai vos complimens à Madame de Villars. Il y a presse à être nommé dans mes Lettres : je vous remercie d'avoir fait mention de Brancas. Vous aurez vu votre tante (2) au Saint-Esprit, et vous aurez été reçue comme une Reine. Ma fille, je vous conjure de me bien mander tout cela, et de me parler de M. de Grignan et de M. d'Arles (3). Vous savez que nous avons réglé que l'on hait autant les détails des personnes qui sont indifférentes, qu'on les aime de celles qui ne le sont pas; c'est à vous à deviner de quel nombre vous êtes auprès de moi. Mascaron, Bourdaloue me donnent tour à tour des plaisirs et

(2) Anne d'Ornano, femme de François de Lorraine, Comte d'Harcourt, et sœur de Marguerite d'Ornano, mère de M. de Grignan.

(3) François Adhémar de Monteil, Archevêque d'Arles, Commandeur des Ordres du Roi, oncle de M. de Grignan.

des satisfactions qui doivent pour le moins me rendre sainte ; dès que j'entends quelque chose de beau, je vous souhaite ; vous avez part à tout ce que je pense : j'admire en moi les effets naturels d'une extrême amitié. Je vous embrasse tendrement, embrassez-moi aussi : une petite amitié à mon Coadjuteur ; pour M. de Grignan, il me semble qu'il est si glorieux de vous avoir, qu'il n'écoute plus personne.

LETTRE XXV.

A LA MÊME.

A Paris, mardi 3 Mars 1671.

Si vous étiez ici, ma chère enfant, vous vous moqueriez de moi : j'écris de provision ; mais c'est par une raison bien différente de celle que je vous donnois un jour, pour m'excuser d'avoir écrit à quelqu'un une lettre qui ne devoit partir que dans deux jours ; c'étoit parce que je ne me souciois guère de lui, et que, dans deux jours, je n'aurois pas autre chose à lui dire. Voici tout le contraire ; c'est que je me soucie beaucoup de vous, que j'aime à vous entretenir à toute heure, et que c'est la seule consolation que je puisse avoir présentement. Je suis aujourd'hui toute seule dans

dans ma chambre par l'excès de ma mauvaise humeur. Je suis lasse de tout; je me suis fait un plaisir de dîner ici, et je m'en fais un de vous écrire hors de propos; mais hélas! vous n'avez pas de ces sortes de loisirs. J'écris tranquillement, et je ne comprends pas que vous puissiez lire de même: je ne vois pas un moment où vous soyez à vous; je vois un mari qui vous adore, qui ne peut se lasser d'être auprès de vous, et qui peut à peine comprendre son bonheur; je vois des harangues, des infinités de complimens, de visites; on vous fait des honneurs extrêmes; il faut répondre à tout cela, vous êtes accablée; moi-même sur ma petite boule, je n'y suffirois pas. Que fait votre paresse, pendant tout ce tracas? Elle souffre, elle se retire dans quelque petit cabinet, elle meurt de peur de ne plus retrouver sa place: elle vous attend dans quelque moment perdu, pour vous faire au moins souvenir d'elle, et vous dire un mot en passant. Hélas! dit-elle, m'avez-vous oubliée? Songez que je suis votre plus ancienne amie; celle qui ne vous a jamais abandonnée, la fidelle compagne de vos plus beaux jours; que c'est moi qui vous consolois de tous les plaisirs, et qui même quelquefois vous les faisois haïr; qui vous ai empêchée de mourir d'ennui, et en Bretagne,

et dans votre grossesse : quelquefois votre mère troubloit nos plaisirs ; mais je savois bien où vous reprendre ; présentement, je ne sais plus où j'en suis ; les honneurs et les représentations me font périr, si vous n'avez soin de moi. Il me semble que vous lui dites en passant un petit mot d'amitié ; vous lui donnez quelque espérance de vous posséder à Grignan ; mais vous passez vite, et vous n'avez pas le loisir d'en dire davantage. Le devoir et la raison sont autour de vous, et ne vous donnent pas un moment de repos ; moi-même qui les ai toujours tant honorés, je leur suis contraire, et ils me le sont ; le moyen qu'ils vous laissent lire de telles lanterneries? Je vous assure, ma chère enfant, que je songe à vous continuellement, et je sens tous les jours ce que vous me dîtes une fois, qu'il ne falloit point appuyer sur les pensées : si l'on ne glissoit pas dessus, on seroit toujours en larmes, c'est-à-dire, moi. Il n'y a lieu dans cette maison qui ne me blesse le cœur ; toute votre chambre me tue : j'y ai fait mettre un paravent tout au milieu, pour rompre un peu la vue ; la fenêtre de ce degré, par où je vous vis monter dans le carrosse de d'Hacqueville, et par où je vous rappelai, me fait peur, quand je pense combien alors j'étois capable de m'y jeter ; car je suis folle quel-

quefois : ce cabinet où je vous embrassai sans savoir ce que je faisois; ces Capucins, où j'allai entendre la messe : ces larmes qui tomboient de mes yeux à terre, comme si c'eût été de l'eau qu'on eût répandue; Sainte-Marie, Madame de la Fayette, mon retour dans cette maison, votre appartement, la nuit, le lendemain, et votre première lettre, et toutes les autres, et encore tous les jours, et tous les entretiens de ceux qui entrent dans mes sentimens; ce pauvre d'Hacqueville est le premier; je n'oublierai jamais la pitié qu'il eut de moi. Voilà donc où j'en reviens; il faut glisser sur tout cela, et se bien garder de s'abandonner à ses pensées et aux mouvemens de son cœur : j'aime mieux m'occuper de la vie que vous faites maintenant; cela me fait une diversion, sans m'éloigner pourtant de mon sujet et de mon objet, qui est ce qui s'appelle poétiquement l'objet aimé. Je songe donc à vous, et je souhaite toujours de vos lettres; quand je viens d'en recevoir, j'en voudrois bien encore. J'en attends présentement, et je reprendrai ma lettre, quand j'aurai reçu de vos nouvelles. J'abuse de vous, ma très-chère, j'ai voulu aujourd'hui me permettre cette lettre d'avance; mon cœur en avoit besoin, je n'en ferai pas une coutume.

LETTRE XXVI.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 4 Mars 1671.

Ah ! ma fille, quelle lettre ! quelle peinture de l'état où vous avez été ! et que je vous aurois mal tenu ma parole, si je vous avois promis de n'être point effrayée d'un si grand péril ! Je sais bien qu'il est passé ; mais il est impossible de se représenter votre vie si proche de sa fin, sans frémir d'horreur ; et M. de Grignan vous laisse conduire la barque ; et quand vous êtes téméraire, il trouve plaisant de l'être encore plus que vous ; au lieu d'attendre que l'orage soit passé, il veut bien vous exposer : ah ! mon Dieu ! qu'il eût été bien mieux d'être timide, et de vous dire que si vous n'aviez point de peur, il en avoit, lui, et ne souffriroit point que vous traversassiez le Rhône par un tems comme celui qu'il faisoit ! Que j'ai de peine à comprendre sa tendresse en cette occasion ! ce Rhône qui fait peur à tout le monde, ce pont d'Avignon où l'on auroit tort de passer en prenant de loin toutes ses mesures ; un tourbillon de vent vous jette violemment sous une arche ; et quel miracle que vous

n'ayez pas été brisés et noyés dans un moment ! Je ne soutiens pas cette pensée ; j'en frissonne, et je m'en suis réveillée avec des sursauts dont je ne suis pas la maîtresse. Trouvez-vous toujours que le Rhône ne soit que de l'eau ? De bonne foi, n'avez-vous point été effrayée d'une mort si proche et si inévitable ? Une autre fois ne serez-vous point un peu moins hasardeuse ? Une aventure comme celle-là ne vous fera-t-elle point voir les dangers aussi terribles qu'ils le sont ? Je vous prie de m'avouer ce qui vous en est resté : je crois du moins que vous avez rendu graces à Dieu de vous avoir sauvée. C'est à M. de Grignan que je m'en prends : le Coadjuteur a bon tems ; il n'a été grondé que pour la montagne de Tarare, elle me paroît présentement comme les pentes de Nemours. M. *Busche* m'est venu voir tantôt ; j'ai pensé l'embrasser, en songeant comme il vous a bien menée : je l'ai fort entretenu de vos faits et de vos gestes, et puis je lui ai donné de quoi boire un peu à ma santé. Cette lettre vous paroîtra bien ridicule ; vous la recevrez dans un tems où vous ne songerez plus au pont d'Avignon : faut-il que j'y pense, moi, présentement ? C'est le malheur des commerces si éloignés ; il faut s'y résoudre, et ne pas même se révolter

contre cet inconvénient; cela est naturel, et la contrainte seroit trop grande d'étouffer toutes ses pensées; il faut entrer dans l'état naturel, où l'on est en répondant à une chose qui tient au cœur : vous serez donc obligée de m'excuser souvent. J'attends des relations de votre séjour à Arles; je sais que vous y aurez trouvé bien du monde. Ne m'aimez-vous point de vous avoir appris l'Italien? Voyez comme vous vous en êtes bien trouvée avec ce Vice-Légat. Ce que vous dites de cette scène est excellent; mais que j'ai peu goûté le reste de votre lettre! Je vous épargne mes éternels *recommencemens* sur ce pont d'Avignon, je ne l'oublierai de ma vie.

LETTRE XXVII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 6 Mars 1671.

Il est aujourd'hui le 6 de Mars; je vous conjure de me mander comment vous vous portez : si vous vous portez bien, vous êtes malade; mais si vous êtes malade, vous vous portez bien. Je souhaite, ma fille, que vous soyez malade, afin que vous ayez de la santé au moins pour quelque tems : voilà une

énigme bien difficile à comprendre et à deviner; j'espère que vous me l'expliquerez. Vous me faites une relation divine de votre entrée dans Arles; mais il me semble que vous auriez grand besoin de vous reposer un peu : vous avez toute la fatigue de votre voyage à digérer; quel tems prendrez-vous pour cela ? Vous êtes là comme la Reine; elle ne se repose jamais, elle est toujours comme vous êtes depuis quelque tems; il faut donc prendre son esprit, et avoir patience au milieu de toutes vos cérémonies. Je suis persuadée que M. de Grignan est bien charmé de la réception qu'on vous fait : vous ne me parlez guère de lui, et c'est de ce détail que je serois curieuse. Je crois que le Coadjuteur a été noyé sous le pont d'Avignon. Ah, mon Dieu! cet endroit est encore bien noir dans ma tête. Dites-moi si cette expérience ne vous fera point un peu moins hardie; il faut qu'il vous en coûte toujours, témoin votre première grossesse; il a pensé m'en coûter bien cher cette fois, aussi-bien qu'à vous. Voilà le Rhône passé; mais j'ai peur que vous ne vouliez tâter de quelque précipice, et que personne ne vous en empêche : ma chère fille, ayez pitié de moi, si vous n'avez pitié de vous. Le cocher de Madame de Caderousse fait assez souvenir de

celui du Cardinal de Retz. Ah! M. *Busche*, que vous êtes divin! je vous ai conté comme je l'avois bien reçu. Je suis persuadée que cette pauvre Caderousse mourra bientôt : à peine sait-on ici si elle est morte ou vive : j'en dirai des nouvelles, si on veut les écouter. Corbinelli m'écrit des merveilles de vous : mais ce qui le charme, c'est qu'il croit et qu'il voit que vous m'aimez : il a tant d'amitié pour moi, qu'il est ravi que l'on soit dans son goût. Mais que je le trouve heureux de vous voir, de vous toucher, d'écrire auprès de vous! Je crois que vous aurez eu aussi quelque joie de voir un de mes amis, et qui est le vôtre si véritablement.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Dans l'intervalle des deux reprises, je vous dirai que je sors d'une symphonie charmante, composée des deux Camus et d'Ytier. Vous savez que l'effet ordinaire de la musique est d'attendrir; quoique je n'aie pas besoin de l'éprouver sur votre sujet, elle n'a pas laissé de renouveller mille choses, que le tems qu'il y a que nous sommes séparés, devroit avoir amorties. Mais savez-vous en quelle compagnie j'étois? C'étoit Mademoiselle de Lenclos, Madame de la Sablière, Madame de Salins, Mademoiselle de Fiennes,

Madame de Montsoreau, et le tout chez Mademoiselle de Rémond. Après cela, si vous ne me trouvez pas joli garçon, vous aurez tort; car vous n'avez pas les mêmes raisons qu'elles, et vous ne voyez pas, d'où vous êtes, ma perruque noire, qui me rend effroyable; j'en aurai demain une autre, qui les rassurera, et qui me rendra un *Cavaliero Garbato*. Adieu, vous soyez la bien échappée des périls du Rhône, et la bien reçue dans votre Royaume d'Arles. A propos, j'ai fait transir M. de Condom (1) sur le récit de votre aventure; il vous aime toujours de tout son cœur.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Nous sommes en peine de savoir si vous riez quand on vous harangue; c'est une incommodité à quoi je craignois que vous ne fussiez sujette. Si vous faites aussi bien que vous dites, ils font fort bien de vous adorer. Le nombre de ceux qui me font des complimens, et qui me prient de vous en faire, et qui me demandent de vos nouvelles, est infini; j'aurois le visage aussi las que vous, si je les embrassois tous. Je ferai part à Brancas de vos relations. Le Père Bourdaloue a prêché ce matin au-delà de tous les plus beaux

(1) M. Bossuet, depuis Évêque de Meaux.

sermons qu'il ait jamais fait. La Cour va et vient à Versailles : M. le Dauphin et M. d'Anjou se portent mieux : voilà de belles nouvelles. Madame de la Fayette, et tout ce qui est ordinairement chez elle, vous font souvenir de l'amitié qu'ils ont pour vous, et vous prient d'en avoir un peu pour eux. Madame de la Fayette dit qu'elle aimeroit fort à jouer le rôle que vous jouez, quand ce ne seroit que pour changer ; vous savez comme elle est quelquefois lasse de la même chose. M. d'Usez (2) est ravi des honneurs qu'on vous rend ; il est persuadé, comme les autres, que depuis Saint Trophime (3), il n'y a point eu de nièce pareille à vous. Madame de Tourville est morte, la Gourville pleure fort bien. Madame la Princesse (4) est à Châteauroux *ad multos annos*. Votre fille est jolie, je l'aime, et j'en ai beaucoup de soin.

(2) Jacques Adhémar de Monteil, Évêque d'Usez, oncle de M. de Grignan.

(3) Premier Évêque d'Arles.

(4) Claire-Clémence de Maillé-Brézé, femme de Louis de Bourbon, Prince de Condé.

LETTRE XXVIII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 11 Mars 1670.

Je n'ai point encore reçu vos lettres; j'en aurai peut-être avant que de fermer celle-ci : songez, ma chère enfant, qu'il y a huit jours que je n'ai eu de vos nouvelles; c'est un siècle pour moi. Vous étiez à Arles; mais je ne sais rien par vous de votre arrivée à Aix. Il me vint hier un Gentilhomme (1) de ce pays-là, qui étoit présent à cette arrivée, et qui vous a vu jouer à petite prime avec Vardes, Bandol et un autre; je voudrois pouvoir vous dire comme je l'ai reçu, et ce qu'il m'a paru de vous avoir vue jeudi dernier. Vous admirez tant l'Abbé de Vins d'avoir pu quitter M. de Grignan; j'admire bien plus celui-ci de vous avoir quittée : il m'a trouvée avec le Père Mascaron, à qui je donnois un très-beau dîner; comme il prêche à ma Paroisse, et qu'il vint me voir l'autre jour, j'ai pensé que cela étoit d'une vraie petite dévote de lui donner un repas; il est de Marseille, et a trouvé fort bon d'entendre parler de Pro-

(1) M. de Julianis.

vence. J'ai su encore, par d'autres voies, que vous avez eu trois ou quatre démêlés à votre avènement : ma fille, on ne parvient point à ne point avoir de ces malheurs en Province ; mais comme il n'y a peut-être rien de vrai dans ce qu'on m'a conté, j'attendrai que vous m'en parliez, avant que de vous dire mon avis sur ce sujet. J'ai demandé à ce Gentilhomme si vous n'étiez point bien fatiguée; il m'a dit que vous étiez très-belle ; mais vous savez que mes yeux pour vous sont plus justes que ceux des autres : je pourrois bien vous trouver abattue et fatiguée au travers de leurs approbations. J'ai été enrhumée ces jours-ci, et j'ai gardé ma chambre ; presque tous vos amis ont pris ce tems-là pour me venir voir ; l'Abbé Tètu (2) m'a fort priée de le distinguer en vous écrivant. Je n'ai jamais vu une personne absente être si vive dans tous les cœurs ; c'étoit à vous qu'étoit réservé ce miracle : vous savez comme nous avons toujours trouvé qu'on se passoit bien des gens ; on ne se passe point de vous ; ma

(2) Jacques Têtu, Abbé de Belval, Auteur des *Stances chrétiennes sur divers passages de l'Ecriture Sainte et des Pères*. Il étoit de l'Académie Françoise. Il ne faut pas le confondre avec un autre Abbé Têtu, qui étoit aussi de l'Académie Françoise, et dont il n'est jamais question dans les Lettres de Madame de Sévigné.

vie est employée à parler de vous ; ceux qui m'écoutent le mieux, sont ceux que je cherche le plus : n'allez point craindre que je sois ridicule; car outre que le sujet ne l'est pas, c'est que je connois parfaitement bien, et les gens, et le lieu, et ce qu'il faut dire, et ce qu'il faut taire. Je dis un peu de bien de moi en passant, j'en demande pardon au Bourdaloue et au Mascaron ; j'entends tous les matins, ou l'un, ou l'autre : un demi-quart des merveilles qu'ils disent, devroit faire une Sainte.

Je vous avoue, de bonne foi, ma petite, que je ne puis du tout m'accoutumer à vous savoir à deux cents lieues de moi; je suis plus touchée que je ne l'étois, lorsque vous étiez en chemin ; je repleure sur nouveaux frais; je ne vois goutte dans votre cœur ; je me représente cent choses désagréables que je ne puis vous dire, je ne vois pas même ce que pense M. de Grignan ; et tout est brouillé, je ne sais comment, dans ma tête. Je vous vois accablée d'honneurs, et d'honneurs qui tiennent fort au nom que vous portez; rien n'est plus grand, ni plus considéré ; nulle famille ne peut être plus aimable ; vous y êtes adorée, à ce que je crois ; car le Coadjuteur ne m'écrit plus ; mais j'ignore comment vous vous portez

dans tout ce tracas; c'est une sorte de vie étrange que celle des Provinces; on fait des affaires de tout. Je m'imagine que vous faites des merveilles, et je voudrois bien savoir ce que ces merveilles vous coûtent, soit pour vous plaindre, soit pour ne vous plaindre pas.

Je reçois votre lettre, ma chère enfant, et j'y fais réponse avec précipitation, parce qu'il est tard : cela me fait approuver les avances de provision. Je vois bien que tout ce qu'on m'a dit de vos aventures à votre arrivée, n'est pas vrai, j'en suis très-aise; ces sortes de petits procès dans les villes de Provinces, où l'on n'a rien autre chose dans la tête, font une éternité d'éclaircissemens, et c'est assez pour mourir d'ennui. Mais vous êtes bien plaisante, Madame la Comtesse, de montrer mes lettres; où est donc ce principe de cachoterie pour ce que vous aimez? Vous souvient-il avec quelle peine nous attrapions les dates de celles de M. de Grignan? Vous pensez m'appaiser par vos louanges, et me traiter toujours comme la gazette de Hollande; je m'en vengerai. Vous cachez les tendresses que je vous mande, friponne; et moi, je montre quelquefois, et à certaines gens, celles que vous m'écrivez. Je ne veux pas qu'on croie que j'ai pensé mourir, et que

je pleure tous les jours, *pour qui? pour une ingrate.* Je veux qu'on voie que vous m'aimez, et que si vous avez mon cœur tout entier, j'ai une place dans le vôtre. Je ferai tous vos complimens. Chacun me demande, ne suis-je point nommé? et je dis : non pas encore, mais vous le serez. Par exemple, nommez-moi un peu M. d'Ormesson, et les mêmes; il y a presse à votre souvenir; ce que vous m'envoyez ici est tout aussi-tôt enlevé: ils ont raison, ma fille, vous êtes aimable, et rien n'est comme vous. Voilà du moins ce que vous cacherez; car depuis Niobé (3), jamais une mère n'a parlé comme je fais. Pour M. de Grignan, il peut bien s'assurer que si je puis quelque jour avoir sa femme, je ne la lui rendrai pas. Comment! ne pas me remercier d'un tel présent! ne me point dire qu'il est transporté! Il m'écrit pour me la demander, et ne me remercie point quand je la lui donne. Je comprends pourtant qu'il peut fort bien être accablé ainsi que vous, ma colère ne tient à guère, et ma tendresse pour vous deux tient à beaucoup. Tout ce

(3) Niobé, énorgueillie de sa fécondité, osa préférer ses enfaos à ceux de Latone, qui en fut irritée au poiot de faire tuer, à coups de flèches, les quatorze enfans de Niobé par Apollon et par Diane, dont elle étoit mère. Niobé, outrée de la plus vive douleur, fut transformée en rocher. *Ovide, Métam. Liv.* 6.

que vous me mandez est très-plaisant ; c'est dommage que vous n'ayez eu le tems d'en dire davantage. Mon Dieu, que j'ai d'envie de recevoir de vos Lettres ! Il y a déjà près d'une demi-heure que je n'en ai reçu. Je ne sais aucune nouvelle : le Roi se porte fort bien ; il va de Versailles à Saint-Germain, et de Saint-Germain à Versailles, tout est comme il étoit. La Reine fait souvent ses dévotions, et va au Salut du Saint-Sacrement. Le Père Bourdaloue prêche : bon Dieu ! tout est au-dessous des louanges qu'il mérite. L'autre jour notre Abbé eut un démêlé avant le sermon avec M. de Noyon (4), qui lui fit entendre qu'il devoit bien quitter sa place à un homme de la maison de Clermont : on a fort ri de ce titre pour avoir la place d'un Abbé à l'Église ; on a bien recompté là-dessus toutes les clefs de la maison de Tonnerre, et toute la science du Prélat sur la *pairie*. Je dîne tous les vendredis chez le Mans (5) avec M. de la R. F., Madame de Brissac et Benserade, qui toujours y fait la joie de la compagnie. Si la

(4) François de Clermont-Tonnerre, Évêque et Comte de Noyon, Pair de France, Commandeur des Ordres du Roi.

(5) Philibert-Emmanuel de Beaumanoir, Évêque du Mans, Commandeur des Ordres du Roi.

Provence

Provence m'aime, je suis fort sa servante aussi; conservez-moi l'honneur de ses bonnes graces; je lui ferai mes complimens quand vous voudrez. Je vous ai donné un voyage, c'est à vous de le placer. Je ne dis rien à M. de Vardes, ni à mon ami Corbinelli; je les crois retournés en Languedoc. J'aime votre fille à cause de vous; mes entrailles n'ont point encore pris le train des tendresses d'une grand'mère.

LETTRE XXIX.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 13 Mars 1671.

ME voici à la joie de mon cœur, toute seule dans ma chambre à vous écrire paisiblement; rien ne m'est si agréable que cet état. J'ai dîné aujourd'hui chez Madame de Lavardin, après avoir été en Bourdaloue où étoient les mères de l'Église; c'est ainsi que j'appelle les Princesses de Conti et de Longueville. Tout ce qui étoit au monde étoit à ce sermon; et ce sermon étoit digne de tout ce qui l'écoutoit. J'ai songé vingt fois à vous, et vous ai souhaitée autant de fois auprès de moi; vous auriez été ravie de l'entendre, et moi encore plus ravie de vous

le voir entendre. M. de la R. F. a reçu très-plaisamment, chez Madame de Lavardin, le compliment que vous lui faites; on a fort parlé de vous. M. d'Ambres y étoit avec sa cousine de Brissac; il a paru s'intéresser beaucoup à votre prétendu naufrage; on a parlé de votre hardiesse; M. de la R. F. a dit que vous aviez voulu paroître brave, dans l'espérance que quelque charitable personne vous en empêcheroit, et que n'en ayant point trouvé, vous aviez dû être dans le même embarras que Scaramouche. Nous avons été voir à la foire une grande diablesse de femme, plus grande que Riberpré de toute la tête; elle accoucha l'antre jour de deux gros enfans qui vinrent de front, les bras aux côtés: c'est une grande femme tout à fait. J'ai été faire des complimens pour vous à l'hôtel de Rambouillet, on vous en rend mille. J'ai été chez Madame du Pui-du-Fou; j'ai été, pour la troisième fois, chez Madame de Maillanes; je me fais rire moi-même en observant le plaisir que j'ai de faire toutes ces choses. Au reste, si vous croyez les filles de la Reine enragées, vous croyez bien. Il y a huit jours que Madame de Ludre, Coëtlogon et la petite de Rouvroi, furent mordues d'une petite chienne qui étoit à Théobon; cette petite chienne est morte

enragée; de sorte que Ludre, Coëtlogon et Rouvroi sont parties ce matin pour aller à Dieppe, et se faire jetter trois fois dans la mer. Ce voyage est triste, Benserade en étoit au désespoir. Théobon n'a pas voulu y aller, quoiqu'elle ait été mordillée. La Reine ne veut pas qu'elle la serve, qu'on ne sache ce qui arrivera de toute cette aventure. Ne trouvez-vous point que Ludre ressemble à Andromède? Pour moi, je la vois attachée au rocher, et Tréville sur un cheval ailé qui tue le monstre. *Ah, Zesu! Matame te Grignan, l'etranze sose t'être zettée toute nue dans la mer* (1).

Voilà bien des lanternes, et je ne sais rien de vous: vous croyez que je devine ce que vous faites; mais j'y prends trop d'intérêt, et à votre santé, et à l'état de votre esprit, pour vouloir me borner à ce que j'en imagine: les moindres circonstances sont chères de ceux qu'on aime parfaitement, autant qu'elles sont ennuyeuses des autres: nous l'avons dit mille fois, et cela est vrai. La Vauvineux vous fait cent complimens; sa fille a été bien malade; Madame d'Arpajon l'a été aussi: nommez-moi tout cela avec Madame de Verneuil à votre loisir.

(1) Manière de prononcer de Madame de Ludre.

Voilà une lettre de M. de Condom, qu'il m'a envoyée avec un billet fort joli. Votre frère entre sous les loix de Ninon (2); je doute qu'elles lui soient bonnes; il y a des esprits à qui elles ne valent rien; elle avoit gâté son père; il faut le recommander à Dieu: quand on est chrétienne, ou du moins quand on le veut être, on ne peut voir les déréglemens sans chagrin. Ah, Bourdaloue! quelles divines vérités vous nous avez dites aujourd'hui sur la mort! Madame de la Fayette y étoit pour la première fois de sa vie; elle étoit transportée d'admiration; elle est ravie de votre souvenir. Je lui ai donné une belle copie de votre portrait: il pare sa chambre, où vous n'êtes jamais oubliée. Si vous êtes encore de l'humeur dont vous étiez à Sainte-Marie, et que vous gardiez mes Lettres, voyez si vous n'avez pas reçu celle du 18 Février.

Je vis hier une chose chez MADEMOISELLE, qui me fit plaisir. Madame de Gêvres arrive, belle, charmante et de bonne grace: je pense qu'elle s'attendoit que je lui dusse offrir ma place; ma foi, je lui devois une civilité de l'autre jour, je lui payai comptant, je ne branlai pas. MADEMOI-

(2) Mademoiselle de Lenclos.

SELLE étoit au lit; Madame de Gêvres a donc été contrainte de se mettre au-dessous de l'estrade : cela est fâcheux. On apporte à boire à MADEMOISELLE, il faut donner la serviette; je vois Madame de Gêvres qui dégante sa main maigre; je pousse Madame d'Arpajon, qui étoit au-dessus de moi; elle m'entend, et se dégante, et, d'une très-bonne grace, avance un pas; coupe la Duchesse, et prend et donne la serviette. La Duchesse en a eu toute la honte; elle étoit montée sur l'estrade, elle avoit ôté ses gants, et tout cela pour voir donner la serviette de plus près par Madame d'Arpajon. Ma fille, je suis méchante, cela m'a réjouie; c'est bien employé: a-t-on jamais vu accourir pour ôter à Madame d'Arpajon qui est dans la ruelle, un petit honneur qui lui vient tout naturellement? Madame de Puisieux s'en est épanoui la rate. MADEMOISELLE n'osoit lever les yeux, et moi j'avois une mine qui ne valoit rien. Après cela, on m'a dit cent mille biens de vous, et MADEMOISELLE m'a commandé de vous dire qu'elle est fort aise que vous ne soyez point noyée, et que vous soyez en bonne santé.

Je vous donnerai ces deux livres de la Fontaine; et, quand vous devriez être en colère, je vous dirai qu'il y a des endroits

jolis, et d'autres ennuyeux : on ne veut jamais se contenter d'avoir bien fait ; et, en voulant mieux faire, on fait plus mal.

LETTRE XXX.

A LA MÊME.

A Paris, dimanche 15 Mars 1671.

Monsieur de la Brosse veut que ma lettre l'introduise auprès de vous; n'est-ce pas se moquer des gens ? Vous savez l'estime et l'amitié que j'ai pour lui, vous savez que son père est l'un de mes plus anciens amis ; vous savez vous-même le mérite de l'un et de l'autre, et vous avez pour eux tous les sentimens que je voudrois vous inspirer; vous voyez donc bien que ma lettre ne peut lui être utile : c'est à moi qu'elle est très-bonne ; car, en vérité, j'aime à vous écrire. C'est une chose plaisante à observer que le plaisir qu'on prend à parler, quoique de loin, à une personne que l'on aime, et l'étrange pesanteur qu'on trouve à écrire aux autres. Je me trouve heureuse d'avoir commencé ma journée par vous. Le petit *Pequet* étoit au chevet de mon lit pour un épouvantable rhume, qui sera passé quand vous recevrez cette lettre. Nous parlions de vous,

et de là je me mets à vous écrire. Je ne comprends rien aux postes; elles sont déréglées; et ces gens si obligeans qui partent à minuit pour porter mes Lettres, n'ont point assez de soin de me rapporter vos réponses. Nous parlons sans cesse de vos affaires l'Abbé et moi : il vous rend compte de tout; c'est pourquoi je ne vous dis rien. Votre santé, votre repos, vos affaires, ce sont les trois points de mon esprit, d'où je tire une conclusion que je vous laisse à méditer.

LETTRE XXXI.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 18 Mars 1671.

Je reçois deux paquets ensemble, qui ont été retardés considérablement. J'apprends enfin par vous-même votre entrée à Aix : mais vous ne me dites pas si votre mari étoit avec vous, ni de quelle manière Vardes honoroit votre triomphe; du reste, vous me représentez ce triomphe très-plaisamment, aussi bien que votre embarras et vos civilités déplacées. Bon Dieu! que n'étois-je avec vous! Ce n'est pas que j'eusse mieux fait que vous, car je n'ai pas le don de placer si juste les noms sur les visages; au con-

traire, je fais tous les jours mille sottises là-dessus : mais il me semble que je vous aurois aidée, et que j'aurois fait du moins bien des révérences. Il est vrai que c'est un métier tuant que cet excès de cérémonies et de civilités; tâchez cependant de ne vous relâcher sur rien, et de vous accommoder aux mœurs et aux manières de ceux avec qui vous avez à vivre.

Il y a présentement une nouvelle qui fait l'unique entretien de Paris. Le Roi a commandé à M. de S.... de se défaire de sa charge, et tout de suite de sortir de Paris. Savez-vous pourquoi ? Pour avoir trompé au jeu, et avoir gagné cinq cents mille écus avec des cartes ajustées. Le cartier fut interrogé par le Roi même; il nia d'abord; enfin, sur le pardon que Sa Majesté lui promit, il avoua qu'il faisoit ce métier depuis long-tems : on dit même que cela se repandra plus loin, car il y a plusieurs maisons où il fournissoit de ces bonnes cartes rangées. Le Roi a eu beaucoup de peine à se résoudre à déshonorer un homme de la qualité de S....; mais, comme depuis deux mois tous ceux qui jouoient avec lui étoient ruinés, Sa Majesté a cru qu'il y alloit de sa conscience à faire éclater cette friponnerie. S.... savoit si bien le jeu des autres, que

que toujours il faisoit va tout sur la dame de pique, parce que tous les piques étoient dans les autres jeux. Le Roi perdoit toujours à trente-un de trêfle, et disoit : Le trêfle ne gagne point contre le pique en ce pays-ci. S.... avoit donné trente pistoles aux valets-de-chambre de Madame de la Valière, pour leur faire jeter dans la rivière toutes les cartes qu'ils avoient, sous prétexte qu'elles n'étoient point bonnes, et avoit introduit son cartier. Celui qui le conduisoit dans cette belle vie s'appelle *Pradier*, et s'est éclipsé. S.... auroit dû, s'il avoit été innocent, se mettre en prison, et demander qu'on lui fît son procès : mais il n'a pas pris ce chemin, et a trouvé celui de Languedoc plus sûr : bien des gens lui conseilloient celui de la Trape après un malheur comme celui-là.

Madame d'Humières (1) m'a chargée de mille amitiés pour vous : elle s'en va à Lille, où elle sera honorée, comme vous l'ètes à Aix. Le Maréchal de Bellefond, par un pur sentiment de piété, s'est accommodé avec ses créanciers ; il leur a cédé le fonds de son bien ; et donné plus de la moitié du revenu de sa charge (2), pour achever de payer

(1) N.... de la Châtre, Maréchal d'Humières.
(2) De premier Maître-d'Hôtel du Roi.

les arrérages. Cette exécution est belle, et fait bien voir que ses voyages à la Trape ne sont pas inutiles. J'allai voir l'autre jour cette Duchesse de Ventadour; elle étoit belle comme un ange. Madame la Duchesse de Nevers y vint coiffée à faire rire : il faut m'en croire, car vous savez comme j'aime la mode. La Martin l'avoit *brétaudée* par plaisir comme un patron de mode excessive : elle avoit donc tous les cheveux coupés sur la tête, et frisés *naturellement* par cent papillotes qui la font souffrir toute la nuit ; cela fait une petite tête de chou ronde, sans que rien accompagne les côtés. Elle n'avoit point de coiffe; mais encore passe, elle est jeune et jolie : mais que toutes ces femmes de Saint-Germain se fassent *tétonner* par la Martin, cela est au point que le Roi et toutes les Dames en pâment de rire : elles en sont encore à cette jolie coiffure que Montgobert fait si bien; je veux dire, ces boucles renversées. Voilà tout, elles se divertissent à voir outrer cette nouvelle mode jusqu'à la folie.

Votre frère est à Saint-Germain; il est entre Ninon et une comédienne (3), et Despréaux sur le tour : nous lui faisons une vie enragée.

(3) La Champmêlé.

LETTRE XXXII.

A LA MÊME.

Du même jour 18 Mars 1671.

Avant que d'envoyer mon paquet, je fait réponse à votre lettre du 11 que je reçois. Je suis plus désespérée que vous des retardemens de la poste.

MONSIEUR DE BARILLON (1).

J'interromps la plus aimable des mères du monde pour vous dire trois mots qui ne seront guère bien arrangés, mais qui seront vrais. Sachez donc, Madame, que je vous ai toujours plus aimée que je ne vous l'ai dit; et que si jamais je gouverne, la Provence n'aura plus de Gouvernante. En attendant, gouvernez-vous bien, et régnez doucement sur les peuples que Dieu a soumis à vos loix. Adieu, Madame, je quitte Paris sans regret.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

C'est ce pauvre Barillon qui m'a interrompue, et qui ne me trouve guère avan-

(1) Conseiller d'État, Ambassadeur en Angleterre.

cée de ne pouvoir pas encore recevoir de vos lettres sans pleurer. Je ne le puis, ma fille; mais ne souhaitez point que je le puisse; aimez mes tendresses, aimez mes foiblesses; pour moi, je m'en accommode fort bien; je les aime bien mieux que des sentimens de Sénèque et d'Épictete. Je suis douce, tendre jusqu'à la folie; vous m'êtes toutes choses, ma chère enfant, je ne connois que vous. Hélas! je suis bien précisément comme vous pensez, c'est-à-dire, d'aimer ceux qui vous aiment et qui se souviennent de vous; je le sens tous les jours. Quand je trouvai *Mellusine*, le cœur me battoit de colère et d'émotion; elle s'approcha comme vous savez, et me dit: Hé bien, Madame, êtes-vous bien fâchée? Oui, Madame, lui dis-je, on ne peut pas plus. Ah! vraiment, je le crois, il faudra vous aller consoler. Madame, n'en prenez pas la peine, ce seroit une chose inutile. Mais, me dit-elle, n'êtes-vous pas chez vous? Non, Madame, on ne m'y trouve jamais. Voilà notre dialogue. Je vous assure qu'elle est *débellée*, comme dit Coulanges: il ne me semble pas qu'elle ait une langue présentement. Mais je veux revenir à mes lettres qu'on ne vous envoie point; j'en suis au désespoir. Croyez-vous qu'on les

ouvre? Croyez-vous qu'on les garde? Hélas! je conjure ceux qui prennent cette peine, de considérer le peu de plaisir qu'ils ont à cette lecture, et le chagrin qu'ils nous donnent. Messieurs, du moins ayez soin de les faire recacheter, afin qu'elles arrivent tôt ou tard. Vous parlez de peinture; vraiment vous m'en faite une de l'habit de vos Dames qui vaut tout ce qu'une description peut valoir. Vous dites que vous voudriez bien me voir entrer dans votre chambre, et m'entendre discourir. Hélas! c'est ma folie que de vous voir, de vous parler, de vous entendre; je me dévore de cette envie, et du déplaisir de ne vous avoir pas assez écoutée, pas assez regardée: il me semble pourtant que je n'en perdrois guère les momens; mais enfin, je n'en suis pas contente; je suis folle, il n'y a rien de plus vrai; mais vous êtes obligée d'aimer ma folie. Je ne comprends pas comme on peut tant penser à une personne; n'aurai-je jamais tout pensé? Non, que quand je ne penserai plus.

LETTRE XXXIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 20 Mars 1671.

MONSIEUR le Coadjuteur de Rheims (1) étoit l'autre jour avec nous chez Madame de Coulanges. Je me plaignis à lui du désordre de la poste ; il me dit qu'elle lui faisoit des tours aussi bien qu'à moi; qu'il vous avoit écrit deux fois, et qu'il n'avoit point eu de réponse. Il s'en est allé à Rheims, et Madame de Coulanges lui disoit : Quelle folie d'aller à Rheims! et qu'allez-vous faire là ? Vous vous y ennuierez comme un chien ; demeurez ici, nous nous promenerons. Ce discours à un Archevêque nous fit rire et elle aussi ; nous ne le trouvâmes nullement canonique, et nous comprîmes pourtant que si plusieurs Dames le tenoient à des Prélats, elles ne perdroient pas leurs paroles. M. de la R. F. m'a demandé plus de dix fois si vous n'aviez point reçu ses dragées ; et je lui ai dit toutes vos douceurs là-dessus. Voici une histoire qu'il vous envoie cette fois au lieu

(1) Charles-Maurice le Tellier.

de dragées. Le Comte d'Estrées lui a conté qu'en son voyage de Guinée, il se trouva parmi des chrétiens; qu'étant entré dans une Église, il y trouva vingt Chanoines nègres tout nus, avec des bonnets carrés, et une aumuce au bras gauche, qui chantoient les louanges de Dieu. Il vous prie de faire réflexion sur cette rencontre, et de ne pas croire qu'ils eussent le moindre surplis, car ils étoient comme quand on sort du ventre de sa mère, et noirs comme des diables. Voilà ma commission.

Madame de Guise a fait un faux pas à Versailles; elle n'en a rien dit; elle est accouchée à quatre mois d'un pauvre petit garçon qui n'a point été baptisé. Voilà un bel exemple pour se conserver, et pour ne point cacher ses fausses démarches. D'Hacqueville vous a envoye une assez plaisante chanson sur M. de Longueville; c'est à l'imitation d'un certain récit de ballet que vous ne connoissez point, et que je vous ai dit qui étoit le plus beau du monde. Je le sais, et je le chante bien. La lettre que vous avez écrite à Guitaut est fort jolie. J'aime passionnément vos lettres. Si les miennes vous peignent bien ce que je vous dis, et que vous croyiez le voir, vous vous souviendrez des Chanoines de

Guinée. On donna l'autre jour au Père Desmares (2) un billet en montant en chaire; il le lut avec ses lunettes; c'étoit:

De par Monseigneur de Paris,
On déclare à tous les maris,
Que leurs femmes on baisera, *alleluia.*

Il en lut plus de la moitié : on pensa mourir de rire. Il y a des gens de bonne humeur, comme vous voyez. Je crois que vous savez que MADEMOISELLE a chassé Guilloire. Le pauvre Segrais ne tient à guère. C'est qu'ils ont témoigné trop librement leurs sentimens sur M. de Lauzun. Dites un petit mot de Madame de Lavardin dans une de vos lettres; elle est toujours enthousiasmée de votre mérite; et moi, de la tendresse que j'ai pour vous : si je ne vous en parle pas assez à mon gré, c'est par discrétion; mais, en un mot, vous m'occupez toute entière; et sans vous donner aucun rendez-vous d'esprit, comme Mademoiselle de Scudery, soyez assurée que vous ne sauriez penser à moi en aucun tems que je ne pense à vous. Regardez un peu la lune, cette lune que je regarde aussi; nous voyons la même chose, quoiqu'à deux cents lieues l'une de l'autre.

(2) Prêtre de l'Oratoire.

LETTRE XXXIV.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 23 Mars 1671.

Cela n'est-il pas cruel de n'avoir pas encore reçu vos lettres ? Voilà M. de Coulanges qui a reçu les siennes et qui vient m'insulter. Il m'a montré vos réponses à l'*ex voto*, qui est tellement à mon gré que je l'ai lue deux fois avec plaisir. Ah ! que vous écrivez à ma fantaisie ! Cet *ex voto*, qui fut fait au bout de la table où je vous écrivois, me réjouit fort, et me fit souvenir du jour que je fus si malheureusement perdue : vous souvient-il combien vous me fûtes cruelle ce jour-là ? Vous me condamnâtes sans miséricorde ; et toute la sollicitation de d'Hacqueville ne put pas même vous obliger à revoir mon procès. Il est vrai que je fis une grande faute ; mais aussi d'être pendue haut et court, comme je le fus, c'étoit une grande punition. La chanson de M. de Coulanges étoit bonne aussi ; il y a plaisir de vous envoyer des folies, vous y répondez délicieusement. Vous savez que rien n'attrape tant que quand on croit avoir écrit pour divertir ses amis, et qu'il arrive qu'ils n'y prennent pas garde, ou qu'ils n'en disent

pas un mot. Vous n'avez pas cette cruauté; vous êtes aimable en tout et par-tout : hélas! combien vous êtes aimée aussi ! combien de cœurs où vous êtes la première! Il y a peu de gens qui puissent se vanter d'une telle chose. M. de Coulanges vous écrit la plus folle lettre du monde, et d'après le naturel; elle m'a fort divertie. Enfin, les femmes sont folles; il semble qu'elles aient toutes la tête cassée: on leur met le premier appareil, et elles se reposent comme d'une opération : cette folie vous réjouiroit fort si vous étiez ici. Je fus hier chez M. de la R. F.; je le trouvai criant les hauts cris. Ses douleurs étoient à un tel point que toute sa constance étoit vaincue; l'excès de ses douleurs l'agitoit de telle sorte qu'il étoit en l'air dans sa chaise, avec une fièvre violente. Il me fit une pitié extrême; je ne l'avois jamais vu dans cet état. Il me pria de vous le mander, et de vous assurer que les roués ne souffrent point en un moment ce qu'il souffre la moitié de sa vie, et qu'aussi il souhaite la mort comme le coup de grace : sa nuit n'a pas été meilleure.

Je reçois présentement votre lettre; et me voilà toute seule dans ma chambre pour vous écrire et vous faire réponse. Au sortir d'un lieu où j'ai dîné, je reviens fort bien chez moi, et quand j'y trouve une de vos

lettres, j'entre et j'écris : rien n'est préféré à ce plaisir, en sorte que je languis après les jours de poste. Ah ! ma fille, qu'il y a de différence de ce que j'ai pour vous, et de ce que l'on a pour quelqu'un qu'on n'aime point! Vous voulez que je lise de sang froid le récit du péril que vous avez couru ; j'en ai été encore plus effrayée par les lettres qu'on m'a montrées d'Avignon et d'ailleurs que par les vôtres. Je comprends bien le dépit qui fit dire à M. de Grignan : *vogue la galère*. En vérité, vous êtes quelquefois capable de mettre au désespoir. Si vous m'aviez caché cette aventure, je l'aurois apprise d'ailleurs, et je vous en aurois su très-mauvais gré. Je vous assure que je serai très-mal contente de M. de Marseille, s'il ne fait que ce que nous souhaitons. Il a beau dire, je ne tâte point de son amour pour la Provence ; quand je vois qu'il ne dit rien pour empêcher les quatre cents cinquante mille francs, et qu'il ne s'écrie que sur une bagatelle, je suis sa très-humble servante. J'ai une extrême impatience de savoir ce qui sera enfin résolu. Madame d'Angoulême m'a dit qu'on lui avoit mandé que vous étiez la personne du monde la plus polie ; elle vous fait mille complimens. Je crains plus que vous mon voyage de Bretagne ; il me semble que ce sera encore une autre

séparation, une douleur sur une douleur, et une absence sur une absence : enfin, je commence à m'affliger tout de bon ; ce sera vers le commencement de Mai. Pour mon autre voyage, dont vous m'assurez que le chemin est libre, vous savez qu'il dépend de vous ; je vous l'ai donné : vous manderez à d'Hacqueville en quel tems vous voulez qu'il soit placé. M. de Vivonne a bonne mémoire de me faire un compliment si vieux ; faites-lui mes complimens, je lui écrirai dans deux ans. N'êtes-vous pas à merveille avec Bandol ? dites-lui mille amitiés pour moi : il a écrit une lettre à M. de Coulanges, une lettre qui lui ressemble et qui est aimable. Prenez garde, au reste, que votre paresse ne vous fasse perdre votre argent au jeu : ces petites pertes fréquentes sont comme les petites pluies, qui gâtent bien les chemins. Je vous embrasse, ma chère fille, et je vous conjure de m'aimer toujours, puisque c'est la seule chose que je souhaite en ce monde pour moi ; je fais bien d'autres souhaits pour ce qui vous regarde : enfin, tout tourne ou sur vous, ou de vous, ou par vous.

LETTRE XXXV.

A LA MÊME.

A Livry, mardi-saint 24 mars 1671.

Il y a trois heures que je suis ici, ma chère enfant. Je suis partie de Paris avec l'Abbé, Hélène, Hébert et *Marphise*, dans le dessein de me retirer du monde et du bruit pour jusqu'à jeudi au soir : je prétends être en solitude; je fais de ceci une petite Trape; je veux y prier Dieu, y faire mille réflexions; j'ai résolu d'y jeûner beaucoup pour toutes sortes de raisons; de marcher pour tout le tems que j'ai été dans ma chambre, et sur-tout de m'ennuyer pour l'amour de Dieu. Mais ce que je ferai beaucoup mieux que tout cela, c'est de penser à vous, ma fille; je n'ai pas encore cessé, depuis que je suis arrivée, et ne pouvant contenir tous mes sentimens, je me suis mise à vous écrire au bout de cette petite allée sombre que vous aimez, assise sur ce siège de mousse où je vous ai vue quelquefois couchée. Mais, mon Dieu, où ne vous ai-je point vue ici? et de quelle façon toutes ces pensées me traversent-elles le cœur? Il n'y a point d'endroit, point de lieu, ni dans la maison, ni dans l'Église, ni dans le pays,

ni dans le jardin, où je ne vous aie vue; il n'y en a point qui ne me fasse souvenir de quelque chose; de quelque manière que ce soit, je vous vois, vous m'êtes présente; je pense et repense à tout, ma tête et mon esprit se creusent: mais j'ai beau tourner, j'ai beau chercher, cette chère enfant, que j'aime avec tant de passion, est à deux cents lieues de moi, je ne l'ai plus: sur cela, je pleure, sans pouvoir m'en empêcher. Voilà qui est bien foible; mais pour moi, je ne sais point être forte contre une tendresse si juste et si naturelle. Je ne sais en quelle disposition vous serez en lisant cette lettre. Le hasard fera qu'elle viendra mal à propos, et qu'elle ne sera peut-être pas lue de la manière qu'elle est écrite: à cela, je ne vois point de remède; elle sert toujours à me soulager présentement; c'est au moins ce que je lui demande: l'état où ce lieu m'a mise est une chose incroyable. Je vous prie de ne point parler de mes foiblesses; mais vous devez les aimer, et respecter mes larmes, puisqu'elles viennent d'un cœur tout à vous.

LETTRE XXXVI.

A LA MÊME.

A Livry, jeudi-saint 26 Mars 1671.

Si j'avois autant pleuré mes péchés que j'ai pleuré pour vous depuis que je suis ici, je serois très-bien disposée pour faire mes Pâques et mon jubilé. J'aurois passé ici le tems, comme je l'avois imaginé, sans que votre souvenir m'eût plus tourmentée que je ne l'avois prévu. C'est une chose étrange qu'une imagination vive, qui représente toutes choses comme si elles étoient encore : sur cela, on songe au présent ; et quand on a le cœur comme je l'ai, on se meurt. Je ne sais où me sauver de vous ; notre maison de Paris m'assomme encore tous les jours, et Livry m'achève. Pour vous, c'est par un effort de mémoire que vous pensez à moi : la Provence n'est point obligée de me rendre à vous, comme ces lieux-ci doivent vous rendre à moi. J'ai trouvé de la douceur dans la tristesse que j'ai eue ici ; une grande solitude, un grand silence, un office triste, des ténèbres chantés avec dévotion, un jeûne canonique, et une beauté dans ces jardins dont vous seriez charmée : tout cela

m'a plu. Je n'avois jamais été à Livry la semaine-sainte : hélas ! que je vous y ai souhaitée ! Mais je m'en retourne à Paris par nécessité; j'y trouverai de vos lettres, et je veux demain aller à la passion du Père Bourdaloue ou du Père Mascaron ; j'ai toujours honoré les belles passions. Adieu, ma chère petite, voilà ce que vous aurez de Livry ; si j'avois eu la force de ne vous y point écrire, et de faire un sacrifice à Dieu de tout ce que j'y ai senti, cela vaudroit mieux que toutes les pénitences du monde : mais au lieu d'en faire un bon usage, j'ai cherché de la consolation à vous en parler : ah, ma fille ! que cela est foible et misérable !

LETTRE XXXVII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi-saint 27 Mars 1671.

J'ai trouvé ici un gros paquet de vos lettres ; je ferai réponse aux Messieurs, quand je ne serai pas si dévote : en attendant, embrassez votre cher mari pour moi ; je suis touchée de son amitié et de sa lettre. Je suis bien aise de savoir que le pont d'Avignon est encore sur le dos du Coadjuteur ; c'est donc lui qui vous y a fait passer ; car pour le pauvre

Grignan,

Grignan, il se noyoit par dépit contre vous, il aimoit autant mourir que d'être avec des gens si déraisonnables : le Coadjuteur est perdu d'avoir ce crime avec tant d'autres. Je suis très-obligée à Bandol de m'avoir fait une si agréable relation. Mais d'où vient, mon enfant, que vous craignez qu'une autre lettre n'efface la vôtre? vous ne l'avez donc pas relue? car pour moi, qui l'ai lue avec attention, elle m'a fait un plaisir sensible, un plaisir à n'être effacé par rien, un plaisir trop agréable pour un jour comme aujourd'hui. Vous contentez ma curiosité sur mille choses que je voulois savoir : je me doutois bien que les prophéties auroient été entièrement fausses à l'égard de Vardes; je me doutois bien aussi que vous n'auriez fait aucune incivilité; je me doutois bien encore de l'ennui que vous avez; et ce qui vous surprendra, c'est que, quelque aversion que je vous aie toujours vue pour les narrations, j'ai cru que vous aviez trop d'esprit pour ne pas voir qu'elles sont quelquefois agréables et nécessaires. Je crois qu'il n'y a rien qu'il faille entièrement bannir de la conversation, et que le jugement et les occasions doivent y faire entrer tour à tour tout ce qui est le plus à propos. Je ne sais pourquoi vous dites que vous ne contez pas bien; je ne connois personne qui

attache plus que vous : ce ne seroit pas une sorte de chose à souhaiter uniquement; mais quand cela tient à l'esprit et à la nécessité de ne rien dire qui ne soit agréable, je pense qu'on doit être bien aise de s'en acquitter comme vous faites.

J'ai entendu la passion du Mascaron, qui, en vérité, a été très-belle et très-touchante. J'avois grande envie de me jeter dans le Bourdaloue; mais l'impossibilité m'en a ôté le goût : les laquais y étoient dès mercredi, et la presse étoit à mourir. Je savois qu'il devoit redire celle que M. de Grignan et moi nous entendîmes l'année passée aux Jésuites, et c'étoit pour cela que j'en avois envie ; elle étoit parfaitement belle, et je ne m'en souviens que comme d'un songe. Que je vous plains d'avoir eu un méchant prédicateur! Mais pourquoi cela vous fait-il rire ? J'ai envie de vous dire encore ce que je vous dis une fois : *ennuyez-vous, cela est si méchant.* Je n'ai jamais pensé que vous ne fussiez pas très-bien avec M. de Grignan ; je ne crois pas avoir témoigné que j'en doutasse ; tout au plus, je souhaiterois en entendre un mot de lui ou de vous, non point par manière de nouvelle, mais pour me confirmer une chose que je désire avec tant de passion. La Provence ne seroit pas supportable sans cela,

et je comprends bien aisément tous les soins de M. de Grignan, pour vous empêcher d'y mourir d'ennui; nous avons, lui et moi, les mêmes symptômes.

Le Maréchal d'Albert a gagné un procès de quarante mille livres de rente en fonds de terre; il rentre dans tout le bien de ses grands-pères; il ruine tout le Béarn : vingt familles avoient acheté et revendu; il faut rendre tout cela avec les fruits depuis cent ans : c'est une épouvantable affaire pour les conséquences. Adieu, petit démon qui me détournez; je devrois être à ténèbres il y a plus d'une heure.

LETTRE XXXVIII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi premier Avril 1671.

Je revins hier de Saint-Germain : j'étois avec Madame d'Arpajon. Le nombre de ceux qui me demandèrent de vos nouvelles, est aussi grand que celui de tous ceux qui composent la Cour. Je pense qu'il est bon de distinguer la Reine, qui fit un pas vers moi, et me demanda des nouvelles de ma fille, sur son aventure du Rhône : je la remerciai de l'honneur qu'elle vous faisoit de se

souvenir de vous : elle reprit la parole, et me dit : Contez-moi comme elle a pensé périr. Je me mis à lui conter votre belle hardiesse de vouloir traverser le Rhône par un grand vent, et que ce vent vous avoit jettée rapidement sous une arche à deux doigts du pilier où vous auriez péri mille fois, si vous aviez touché. La Reine me dit : Et son mari étoit-il avec elle ? Oui, Madame, et M. le Coadjuteur aussi. Vraiment, ils ont grand tort, reprit-elle, et fit des hélas, et dit des choses très-obligeantes pour vous. Il vint ensuite bien des Duchesses, entr'autres la jeune Ventadour, très-belle et très-jolie. On fut quelques momens sans lui apporter ce divin tabouret; je me tournai vers le Grand-Maître (1), et je dis : Hélas ! qu'on le lui donne, il lui coûte assez cher (2); il fut de mon avis. Au milieu du silence du cercle, la Reine se tourne, et me dit : A qui ressemble votre petite-fille ? Madame, lui dis-je, elle ressemble à M. de Grignan. S. M. fit un cri : j'en suis fâchée, et me dit doucement : Elle auroit bien mieux fait de ressembler à sa mère ou à sa grand'mère. Voilà ce que vous me valez de faire ma cour.

(1) Le Comte du Lud, Grand-Maître d'Artillerie.

(2) M. de Ventadour étoit non-seulement laid et contrefait, mais encore très-débauché.

Le Maréchal de Bellefond m'a fait promettre de le tirer de la presse; M. et Madame de Duras, à qui j'ai fait vos complimens; Messieurs de Charôt et de Montausier, et *tutti quanti*. Je ne dois pas oublier M. le Dauphin, ni Mademoiselle, qui m'ont fort parlé de vous. J'ai vu Madame de Ludre; elle vint m'aborder avec une surabondance d'amitié qui me surprit; elle me parla de vous sur le même ton; et puis tout d'un coup, comme je pensois répondre, je trouvai qu'elle ne m'écoutoit plus, et que ses beaux yeux trottoient par la chambre; je le vis promptement, et ceux qui virent que je le voyois m'en surent bon gré, et se mirent à rire. Elle a été plongée dans la mer (3); la mer l'a vue toute nue, et sa fierté en est augmentée, j'entends la fierté de la mer; car pour la belle, elle en étoit fort humiliée.

Les coiffures *hurli brelu* m'ont fort divertie; il y en a que l'on voudroit souffleter. La Choiseul ressembloit, comme dit Ninon, à un printemps d'hôtellerie comme deux gouttes d'eau: cette comparaison est excellente. Mais qu'elle est dangereuse cette Ninon! Si vous saviez comme elle dogmatise sur la Religion, cela vous feroit horreur. Son zèle pour pervertir les jeunes gens, est pareil

(3) Voyez la Lettre du 13 Mars précédent.

à celui d'un certain M. de Saint-Germain que nous avons vu une fois à Livry. Elle trouve que votre frère a la simplicité de la Colombe ; il ressemble à sa mère ; c'est Madame de Grignan qui a tout le sel de la Maison, et qui n'est pas si sotte que d'être dans cette docilité. Quelqu'un pensa prendre votre parti, et voulut lui ôter l'estime qu'elle a pour vous. Elle le fit taire, et dit qu'elle en savoit plus que lui. Quelle corruption ! Quoi ! parce qu'elle vous trouve belle et spirituelle, elle veut joindre à cela cette autre bonne qualité, sans laquelle, selon ses maximes, on ne peut être parfaite ! Je suis vivement touchée du mal qu'elle fait à mon fils sur ce chapitre : ne lui en mandez rien ; nous faisons nos efforts, Madame de la Fayette et moi, pour le dépêtrer d'un engagement si dangereux. Il a de plus une petite Commédienne (4), et tous les Despréaux et les Racine ; et paie les soupers : enfin, c'est une vraie diablerie. Il se moque des Mascaron, comme vous avez vu ; vraiment il lui faudroit votre Minime (5). Je n'ai jamais rien vu de si plaisant que ce que vous m'écrivez là-dessus ; je l'ai lu à M. de la R. F., il en a ri de tout son cœur. Il vous mande qu'il y

(4) La Champmêlé.
(5) La Minime qui prêchoit à Grignan.

a un certain apôtre qui court après *sa côte*, et qui voudroit bien se l'approprier comme son bien ; mais il n'a pas l'art de suivre les grandes entreprises. Je pense que *Mellusine* est dans un trou, nous n'en entendons pas dire un seul mot. M. de la R. F. vous dit encore que s'il avoit seulement trente ans de moins, il en voudroit fort à la *troisième côte* (6) de M. de Grignan. L'endroit où vous dites qu'il a deux côtes rompues, le fit éclater : nous vous souhaitons toujours quelque sorte de folie qui vous divertisse ; mais nous craignons bien que celle-là n'ait été meilleure pour nous que pour vous. Après tout, nous vous plaignons bien de n'entendre parler de Dieu que de cette sorte. Ah, Bourdaloue ! il fit, à ce qu'on m'a dit, une passion plus parfaite que tout ce qu'on peut imaginer : c'étoit celle de l'année passée, qu'il avoit rajustée, selon ce que ses amis lui avoient conseillé, afin qu'elle fût inimitable. Comment peut-on aimer Dieu, quand on n'en entend jamais parler comme il convient ? Il vous faut des graces plus particulières qu'aux autres. Nous entendîmes l'autre jour l'Abbé de Montmort (7) ; je n'ai jamais ouï un si

(6) C'est-à-dire, à Madame de Grignan, qui étoit la troisième femme de M. de Grignan.

(7) Depuis Évêque de Bayonne.

beau jeune sermon; je vous en souhaiterois autant à la place de votre Minime. Il fit le signe de la croix, il dit son texte, il ne nous gronda point, il ne nous dit point d'injures, il nous pria de ne point craindre la mort, puisqu'elle étoit le seul passage que nous eussions pour ressusciter avec Jésus-Christ. Nous le lui accordâmes, nous fûmes tous contents; il n'a rien qui choque, il imite M. d'Agen sans le copier; il est hardi, il est modeste, il est savant, il est dévot: enfin, j'en fus contente au dernier point.

Madame de Vauvineux vous rend mille graces; sa fille a été très-mal. Madame d'Arpajon vous embrasse mille fois, et sur-tout M. le Camus vous adore: et moi, ma chère enfant, que pensez-vous que je fasse? Vous aimer, penser à vous, m'attendrir à tout moment plus que je ne voudrois, m'occuper de vos affaires, m'inquiéter de ce que vous pensez, sentir vos ennuis et vos peines, les vouloir souffrir pour vous, s'il étoit possible, écumer votre cœur, comme j'écumois votre chambre des fâcheux dont je la voyois remplie; en un mot, comprendre vivement ce que c'est d'aimer quelqu'un plus que soi-même; voilà comme je suis: c'est une chose qu'on dit souvent en l'air, on abuse de cette expression; moi, je la

répète,

répète, et sans la profaner jamais, je la sens toute entière en moi, et cela est vrai.

LETTRE XXXIX.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 3 Avril 1671.

VOILA une infinité de lettres que je vous conjure de distribuer. Je souhaite que les deux qui sont ouvertes vous plaisent; elles sont écrites d'un trait : vous savez que je ne reprends guère que pour faire plus mal; si nous étions plus près, je pourrois les raccommoder à votre fantaisie, dont je fais grand cas; mais de si loin, que faire ? Vous m'avez ravie d'écrire à M. le Camus; votre bon sens a fait, comme si Castor et Pollux vous avoient porté ma pensée; voilà sa réponse. Nous rîmes hier chez M. de la R. F. de la lettre que votre frère vous écrit. Je vis M. le Duc chez Madame de la Fayette; il me demanda de vos nouvelles avec empressement; il me pria de vous dire qu'il s'en va aux États de Bourgogne, et qu'il jugera pas l'ennui qu'il aura dans son triomphe, de celui que vous avez eu dans le vôtre. Madame de Brissac arriva; il y a

entr'eux un air de guerre ou de mauvaise paix, qui nous réjouit. Nous trouvâmes qu'ils jouoient aux petits soufflets : comme vous y jouyez autrefois avec lui. Il y a un air d'agacerie au travers de tout cela, qui divertit ceux qui observent. La Marans arriva là-dessus; elle sentoit la chair fraîche : voici ce que, sans nous être concertées, Madame de la Fayette et moi, lui répondîmes, quand elle nous pria qu'elle pût venir avec nous passer la soirée chez *son fils* (1). Elle me dit : Madame, vous pourrez bien me remener, n'est-il pas vrai? Pardonnez-moi, Madame, car il faut que je passe chez Madame du Pui-du-Fou : menterie, j'y avois déjà été. Elle s'en va à Madame de la Fayette : Madame, lui dit-elle, mon fils me renverra bien. Non, Madame, il ne le pourra pas, il vendit hier ses chevaux au Marquis de Ragni : menterie, c'étoit un marché en l'air. Un moment après, Madame de Schomberg la vint *reprendre, quoiqu'elle ne puisse pas la vendre* (2), et elle fut contrainte de s'en aller, et de quitter une représentation d'amour,

(1) C'est-à-dire, chez M. de la Rochefoucauld, qu'elle appelloit *son fils*.

(2) Trait d'une Comédie de Poisson, intitulée le *Sot vengé*.

et l'espérance de voir son fils avec nous. Elle emporta tout cela sur son cœur avec la rage pêle-mêle ; et puis, Madame de la Fayette et moi, nous vous consacrâmes nos deux réponses, ne voulant perdre aucune occasion d'offrir à votre vengeance nos brutalités pour elle : je me suis chargée de vous rendre compte de celle-ci ; nous souhaitons qu'elle vous réjouisse autant que nous. Je m'en vais dîner en Lavardin. Je fermerai ma lettre ce soir ; je ne veux pas la faire longue, vous me paroissez accablée.

Vendredi au soir.

J'ai dîné en lavardinage, c'est-à-dire, en *bavardinage* : je n'ai jamais rien vu de pareil. Madame de Brissac ne nous a pas consolés de M. de la R. F. ni de Bensérade, quoiqu'elle fût dans ses belles humeurs.

Le Roi à voulu que Madame de Longueville se raccommodât avec Mademoiselle. Elles se sont trouvées aux Carmélites, et cette réconciliation s'est faite. Mademoiselle à donné cinquante mille francs à Guilloire : nous voudrions bien qu'elle en donnât autant à Segrais. M. le Marquis d'Amqres est enfin reçu à l'autre Lieutenance

de Roi de Guienne, moyennant deux cents mille francs : je ne sais si son Régiment (3) entre en paiement, je vous le manderai. Adieu, ma très-aimable, je ne veux point vous fatiguer, il y raison par-tout.

(3) Le Régiment de Champagne.

LETTRE XL.

A LA MÊME.

A Paris, samedi 4 Avril 1671.

Je vous mandai l'autre jour (1) la coiffure de Madame de Nevers, et dans quel excès la Martin avoit poussé cette mode; mais il y a une certaine médiocrité qui m'a charmée, et qu'il faut vous apprendre, afin que vous ne vous amusiez plus à faire cent petites boucles sur vos oreilles, qui sont défrisées en un moment, qui siéent mal, et qui ne sont non plus à la mode présentement, que la coiffure de la Reine Catherine de Médicis. Je vis hier la Duchesse de Sully et la Comtesse de Guiche; leurs têtes sont charmantes; je suis rendue : cette coiffure est faite justement pour votre

(1) Voyez la Lettre du 18 Mars, page 95.

visage; vous serez comme un ange, et cela est fait en un moment. Tout ce qui me fait de la peine, c'est que cette mode, qui laisse la tête découverte, me fait craindre pour les dents. Voici ce que *Trochanire* (2), qui vient de Saint-Germain, et moi, nous allons vous faire entendre, si nous pouvons. Imaginez-vous une tète partagée à la paysanne jusqu'à deux doigts du bourrelet; on coupe les cheveux de chaque côté d'étage en étage, dont on fait de grosses boucles rondes et négligées, qui ne viennent point plus bas qu'un doigt au-dessous de l'oreille; cela fait quelque chose de fort jeune et de fort joli, et comme deux gros bouquets de cheveux de chaque côté. Il ne faut pas couper les cheveux trop courts; car comme il faut les friser *naturellement*, les boucles qui en emportent beaucoup, ont attrapé plusieurs Dames, dont l'exemple doit faire trembler les autres. On met les rubans comme à l'ordinaire, et une grosse boucle nouée entre le bourrelet et la coiffure, quelquefois on la laisse traîner jusques sur la gorge. Je ne sais si nous vous avons bien représenté cette mode; je ferai coiffer une poupée pour vous l'envoyer; et puis, au bout de tout cela, je meurs de peur que

(2) Madame de la Troche.

vous ne vouliez point prendre toute cette peine. Ce qui est vrai, c'est que la coiffure que fait Montgobert, n'est plus supportable. Du reste, consultez votre paresse et vos dents; mais ne m'empêchez pas de souhaiter que je puisse vous voir coiffée ici comme les autres. Je vous vois, vous m'apparoissez, et cette coiffure est faite pour vous : mais qu'elle est ridicule à certaines Dames, dont l'âge ou la beauté ne conviennent pas !

MADAME DE LA TROCHE.

Madame de Sévigné a voulu avoir l'avantage de vous décrire cette coiffure; mais, ma belle, c'est moi qui lui dictois. Madame, vous serez ravissante; tout ce que je crains, c'est que vous n'ayez regret à vos cheveux. Pour vous fortifier, je vous apprends que la Reine, et tout ce qu'il y a de filles et de femmes qui se coiffent à Saint-Germain, achevèrent hier de les faire couper par la Vienne; car c'est lui et Mademoiselle de la Borde qui ont fait toutes les exécutions. Madame de Crussol vint lundi à Saint-Germain, coiffée à la mode, elle alla au coucher de la Reine, et lui dit : Ah ! Madame, V. M. a donc pris notre coiffure ? Votre coiffure, lui répon-

dit la Reine ; je vous assure que je n'ai point voulu prendre votre coiffure ; je me suis fait couper les cheveux, parce que le Roi les trouve mieux ainsi : mais ce n'est point pour prendre votre coiffure. On fut un peu surpris du ton avec lequel la Reine lui parla. Mais voyez un peu aussi où Madame de Crussol alloit prendre que c'étoit sa coiffure, parce que c'est celle de Madame de Montespan, de Madame de Nevers, de la petite de Thianges, et de deux ou trois autres beautés charmantes qui l'ont hasardée les premières. Je vous ai vue vingt fois prête à l'inventer ; cela me fait croire que vous n'aurez point de peine à comprendre ce que nous vous en écrivons. Madame de Soubise, qui craint pour ses dents, parce qu'elle a déjà été une fois attrapée aux coiffures à la paysanne, ne s'est point fait couper les cheveux ; et Mademoiselle de la Borde lui a fait une coiffure qui est toute aussi-bien que les autres par les côtés : mais le dessus de sa tête n'a garde d'être galant, comme celle dont on voit la racine des cheveux. Enfin, Madame, il n'est question d'autre chose à Saint-Germain ; et moi, qui ne veux point me faire couper les cheveux, je suis ennuyée à la mort d'en entendre parler.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Cette lettre est écrite hors d'œuvre chez *Trochanire*. La comtesse (*de Fiesque*) vous embrasse mille fois ; le Comte que j'ai vu tantôt, voudroit bien en faire autant : je lui ai dit votre souvenir, et le dirai à tous ceux que je trouverai en chemin.

Après tout, nous ne vous conseillons point de faire couper vos beaux cheveux ; et pour qui ? bon Dieu ! cette mode durera peu, elle est mortelle pour les dents : taponnez-vous seulement par grosses boucles, comme vous faisiez quelquefois ; car les petites boucles rangées de Montgobert, sont justement du tems du Roi Guillemot.

LETTRE XLI.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 8 Avril 1671.

MON Dieu, ma fille, que vos lettres sont aimables ! il y a des endroits dignes de l'impression : un de ces jours vous trouverez qu'un de vos amis vous aura trahie. Vous étiez en dévotion, vous y avez trouvé nos pauvres sœurs (*de Ste. Marie*), vous y avez

une cellule : mais ne vous y creusez point trop l'esprit; les rêveries sont quelquefois si noires, qu'elles font mourir : vous savez qu'il faut un peu glisser sur les pensées : vous trouverez de la douceur dans cette maison, dont vous êtes la maîtresse.

J'admire la manière de vos Dames de Provence : la description que vous me faites des cérémonies, est une pièce achevée : mais savez-vous bien qu'elles m'échauffent le sang, et que je ne comprends pas comment vous y pouvez résister? Vous croyez que je serois admirable en Provence, et que je ferois des merveilles sur ma petite boule; point du tout, je serois brutale, la déraison me pique, et le manque de bonne foi m'offense. Je leur dirois : Messieurs, voyons donc à quoi nous en sommes, faut-il vous reconduire? ne m'en empêchez donc pas, et ne perdons point notre tems et notre poumon : si vous ne le voulez point, trouvez bon que je n'en fasse point les façons. Je ne m'étonne pas si cette sorte de manège vous impatiente; j'y ferois moins bien que vous.

Parlons un peu de votre frère : il a eu son congé de Ninon : elle s'est lassée d'aimer sans être aimée; elle a redemandé ses lettres, on les a rendues : j'ai eté fort aise de cette séparation. Je lui disois toujours un petit mot de

Dieu, je le faisois souvenir de ses bons sentimens passés, et le priois de ne point étouffer le Saint-Esprit dans son cœur : sans cette liberté de lui dire en passant quelque mot, je n'aurois pas souffert une confidence dont je n'avois que faire. Mais ce n'est pas tout : quand on rompt d'un côté, on croit se racquitter de l'autre, on se trompe. La jeune Merveille n'a pas rompu; mais je crois qu'elle rompra. Voici pourquoi mon fils vint hier me chercher du bout de Paris ; il vouloit m'apprendre un accident qui lui étoit arrivé. Il avoit trouvé une occasion favorable, et cependant.... ce fut une chose étrange; la Demoiselle ne s'étoit jamais trouvée à telle fète : le Cavalier en déroute sortit, croyant être ensorcelé; et ce qui vous paroîtra plaisant, c'est qu'il mouroit d'envie de me conter sa déconvenue : nous rîmes fort; je lui dis que j'étois ravie qu'il fût puni par où il avoit péché : il s'en prit à moi, et me dit que je lui avois donné de ma glace, qu'il se passeroit fort bien de cette ressemblance, que j'aurois bien mieux fait de la donner à ma fille. Il vouloit que *Pequet* le restaurât ; il disoit les plus folles choses du monde, et moi aussi : c'étoit une scène digne de Molière. Ce qui est vrai, c'est qu'il a l'imagination tellement bridée, que je crois qu'il n'en revien-

dra pas sitôt. J'ai beau l'assurer que tout l'empire amoureux est rempli d'histoires tragiques; il n'entend point de raison là-dessus. La petite *Chimène* dit qu'elle voit bien qu'il ne l'aime plus, et se console ailleurs. Enfin, c'est un désordre qui me fait rire, et que je voudrois de tout mon cœur qui pût le retirer d'un état si malheureux à l'égard de Dieu. Ninon lui disoit l'autre jour, qu'il étoit *une vraie citrouille fricassée dans de la neige*. Vous voyez ce que c'est que de voir bonne compagnie; on apprend mille gentillesses.

Votre frère me contoit l'autre jour qu'un Comédien voulant se marier, quoiqu'il eût un certain mal un peu dangereux, son camarade lui dit : » Hé, morbleu, attends que » tu sois guéri, tu nous perdras tous » ; cela me parut fort épigramme.

Madame de Marans disoit, il y a quelques jours, chez Madame de la Fayette : » Ah, mon Dieu ! il faut que je me fasse » couper les cheveux ». Madame de la Fayette lui répondit *bonnement* : » Ah, » mon Dieu ! Madame, ne le faites point, » cela ne sied bien qu'aux jeunes personnes ». Si vous n'aimez ce trait-là, dites mieux.

Voilà une lettre que j'ai reçue de M. de Marseille; je crois que ma réponse sera de votre goût, puisque vous la voulez franche

et sincère, et *conforme à cette amitié que vous vous etes jurée, dont la dissimulation est le lien, et votre intérêt le fondement.* Cette période est de Tacite; jamais je n'ai rien vu de si beau. J'entre donc dans ce sentiment, et je l'approuve, puisqu'il le faut. Adieu, ma très-aimable, je ne pense qu'à vous : si, par un miracle que je n'espère, ni ne veux, vous étiez hors de ma pensée, il me semble que je serois vuide de tout, comme une figure de Benoît (1).

M. d'Ambres donne son Régiment au Roi, pour quatre-vingt mille francs, et cent vingt mille livres : voilà les deux cents mille francs (1). Il est fort content d'être hors de l'Infanterie, c'est-à-dire, de l'Hôpital.

(1) Fameux Artiste pour les figures en cire.

(2) Du prix de la charge de Lieutenant-Général de la Haute-Guienne.

LETTRE XLII.

A LA MÊME.

A Paris, jeudi 9 Avril 1671.

VOILA M. de Magaloti qui s'en va en Provence; je voudrois bien aller avec lui. Je ne sais s'il sentira bien le plaisir de vous voir; ce qui est certain, c'est que j'y serois

fort sensible. Le voilà qui se joue avec ma petite-fille ; il vous trouve fort honnète femme en la regardant : pour moi, qui trouve les Grignans fort beaux, je les trouve fort à mon gré. Je crois que vous serez aise de voir un homme de mérite, un homme du monde, un homme avec qui vous parlerez François et Italien si vous voulez ; un homme dont les perfections sont connues de toute la Cour ; un homme enfin.... qui vous porte deux paires de souliers de *Georget* ; que puis-je vous dire encore ? Il s'en va voir Madame de Monaco, et je parie que vous lui écrirez par lui. Il dit que sans ma lettre il ne seroit jamais reçu de vous, comme il veut l'être : enfin, il se moque de moi ; et moi, je l'envie, et je vous embrasse de tout mon cœur ; mais sincèrement, et point du tout pour finir ma lettre.

LETTRE XLIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 10 Avril 1671

JE vous écrivis mercredi par la poste, hier matin par Magaloti, aujourd'hui encore par la poste ; mais hier au soir je perdis une belle occasion. J'allai me promener à Vin-

cennes, et en *Troche* (1); je rencontrai la chaîne des Galériens, qui partoit pour Marseille; ils arriveront dans un mois : rien n'eût été plus sûr que cette voie; mais j'eus une autre pensée : c'étoit de m'en aller avec eux. Il y a un certain *Duval*, qui me parut homme de bonne conversation : vous le verrez arriver, et vous auriez été fort agréablement surprise de me voir pêle-mêle avec une troupe de femmes qui vont avec eux. Je voudrois que vous sussiez ce que m'est devenu le mot de Provence, de Marseille, d'Aix : le Rhône seulement, ce diantre de Rhône, et Lyon me sont de quelque chose. La Bretagne et la Bourgogne me paroissent des pays sous le pôle, où je ne prends aucun intérêt : il faut dire comme Coulanges : *O grande puissance de mon orviétan !* Vous êtes admirable, ma fille, de mander à l'Abbé (2) de m'empêcher de vous faire des présens : quelle folie ! hélas ! vous en fais-je ? Vous appelez des présens les gazettes que je vous envoie : vous ne m'ôterez jamais de l'esprit l'envie de vous donner; c'est un plaisir qui m'est sensible, et dont vous feriez très-bien de vous réjouir avec moi, si je

(1) Avec Madame de la Troche son amie.

(2) L'Abbé de Coulanges qui passoit sa vie avec Madame de Sévigné sa nièce.

me donnois souvent cette joie : cette manière de me remercier m'a extrêmement plu.

Vos lettres sont admirables ; on jureroit qu'elles ne vous sont pas dictées par les Dames du pays où vous êtes. Je trouve que M. de Grignan, avec tout ce qu'il vous est déjà, est encore votre vraie bonne compagnie ; c'est lui, ce me semble, qui vous entend : conservez bien la joie de son cœur, par la tendresse du vôtre, et faites votre compte que si vous ne m'aimiez pas tous deux, chacun selon votre degré de gloire, en vérité, vous seriez des ingrats. La nouvelle opinion qu'il n'y a point d'ingratitude dans le monde, par les raisons que nous avons tant discutées, me paroît la philosophie de Descartes, et l'autre est celle d'Aristote : vous savez l'autorité que je donne à cette dernière ; j'en suis de même pour l'opinion de l'ingratitude. Vous seriez donc une petite ingrate, ma fille : mais, par un bonheur qui fait ma joie, je vous en trouve éloignée, et cela fait aussi que, sans aucune retenue, je m'abandonne d'une étrange façon à m'approuver dans les sentimens que j'ai pour vous. Adieu, ma très-aimable, je m'en vais fermer cette lettre ; je vous en écrirai encore une ce soir, où je vous rendrai compte de ma journée. Nous espérons tous les jours

louer votre maison; vous croyez bien que je n'oublie rien de ce qui vous touche; je suis, sur cela, comme les gens les plus intéressés sont pour eux-mêmes.

LETTRE XLIV.

A LA MÊME.

Vendredi au soir, 10 Avril 1671.

Je fais mon paquet chez M. de la Rochefoucauld, qui vous embrasse de tout son cœur. Il est ravi de la réponse que vous faites aux Chanoines (1) et au Père Desmares : il y a plaisir à vous mander des bagatelles, vous y répondez très-bien. Il vous prie de croire que vous êtes encore toute vive dans son souvenir; s'il apprend quelques nouvelles dignes de vous, il vous les fera savoir. Il est dans son hôtel de la Rochefoucauld, n'ayant plus d'espérance de marcher : son château en Espagne, c'est de se faire porter dans les maisons, ou dans son carrosse, pour prendre l'air : il parle d'aller aux eaux; je tâche de l'envoyer à Digne, et d'autres à Bourbon. J'ai dîné en *Bavardin* (2), mais si purement, que j'en ai

(1) Voyez la Lettre du 20 Mars, page 102.

(2) Chez Madame de Lavardin, qui aimoit extrêmement les nouvelles.

pensé

pensé mourir : tous nos commensaux nous ont fait faux-bond ; nous n'avons fait que *bavardiner*, et nous n'avons point causé comme les autres jours.

Brancas versa, il y a trois ou quatre jours, dans un fossé ; il s'y établit si bien, qu'il demandoit à ceux qui allèrent le secourir, ce qu'ils desiroient de son service : toutes ses glaces étoient cassées, et sa tête l'auroit été, s'il n'étoit plus heureux que sage : toute cette aventure n'a fait aucune distraction à sa rêverie. Je lui ai mandé ce matin que je lui apprenois qu'il avoit versé, qu'il avoit pensé se rompre le cou, qu'il étoit le seul dans Paris qui ne sût point cette nouvelle, et que je lui en voulois marquer mon inquiétude : j'attends sa réponse. Voilà Madame la Comtesse (*de Fiesque*) et Briole, qui vous font trois cents complimens. Adieu, ma très-chère enfant, je m'en vais fermer mon paquet. Comme je suis assurée que vous ne doutez point de mon amitié, je ne vous en dirai rien ce soir.

MADAME DE FIESQUE.

Madame la Comtesse (3) ne peut pas voir une lettre qui va vous trouver sans y mettre

(3) On connoissoit Madame de Fiesque dans le monde sous le nom de *Madame la Comtesse*.

quelque chose du sien, quand ce ne seroit qu'un compliment sur les cinq mille francs d'augmentation. Par l'humeur dont vous la connoissez, vous jugez aisément qu'elle trouve un compliment mieux fondé sur les cinq mille francs, que sur cinq cents mille admirations et autant de harangues que vos perfections et vos dignités vous ont attirées.

LETTRE XLV.

A LA MÊME.

A Paris, Dimanche 12 Avril 1671.

Je vous écris tous les jours; c'est une joie qui me rend très-favorable à tous ceux qui me demandent des lettres : ils veulent en avoir pour paroître devant vous; et moi, je ne demande pas mieux. Celle-ci vous sera rendue par M. de... Je veux mourir si je sais son nom : mais enfin, c'est un fort honnête homme, qui me paroît avoir de l'esprit, que nous avons vu ici ensemble : son visage vous est connu : pour moi, je n'ai pas eu l'esprit d'appliquer son nom dessus. N'allez pas prendre patron sur mes lettres; elles sont infinies, je n'ai que ce plaisir : les vôtres sont d'une grandeur qui m'étonne déjà assez : je ne sais quand je m'ennuierai en les

lisant. Si M. de Grignan, qui dit qu'on ne peut aimer les longues lettres, avoit jamais eu cette pensée quand il recevoit les vôtres, je présenterois requête pour vous séparer, et j'irois vous ôter à lui, au lieu d'aller en Bretagne. Je fus hier au soir brouillée avec Brancas, pour avoir dit, à ce qu'il prétend, une grossiéreté sur l'amitié, que personne n'entendit, et que je n'entendis pas moi-même : c'étoit le couronnement du crime; il sortit dans une vraie colère. Ce sont des délicatesses incommodes, je ne les ai pas pour lui, et ne les ai que trop pour une certaine beauté que j'aime plus que ma vie, et que j'embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XLVI.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 15 Avril 1671.

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez écrite par Gacé (1). Vous me parlez de la Provence comme de la Norwège; je pensois qu'il y fait chaud, et je le pensois si bien, que l'autre jour que nous eûmes ici une bouffée d'été, je mourois de chaud, et

(1) Depuis Maréchal de Matignon.

j'étois triste : on devina que c'étoit parce que je croyois que vous aviez encore plus chaud que moi : je ne pouvois, en effet, me l'imaginer sans chagrin. Je veux vous dire, ma chère enfant, que le chocolat n'est plus avec moi comme il étoit : la mode m'a entraînée, comme elle fait toujours : tous ceux qui m'en disoient du bien, m'en disent du mal; on le maudit, on l'accuse de tous les maux qu'on a; il est la source des vapeurs et des palpitations; il vous flatte pour un tems, et puis vous allume tout d'un coup une fièvre continue, qui vous conduit à la mort. Enfin, ma fille, le Grand-Maître (2) qui en en vivoit, est son ennemi déclaré : vous pouvez penser si je puis être d'un autre sentiment (3). Au nom de Dieu, ne vous engagez point à le soutenir, et songez que ce n'est plus la mode du bel air. Je n'ai point encore vu Gacé; je crois que je l'embrasserai : bon Dieu? un homme qui vous a vue, qui vient de vous quitter, qui vous a parlé, comme cela me paroît !

(2) Le Comte de Lude.

(3) On avoit dit que le Comte de Lude aimoit Madame de Sévigné; mais comme c'étoit un de ces hommes dont l'attachement ne nuit point à la réputation des Dames, Madame de Sévigné en plaisantoit la première. *Voyez les Amours des Gaules du Comte de Bussy.*

Je suis bien aise que vous ayez compris la coiffure, c'est justement ce que vous aviez toujours envie de faire; ce taponage vous est naturel, il est au bout de vos doigts : vous avez cent fois pensé l'inventer; mais vous avez bien fait de ne point prendre cette mode à la rigueur. Le bel air est de se peigner pour contrefaire la tête naissante; cela est fait dans un moment. Vos Dames sont bien loin de là avec leurs coiffures glissantes de pommade, et leurs cheveux de deux paroisses; cela est bien vieux. Votre peinture du Cardinal Grimaldi (4) est excellente; cela *mord-il?* est plaisante au dernier point, et m'a bien fait rire : je vous souhaite de pareilles visions pour vous divertir. Enfin, Montgobert fait rire; elle entend votre langage : qu'elle est heureuse d'avoir de l'esprit et d'être auprès de vous! Les esprits où il n'y a point de remède, font bouillir le sang. Je vous remercie de vous souvenir du reversis, et de jouer au mail; c'est un aimable jeu pour les personnes bien faites et adroites comme vous : je m'en vais y jouer dans mon désert. A propos de désert, je crois qu'Adhémar vous aura mandé comme le laquais du Coadjuteur, qui étoit à la Trape, est revenu à demi-fou, n'ayant pu supporter ces austérités : on cher-

(4) Archevêque d'Aix.

che un couvent de coton pour l'y mettre, et le tirer de l'état où il est. Je crains que cette Trape, qui veut surpasser l'humanité, ne devienne les petites-Maisons.

Je pleurois amèrement, en vous écrivant à Livry, et je pleure encore en voyant de quelle manière tendre vous avez reçu ma lettre, et l'effet qu'elle a produit dans votre cœur. Les petits esprits se sont bien communiqués, et sont passés bien fidèlement de Livry en Provence : si vous avez les mêmes sentimens toutes les fois que je suis sensiblement touchée de vous, je vous plains, et vous conseille de renoncer à la sympathie. Je n'ai jamais rien vu de si aisé à trouver, que la tendresse que j'ai pour vous : mille choses, mille pensées, mille souvenirs me traversent le cœur; mais c'est toujours de la manière que vous pouvez le souhaiter : ma mémoire ne me représente rien que de doux et d'aimable; j'espère que la vôtre fait de même. La lettre que vous écrivez à votre frère, est admirable. Vous avez très-bien deviné; il est dans le bel air par-dessus les yeux : point de pâques, point de jubilé. Je n'ai rien trouvé de bon en lui, que la crainte de faire un sacrilège; c'étoit mon soin aussi de l'en détourner : mais la maladie de son ame est tombée sur son corps, et ses maîtresses sont

d'une manière à ne pas supporter cette incommodité avec patience : Dieu fait tout pour le mieux. J'espère qu'un voyage en Lorraine rompra toutes ces vilaines chaînes-là. Il est plaisant : il dit qu'il est comme le bon homme Éson; il veut se faire bouillir dans une chaudière avec des herbes fines pour se ravigoter un peu; il me conte toutes ses folies; je le gronde, et je fais scrupule de les écouter, et pourtant je les écoute. Il me réjouit; il cherche à me plaire; je connois la sorte d'amitié qu'il a pour moi; il est ravi, à ce qu'il dit, de celle que vous me témoignez; il me donne mille attaques en riant sur l'attachement que j'ai pour vous : je vous avoue, ma fille, qu'il est grand, lors même que je le cache. Je vous avoue encore une autre chose; c'est que je crois que vous m'aimez : vous me paroissez solide; il me semble qu'on peut se fier à vos paroles, et cela fait aussi que je vous estime fort. Vos Messieurs commencent à s'accoutumer à vous; les pauvres gens! et les Dames ne vous ont pas encore bien goûtée.

LETTRE XLVII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 17 Avril 1671.

CETTE lettre du vendredi est sur la pointe d'une aiguille; car il n'y a point de réponse à faire, et d'ailleurs je ne sais point de nouvelles. D'Hacqueville me contoit l'autre jour les sortes de choses qu'il vous mande, et qu'il appelle des nouvelles; je me moquai de lui, et je lui promis de ne jamais charger mon papier de ce verbiage. Par exemple, il vous mande qu'on dit que M. de Verneuil donne son Gouvernement à M. de Lauzun, et qu'il prend celui du Berry, avec la survivance pour M. de Sully : tout cela est faux et ridicule, et ne se dit point dans les bons lieux. Il vous apprend que le Roi partira le vingt-cinq : voilà qui est beau. Je vous déclare, ma fille, que je ne vous manderai rien que de vrai : quand il ne vient rien à ma connoissance que de ces lanternes-là, je les laisse passer, et je vous conte autre chose. Je suis fort contente de d'Hacqueville, aussi-bien que de vous : il a grand soin de votre mère en votre absence; et dès qu'il y a un brin de dispute entre l'Abbé et moi, c'est toujours lui

que

que je prends pour juge. Cela fait plaisir au cœur, de songer qu'on a un ami comme lui, et à qui rien de bon, ni de solide ne manque, qui ne nous peut jamais manquer lui-même. Si vous nous aviez défendu de parler de vous ensemble, et que cela vous fût fort désagréable, nous serions extrêmement embarrassés; car cette conversation nous est si naturelle, que nous y tombons insensiblement: c'est un penchant si doux, qu'on y revient sans peine; et quand, par hasard, après en avoir bien parlé, nous nous détournons un moment, je reprends la parole d'un bon ton, et je lui dis : Mais disons donc un pauvre mot de ma fille; vraiment nous sommes bien ingrats; et là-dessus nous recommençons sur nouveaux frais. Je lui jurerois plus de vingt fois à lui-même que je ne vous aime point, qu'il ne me croiroit pas : je l'aime comme un confident qui entre dans mes sentimens, je ne saurois mieux dire.

Hélène et *Marphise* (1) vous sont très-obligées; mais pour Hébert, hélas! je ne l'ai plus. J'eus l'esprit l'autre jour en riant de le donner à Gourville, et de lui dire qu'il falloit qu'il le plaçât dans cet hôtel de Condé, qu'il s'en trouveroit bien, qu'il m'en remercieroit, que je répondois de lui. M. de la R. F. et Ma-

(1) Petite chienne de Madame de Sévigné.

dame de la Fayette se mirent sur les perfections d'Hébert : cela demeura là, il y a trois semaines. Je fus toute étonnée, quand Gourville l'envoya querir hier; Hébert s'habilla en Gentilhomme, il y alla : Gourville lui dit qu'il lui donneroit une place à l'hôtel de Condé, qui lui vaudroit deux cents cinquante livres de rente, logé, nourri, et tout cela en attendant mieux ; mais que présentement il l'envoyoit à Chantilly pour distribuer tout le linge par compte, pendant que le Roi y sera. Il prit donc dix coffres de linge sur son soin, et partit pour Chantilly. Le Roi y doit aller le 25 de ce mois, il y sera un jour entier : jamais il ne s'est fait tant de dépenses au triomphe des Empereurs, qu'il y en aura là ; rien ne coûte; on reçoit toutes les belles imaginations sans regarder à l'argent. On croit que M. le Prince n'en sera pas quitte pour quarante mille écus; il faut quatre repas; il y aura vingt-cinq tables servies à cinq services, sans compter une infinité d'autres qui surviendront : nourrir tout, c'est nourrir la France et la loger; tout est meublé : de petits endroits qui ne servoient qu'à mettre des arrosoirs, deviennent des chambres de courtisans. Il y aura pour mille écus de jonquilles : jugez à proportion. Voyez un peu où le discours d'Hébert m'a jettée : voilà donc comme j'ai

fait sa fortune en badinant; car je la compte faite, dans la pensée qu'il s'acquittera fort bien de ces commencemens-ci. Nous ne dînons point aujourd'hui en *Bavardin;* ils sont embarrassés pour faire partir l'équipage du Marquis (*de Lavardin*). Je mange donc ici mes petits œufs frais à l'oseille; après-dîner j'irai un peu au faubourg (2), et je joindrai à cette lettre ce que j'aurai appris, afin de vous divertir.

J'ai reçu une fort jolie lettre du Coadjuteur; il est seulement fâché que je l'appelle *Monseigneur*; il veut que je l'appelle, *Pierrot* ou *Seigneur Corbeau*. Je vous recommande toujours bien d'entretenir l'amitié qui est entre vous : je le trouve fort touché de votre mérite, prenant grand intérêt à toutes vos affaires; en un mot, d'une application et d'une solidité qui vous sera d'un grand secours. Mon fils n'est pas encore guéri de ce mal qui fait douter ses précieuses maîtresses de sa passion : il me disoit hier au soir que pendant la semaine sainte il avoit été si épouvantablement dévergondé, qu'il lui avoit pris un dégoût de tout cela qui lui faisoit bondir le cœur; il n'osoit y penser; il avoit envie de vomir; il en avoit l'imagination tellement frappée,

(2) Chez Madame de la Fayette.

qu'il ne pouvoit pas regarder une femme. Ce mal n'a pas été d'un moment; j'ai pris mon tems pour faire un petit sermon là-dessus : nous avons fait ensemble des réflexions chrétiennes; il entre dans mes sentimens (3), et particulièrement pendant que son dégoût dure encore. Il me montra des lettres qu'il a retirées de cette comédienne; je n'en ai jamais vu de si chaudes, ni si passionnées : il pleuroit, il mouroit; il croit tout cela quand il écrit, et s'en moque un moment après : je vous dis qu'il vaut son pesant d'or. Adieu, mon aimable enfant. Comment vous êtes-vous portée le 6 de ce mois? Je souhaite que vous m'aimiez toujours, c'est ma vie, c'est l'air que je respire. Je ne vous dis point si je suis à vous, cela est au-dessous du mérite de mon amitié. Vous voulez bien que j'embrasse ce pauvre Comte : mais ne vous aimons-nous point trop tous deux?

(3) Le Marquis de Sévigné passa les dernières années de sa vie dans une grande dévotion. C'étoit un homme extrêmement aimable et de beaucoup d'esprit; il savoit d'ailleurs une infinité de choses que les gens du bel-air ne se piquent pas toujours de savoir. Toutes les lettres qui sont restées de lui sont charmantes; et c'est dommage que le nombre en soit si petit. On connoit une dissertation imprimée de sa façon, au sujet d'un passage d'Horace qui avoit fait naitre une dispute entre lui et M. Dacier; il eut l'avantage de mettre le bon droit et les rieurs de son côté.

Vendredi au soir, 17 *Avril*.

Je fait mon paquet chez Madame de la Fayette, à qui j'ai donné votre lettre; nous l'avons lue ensemble avec plaisir, nous trouvons que personne n'écrit mieux que vous : vous la flattez très-agréablement, et moi en passant j'y trouve un petit endroit qui va droit au cœur; c'est un lieu que vous possédez d'une étrange manière. Madame de la Fayette fut hier à Versailles; Madame de Thianges lui avoit mandé d'y aller; elle y fut reçue très-bien, mais très-bien, c'est-à-dire, que le Roi la fit mettre dans sa calèche avec les Dames, et prit plaisir à lui montrer toutes les beautés de Versailles, comme feroit un particulier que l'on va voir dans sa maison de campagne : il ne parla qu'à elle, et reçut avec beaucoup de plaisir et de politesse toutes les louanges qu'elle donna aux merveilleuses beautés qu'il lui montroit : vous pouvez penser si l'on est contente d'un tel voyage. M. de la R. F. que voilà, vous embrasse sans autre forme de procès, et vous prie de croire qu'il est plus loin de vous oublier, qu'il n'est prêt à danser la bourrée : il a un petit agrément de goutte à la main, qui l'empêche de vous écrire dans cette

lettre. Madame de la Fayette vous estime et vous aime, et ne vous croit pas si dépourvue de vertus, que le jour que vous étiez couchée au coin de son feu, et dont vous vous souvenez si bien.

LETTRE XLVIII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 22 Avril 1671.

Avez-vous bien peur que je n'aime mieux Madame de Brissac que vous? craignez-vous, me connoissant comme vous faites, que ses façons ne me plaisent plus que les vôtres? croyez-vous que son esprit ait trouvé le chemin de me plaire? avez-vous opinion que sa beauté efface vos charmes? enfin, pensez-vous qu'il y ait quelqu'un au monde qui puisse, à mon goût, surpasser Madame de Grignan, en me supposant même dépouillée de tout l'intérêt que j'y prends? Songez à tout cela un peu à loisir, et puis soyez assurée qu'il en est justement ce que vous en croyez. Voilà toute ma réponse que vous connoîtrez par la vôtre, si vous répondez sincèrement.

Parlons un peu de votre frère, ma fille: il est d'une foiblesse à faire mal au cœur;

il est tout ce qui plaît aux autres; il plut hier à trois de ses amis de le mener souper dans un lieu d'honneur. Il y fut. Ces Messieurs sont trop habiles pour vouloir courir la fortune; ils disent à Sévigné de payer, je dis, payer de sa personne; tout misérable qu'il est encore, il paie; et puis me vient tout conter, en disant qu'il se fait mal au cœur à lui-même : je lui dis qu'il me fait mal au cœur aussi, je lui fais honte; j'ajoute que ce n'est point la vie d'un honnête homme, qu'il trouvera quelque chappe-chûte, et qu'à force de s'exposer, il aura son fait. Je prêche un peu ensuite; il demeure d'accord de tout, et n'en fait ni plus ni moins. Il a quitté la Comédienne (1) après l'avoir aimée par-ci par-là : quand il la voyoit, quand il lui écrivoit, c'étoit de bonne foi; un moment après, il s'en moquoit à bride abattue. Ninon l'a quitté : il étoit malheureux quand elle l'aimoit; il est au désespoir de n'en être plus aimé, et d'autant plus, qu'elle n'en parle pas avec beaucoup d'estime : *C'est une ame de bouillie*, dit-elle, *c'est un corps de papier mouillé, c'est un cœur de citrouille fricassé dans de la neige* : je vous l'ai déjà dit. Elle voulut l'autre jour lui faire donner

(1) La Campmêlé.

des lettres de la Comédienne ; il les lui donna ; elle en a été jalouse ; elle vouloit les donner à un amant de la Princesse, afin de lui faire donner quelques petits coups de baudrier : il me le vint dire ; je lui fis voir que c'étoit une infamie que de couper ainsi la gorge à cette petite créature pour l'avoir aimée ; je représentai qu'elle n'avoit point sacrifié ses lettres, comme on vouloit le lui faire croire pour l'animer ; qu'elle les lui avoit rendues ; que c'étoit une trahison basse et indigne d'un homme de qualité, et que même dans les choses malhonnêtes, il y avoit de l'honnêteté à observer : il entra dans mes raisons, il courut chez Ninon, et moitié par adresse, moitié par force, il retira les lettres de cette pauvre diablesse : je les ai fait brûler. Vous voyez par-là combien le nom de Comédienne m'est de quelque chose ; cela est un peu de la visionnaire de la comédie ; elle en eût fait autant, et je fais comme elle. Mon fils a conté ses folies à M. de la Rochefoucauld, qui aime les originaux. Je lui disois l'autre jour que Sévigné n'est point fou par la tête, c'est par le cœur : ses sentimens sont tout vrais, sont tout faux, sont tout froids, sont tout brûlans, sont tout fripons, sont tout sincères ; enfin, son cœur est fou. Nous rîmes

fort de tout cela, et avec mon fils même, car il est de bonne compagnie, et dit tope à tout. Nous sommes très-bien ensemble, je suis sa confidente, et je conserve cette vilaine qualité qui m'attire de si vilaines confessions, pour être en droit de lui dire mes sentimens sur tout. Il me croit autant qu'il peut, il me prie de le redresser; je le fais comme une amie : il veut venir avec moi en Bretagne pour cinq ou six semaines; s'il n'y a point de camp en Lorraine, je l'emmenerai. Voilà bien des folies; mais comme vous y prenez intérêt, il m'a semblé qu'elles ne vous ennuieroient pas.

Tout ce que vous me mandez de la Marans est divin, et des punitions qu'elle aura dans l'enfer : mais savez-vous bien que vous irez avec elle, si vous continuez à la haïr? Songez que vous serez toute l'éternité ensemble; il n'en faut pas davantage pour vous mettre dans le dessein de faire votre salut : je me suis avisée bien heureusement de vous donner cette pensée : c'est une inspiration de Dieu. Elle vint l'autre jour chez Madame de la Fayette, M. de la R. F. y étoit, et moi aussi : la voilà qui entre sans coiffe; elle venoit d'être coupée, mais coupée en vraie fanfan : elle étoit poudrée, bouclée; le premier appareil avoit été levé,

il n'y avoit pas un quart-d'heure ; elle étoit décontenancée, sentant bien qu'elle alloit être improuvée. Madame de la Fayette lui dit : « Mais vraiment il faut que vous soyez » folle ; mais savez-vous bien, Madame, » que vous êtes complètement ridicule » ? M. de la R. F. dit : « Ma mère, ah ! par » ma foi, mère, nous n'en demeurerons » pas là ; approchez un peu, ma mère, que » je voie si vous êtes comme votre sœur, » que je viens de voir ». Sa sœur venoit aussi d'être coupée. « Ma mère, vous voilà » bien ». Vous entendez ces tons-là ; et pour les paroles, elles sont d'après le naturel ; pour moi, je riois sous ma coiffe. Elle se décontenança si fort qu'elle ne put soutenir cette attaque ; elle remit sa coiffe, et bouda jusqu'à ce que Madame de Schombert la vînt reprendre ; car il n'y a plus de voiture que celle-là. Je crois que ce récit vous divertira.

Nous passâmes, il y a quelques jours, une après-dînée à l'Arsenal fort agréablement : il y avoit des hommes de toutes grandeurs, Mesdames de la Fayette, de Coulanges, de la Troche, Mademoiselle de Méri et moi. On se promena, on parla fort de vous à plusieurs reprises et en très-bons termes. Nous allons aussi quelquefois au

Luxembourg; M. de Longueville y étoit hier, il me pria de vous assurer de ses très-humbles services. Pour M. de la Rochefoucauld, il vous aime très-tendrement. Je suis ravie que vous avez approuvé mes lettres; vos approbations et vos louanges sincères me font un plaisir qui surpasse tout ce qui me vient d'ailleurs; et pourquoi les filles comme vous n'oseroient-elles louer une mère comme moi? Quelle sorte de respect! Vous savez si j'estime fort votre goût: j'approuve votre loterie; vous me manderez ce que vous aurez gagné. Vos comédies doivent aussi vous divertir. Laissez-vous amuser, suivez le courant des plaisirs qu'on peut avoir en Provence. Je vous loue fort que vous ne reconduisiez point, c'étoit pour mourir; que les Dames s'en vengent, qu'elles ne vous reconduisent point aussi, et voilà une maudite coutume abolie. Adieu, ma très-chère, il est tard; je fais de la prose avec une facilité qui vous tue.

LETTRE XLIX.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 24 Avril 1671.

VOILA le plus beau tems du monde; il commença dès hier après des pluies épouvantables : c'est le bonheur du Roi, il y a long-tems que nous l'avons observé; et c'est pour cette fois aussi le bonheur de M. le Prince, qui a pris ses mesures pour le printemps et pour l'été; la pluie d'avant-hier auroit rendu toutes ses dépenses ridicules. Sa Majesté y arriva hier au soir; elle y est aujourd'hui. D'Hacqueville y est allé, il vous fera une relation à son retour. Pour moi, j'en attends ce soir une petite, que je vous enverrai avec cette lettre que j'écris le matin avant que d'aller en *bavardin*. Je ferai mon paquet au faubourg : si l'on dit que nous parlons dans nos lettres de la pluie et du beau tems, on aura raison; j'en ai fait d'abord un assez grand chapitre. Vous ne me parlez point assez de vous; j'en suis nécessiteuse, comme vous l'êtes de folies : je vous souhaite toutes celles que j'entends; pour celles que je dis, elles ne valent plus rien depuis que vous ne m'aidez plus; vous m'en inspirez,

et quelquefois aussi je vous en inspire. C'est une longue tristesse, et qui se renouvelle souvent, que d'être loin d'une personne comme vous. J'ai dit des adieux depuis quelques jours; ce qui est plaisant, c'est qu'en partant d'ici pour la Bretagne, je prévois que vous serez mon adieu sensible, dont je pourrois, si j'étois une friponne, faire un grand honneur à mes amies; mais on voit clair à travers mes paroles, et je ne veux pas même en mettre aucune au-devant des sentimens que j'ai pour vous. Je serai donc touchée de voir que ce n'est pas assez d'être à deux cents lieues de vous, il faut que j'en sois à trois cents; et tous les pas que je ferai, ce sera sur cette troisième centaine : c'est trop, cela serre le cœur.

L'Abbé Têtu entra hier chez Madame de Richelieu comme j'y étois : il étoit d'une gaillardise qui faisoit honte à ses amis éloignés; je lui parlai de mon voyage; il ne changea point de ton, et d'un visage riant : *Hé bien,* me dit-il, *nous nous reverrons.* Cela n'est point plaisant à mander; mais il n'y eut pas moyen de l'entendre sans rire; enfin ce fut là son unique pensée. Il passa légèrement sur toute mon absence, et ne trouva que ce mot à me dire. Nous nous en servons présentement dans nos adieux, et

je m'en sers moi-même intérieurement en songeant à vous ; mais ce n'est pas si gaiement, et la longueur de l'absence n'est pas une circonstance que j'oublie.

J'ai acheté, pour me faire une robe-de-chambre, d'une étoffe comme votre dernière jupe ; elle est admirable, il y a un peu de verd, et c'est le violet qui domine : en un mot, j'ai succombé. On vouloit me la faire doubler de couleur de feu, mais j'ai trouvé que cela avoit l'air d'une impénitence finale ; le dessus est la pure fragilité, mais le dessous eût été une volonté déterminée, qui m'a paru contre les bonnes mœurs : je me suis jettée dans le taffetas blanc ; ma dépense est petite ; je meprise la Bretagne, et n'en veux faire que pour la Provence, afin de soutenir la dignité d'une merveille d'entre deux âges où vous m'avez élevée.

Madame de Ludre me fit l'autre jour des merveilles à Saint-Germain ; il n'y avoit nulle distraction ; elle vous aimoit aussi : *Ah! pour Matame te Grignan, elle est atorable.* Brancas me conta une affaire que M. de Grignan eut cet hiver avec M. le Premier : *Je suis pour Grignan, j'ai vu leurs lettres.* Ce Brancas vous a écrit une grande diablesse de lettre plaisante, mais

illisible ; il m'en a dit des morceaux, nous devons prendre un jour pour la lire toute entière. M. de S*** a chassé un portier ; je ne sais ce qu'on dit, on parle de manteau gris, de quatre heures du matin, de coups de plat d'épée, et l'*on se tait du reste ;* on parle d'un certain apôtre qui en fait d'autres. Enfin, je ne dis rien, on ne m'accusera pas de parler ; pour moi, je sais me taire. Si cette fin vous paroît un peu galimatias, vous ne l'en aimerez que mieux. Adieu, ma chère enfant ; je vous manderai ce soir des nouvelles en fermant mon paquet.

LETTRE L.

A LA MÊME.

Vendredi au soir 24 Avril, chez M. DE LA ROCHEFOUCAULD, 1671.

JE fais donc ici mon paquet. J'avois dessein de vous conter que le Roi arriva hier au soir à Chantilly ; il courut un cerf au clair de la lune. Les lanternes firent des merveilles ; le feu d'artifice fut un peu effacé par la clarté de notre amie ; mais enfin le soir, le souper, le jeu, tout alla à merveille. Le tems qu'il a fait aujourd'hui nous faisoit espérer une suite digne d'un si agréable commencement.

Mais voici ce que j'apprends en entrant ici, dont je ne puis me remettre, qui fait que je ne sais plus ce que je vous mande, c'est qu'enfin Vatel, le grand Vatel, Maître-d'hôtel de M. Fouquet, qui l'étoit présentement de M. le Prince, cet homme d'une capacité distinguée de toutes les autres, dont la bonne tête étoit capable de contenir tout le soin d'un État; cet homme donc que je connoissois, voyant ce matin à huit heures que la marée n'étoit point arrivée, n'a pu soutenir l'affront qu'il a vu qui alloit l'accabler, et en un mot, il s'est poignardé. Vous pouvez penser l'horrible désordre qu'un si funeste accident a causé dans cette fète. Songez que la marée est peut-être arrivée comme il expiroit. Je n'en sais pas davantage présentement : je pense que vous trouvez que c'est assez. Je ne doute pas que la confusion n'ait été grande; c'est une chose fâcheuse à une fète de cinquante mille écus.

M. de Ménars épouse Mademoiselle de la Grange-Neuville : je ne sais comme j'ai le courage de vous parler d'autre chose que de Vatel.

LETTRE LI.

A LA MÊME.

A Paris, dimanche 26 Avril 1671.

Il est dimanche 26 Avril; cette lettre ne partira que mercredi; mais ce n'est pas une lettre, c'est une relation que Moreuil vient de me faire de ce qui s'est passé à Chantilly touchant Vatel. Je vous écrivis vendredi qu'il s'étoit poignardé; voici l'affaire en détail. Le Roi arriva le jeudi au soir; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa; il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners à quoi l'on ne s'étoit point attendu. Cela saisit Vatel; il dit plusieurs fois: Je suis perdu d'honneur; voici un affront que je ne supporterai pas. Il dit à Gourville: La tête me tourne; il y a douze nuits que je n'ai dormi; aidez-moi à donner des ordres. Gourville le soulagea en ce qu'il put; le rôti qui avoit manqué, non pas à la table du Roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenoit toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le Prince. M. le Prince alla jusques dans la chambre de Vatel, et lui dit: Vatel, tout va bien, rien n'étoit si beau que le souper du Roi.

Il répondit : Monseigneur, votre bonté m'achève; je sais que le rôti a manqué à deux tables. Point du tout, dit M. le Prince, ne vous fâchez point, tout va bien. Minuit vint, le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage; il coûtoit seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va par-tout, il trouve tout endormi; il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportoit seulement deux charges de marée; il lui demande : Est-ce là tout ? Oui, Monsieur. Il ne savoit pas que Vatel avoit envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque tems; les autres pourvoyeurs ne vinrent point; sa tête s'échauffoit, il crut qu'il n'auroit point d'autre marée. Il trouva Gourville, il lui dit : Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci. Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étoient point mortels. Il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer : on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang; on court à M. le Prince, qui fut au désespoir. M. le Duc pleura; c'étoit sur Vatel que tournoit tout

son voyage de Bourgogne. M. le Prince le dit au Roi fort tristement : on dit que c'étoit à force d'avoir de l'honneur à sa manière; on le loua fort, on loua et blâma son courage. Le Roi dit qu'il y avoit cinq ans qu'il retardoit de venir à Chantilly, parce qu'il comprenoit l'excès de cet embarras. Il dit à M. le Prince, qu'il ne devoit avoir que deux tables, et ne point se charger de tout; il jura qu'il ne souffriroit plus que M. le Prince en usât ainsi; mais c'étoit trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel; elle fut réparée : on dîna très-bien, on fit collation, on soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse; tout étoit parfumé de jonquilles, tout étoit enchanté. Hier, qui étoit samedi, on fit encore de même, et le soir le Roi alla à Liancourt, où il avoit commandé *media noche*; il doit y demeurer aujourd'hui. Voilà ce que Moreuil m'a dit, espérant que je vous le manderois. Je jette mon bonnet pardessus les moulins, et je ne sais rien du reste. M. d'Hacqueville, qui étoit à tout cela, vous fera des relations sans doute; mais comme son écriture n'est pas si lisible que la mienne, j'écris toujours; et si je vous mande cette infinité de détails, c'est que je les aimerois en pareille occasion.

LETTRE LII.

A LA MÊME.

Commencée à Paris le lundi 27 Avril 1671.

J'AI très-mauvaise opinion de vos langueurs ; je suis du nombre des méchantes langues, et je crois tout le pis. Voilà ce que je craignois ; mais, ma chère enfant, si ce malheur se confirme, ayez soin de vous, ne vous ébranlez point dans ces commencemens par votre voyage de Marseille ; laissez un peu établir les choses, songez à votre délicatesse, et que ce n'est qu'à force de vous être conservée que vous avez été jusqu'au bout. Je suis déjà bien en peine du dérangement que le voyage de Bretagne apportera à notre commerce : si vous êtes grosse, comptez que je n'ai plus aucun dessein que de faire ce que vous voudrez ; je ferai ma règle de vos desirs, et laisserai tout autre arrangement et toute autre considération à mille lieues de moi. Je crois que le chapitre de votre frère vous a divertie ; il est présentement en quelque repos ; il voit pourtant Ninon tous les jours, mais c'est en amie : il entra l'autre jour avec elle dans un lieu où il y avoit cinq ou six hom-

mes; ils firent tous une mine qui la persuada qu'ils le croyoient possesseur; elle connut leurs pensées, et leur dit: » Messieurs, vous vous damnez si vous croyez » qu'il y ait du mal entre nous, je vous » assure que nous sommes comme frère et » sœur «. Il est vrai qu'il est comme fricassé; je l'emmène en Bretagne, où j'espère que je lui ferai retrouver la santé de son corps et de son ame: nous ménageons, la Mousse et moi, de lui faire faire une bonne confession.

M. et Madame de Villars sortent d'ici, et vous font mille et mille amitiés; ils veulent la copie de votre portrait qui est sur ma cheminée, pour la porter en Espagne. Ma petite enfant a été tout le jour dans ma chambre, parée de ses belles dentelles, et faisant l'honneur du logis; ce logis qui me fait tant songer à vous, où vous étiez, il y a un an, comme prisonnière; ce logis que tout le monde vient voir, que tout le monde admire, et que personne ne veut *louer*. Je soupai l'autre jour chez la Marquise d'Uxelles avec Mad. la Maréchale d'Humières, Mesdames d'Arpajon, de Beringhen, de Frontenac, d'Outrelaise, Raimond et Martin; vous n'y fûtes point oubliée. Je vous conjure, ma fille, de me mander sincèrement des

nouvelles de votre santé, de vos desseins, de ce que vous souhaitez de moi. Je suis triste de votre état, je crains que vous ne le soyez aussi; je vois mille chagrins, et j'ai une suite de pensées dans ma tête, qui ne sont bonnes ni pour la nuit, ni pour le jour.

A Livry, mercredi 29 Avril.

Depuis que j'ai écrit ce commencement de lettre, j'ai fait un fort joli voyage. Je partis hier assez matin de Paris, j'allai dîner à Pomponne, j'y trouvai notre bon homme (1) qui m'attendoit; je n'aurois pas voulu manquer à lui dire adieu. Je le trouvai dans une augmentation de sainteté qui m'étonna: plus il approche de la mort, plus il s'épure. Il me gronda très-sérieusement; et, transporté de zèle et d'amitié pour moi, il me dit que j'étois folle de ne point songer à me convertir; que j'étois une jolie païenne; que je faisois de vous une idole dans mon cœur; que cette sorte d'idolâtrie étoit aussi dangereuse qu'une autre, quoiqu'elle me parût moins criminelle; qu'enfin, je songeasse à moi. Il me dit tout cela si fortement, que je n'avois pas le mot à dire. Enfin, après six heures de conversation très-agréable, quoique très-sérieuse, je le quit-

(1) M. Arnaud d'Andilly.

tai et vins ici, où je trouvai tout le triomphe du mois de Mai : le rossignol, le coucou, la fauvette, ont ouvert le printems dans nos forêts ; je m'y suis promenée tout le soir toute seule ; j'y ai trouvé toutes mes tristes pensées : mais je ne veux plus vous en parler. J'ai destiné une partie de cette aprèsdînée à vous écrire dans le jardin, où je suis étourdie de trois ou quatre rossignols qui sont sur ma tête. Ce soir je m'en retourne à Paris, pour faire mon paquet, et vous l'envoyer.

Il est vrai, ma fille, qu'il manqua un degré de chaleur à mon amitié ; quand je rencontrai la chaîne des galériens, je devois aller avec eux, au lieu de ne songer qu'à vous écrire. Que vous eussiez été agréablement surprise à Marseille de me trouver en si bonne compagnie ! Mais vous y allez donc en litière : quelle fantaisie ! J'ai vu que vous n'aimiez les litières que quand elles étoient arrêtées : vous êtes bien changée. Je suis entièrement du parti des médisans ; tout l'honneur que je puis vous faire, c'est de croire que jamais vous ne vous seriez servie de cette voiture, si vous ne m'aviez point quittée, et que M. de Grignan fût resté dans sa Provence. Que je suis fâchée de ce malheur ! mais que je l'ai bien prévu ! Conservez-

vous, ma très-chère; songez que la *Guisarde* beauté, ayant voulu se prévaloir d'une heureuse couche, s'est blessée rudement, et qu'elle a été trois jours prête à mourir : voilà un bel exemple. Madame de la Fayette craint toujours pour votre vie; elle vous cède sans difficulté la première place auprès de moi, à cause de vos perfections; et, quand elle est douce, elle dit que ce n'est pas sans peine; mais enfin cela est réglé et approuvé: cette justice la rend digne de la seconde, elle l'a aussi : la Troche s'en meurt; je vais toujours mon train, et mon train aussi pour la Bretagne. Il est vrai que nous ferons des vies bien différentes : je serai troublée dans la mienne par les États qui viendront me tourmenter à Vitré sur la fin du mois de Juillet; cela me déplaît fort; votre frère n'y sera plus en ce tems-là. Ma fille, vous souhaitez que le tems marche, vous ne savez ce que vous faites, vous y serez attrapée, il vous obéira trop exactement; et, quand vous voudrez le retenir, vous n'en serez plus la maîtresse. J'ai fait autrefois les mêmes fautes que vous, je m'en suis repentie; et quoique le tems ne m'ait pas fait tout le mal qu'il fait aux autres, il n'a pas laissé, par mille petits agrémens qu'il m'a ôtés, de me faire appercevoir des marques de

de son passage. Vous trouvez donc que vos Comédiens ont bien de l'esprit de dire des vers de Corneille; en vérité, il y en a de bien transportans. J'en ai apporté ici un tome qui m'amusa fort hier au soir. Mais n'avez-vous point trouvé jolies les cinq ou six fables de la Fontaine, qui sont dans un des tomes que je vous ai envoyés? Nous en étions ravis l'autre jour chez M. de la Rochefoucauld : nous apprîmes par cœur celle *du Singe et du Chat.*

D'animaux malfaisans c'étoit un très-bon plat.
Ils n'y craignoient tous deux aucun, tel qu'il pût être.
Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté,
On ne s'en prenoit point aux gens du voisinage :
Bertrand déroboit tout; Raton de son côté
Étoit moins attentif aux souris qu'au fromage.

Et le reste. Cela est peint; et la *Citrouille* et le *Rossignol,* cela est digne du premier tome. Je suis bien folle de vous écrire de telles bagatelles; c'est le loisir de Livry qui vous tue. Vous avez écrit un billet admirable à Brancas. Il vous écrivit l'autre jour une main toute entière de papier; c'étoit une rapsodie assez bonne; il nous la lut à Madame de Coulanges et à moi; je lui dis: Envoyez-la moi donc toute achevée pour mercredi. Il me dit qu'il n'en feroit rien, qu'il ne vouloit pas que vous la vissiez, que

cela étoit trop sot et trop misérable. Pour qui nous prenez-vous? vous nous l'avez bien lue. Tant y a, je ne veux pas qu'elle la lise. Voilà toute la raison que j'en ai eue ; jamais il ne fut si fou. Il sollicita l'autre jour un procès à la seconde des Enquêtes ; c'étoit à la première qu'on le jugeoit. Cette folie a fort réjoui les Sénateurs ; je crois qu'elle lui a fait gagner son procès. Que dites-vous, mon enfant, de l'infinité de cette lettre ? Si je voulois, j'écrirois jusqu'à demain. Conservez-vous, c'est ma ritournelle continuelle ; ne tombez point, gardez quelquefois le lit. Depuis que j'ai donné à ma petite une nourrice comme celles du tems de François premier, je crois que vous devez honorer tous mes conseils. Pensez-vous que je n'aille point vous voir cette année ? J'avois rangé tout cela d'une autre façon, et même pour l'amour de vous ; mais votre litière me dérange tout : le moyen de ne pas courir cette année, si vous le souhaitez un peu ! Hélas ! c'est bien moi qui dois dire qu'il n'y a plus de fixe pour moi que celui où vous êtes. Votre portrait triomphe sur ma cheminée ; vous êtes adorée maintenant en Provence, et à Paris, et à la Cour, et à Livry. Enfin, ma fille, il faut bien que vous soyez ingrate ; le moyen de rendre tout

cela. Je vous embrasse et vous aime, et vous le dirai toujours, parce que c'est toujours la même chose. J'embrasserois ce fripon de Grignan, si je n'étois fâchée contre lui.

Maître Paul (2) mourut il y a huit jours; notre jardin en est tout triste.

(2) Jardinier de Livry.

LETTRE LIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi premier Mai 1671.

Je gardois votre secret, comme, si vous aviez dérobé votre enfant; mais je n'en réponds plus, depuis que Valcroissant l'a mandé à Mademoiselle de Scudery, en se louant de vos honnêtetés, et disant que l'on vous adore en Provence. Comment vous portez-vous du voyage que vous avez fait à Marseille? n'êtes-vous pas résolue de vous bien conserver? Vous voulez bien, ma fille, que je sois un peu en peine de vous; il est impossible que cela ne soit pas.

Je dînai hier chez Madame de Villars avec M. de Vindisgras, deux autres de son pays, M. et Madame de Schomberg, M. et Madame de Béthune: *la plupart des*

amans sont des Allemands (1), comme vous voyez. M. de Schomberg me paroît un des plus aimables maris du monde : sans compter que c'est un héros, il a l'esprit aisé, et une intelligence dont on lui sait un gré non pareil : sa femme l'adore; mais parce qu'il ne faut pas être contente en ce monde, elle n'a pas un moment de santé. On parla fort de vous, on vous loua jusqu'au ciel; et ce qui me parut plaisant, c'est que Vindisgras se souvint d'avoir ouï dire ce que vous disiez il y a six ans, d'un Comte de Dietrichtein (2), qu'il ressembloit à M. de Beaufort (3), hormis qu'il parloit mieux François : nous trouvâmes plaisant qu'il eût retenu ce bon mot; cela nous donna lieu de parler de votre esprit : il vous a vue chez la Reine, quand vous prîtes congé; il a une grande idée de toute votre personne. Cette pauvre Madame de Béthune est encore grosse, elle me fait grand'pitié. On craint que la Princesse d'Harcourt ne soit grosse aussi. Je trouve tous les jours ici de quoi exercer mes beaux sentimens. Madame de Coulanges vint le

(1) Allusion à une chanson de Sarrasin : *Tircis, la plupart des amans sont des Allemands, etc.*

(2) Seigneur Allemand.

(3) Le Duc de Beaufort parloit assez mal sa langue naturelle.

soir, nous allâmes aux Tuileries, nous y vîmes ce qui reste d'hommes à Paris; et qui n'y sera pas encore long-tems; et de plus M. de Saint-Ruth (4) : quel homme, bon Dieu ! et que le désagrément de sa physionomie donne de grandes idées des qualités qu'on ne connoît pas ! Mais comment pourrois-je vous dire les tendresses, les amitiés, les remerciemens de M. de la Rochefoucauld, de Segrais, de Madame de la Fayette, avec qui je passai le reste de la soirée, et à qui je fis voir une partie de votre lettre? Il y avoit tant de choses pour eux, que je vous aurois fait tort en toute manière de la leur cacher. Je leur cachai pourtant votre grossesse, pour la dire une autre fois tout bas à Madame de la Fayette : car notre conversation d'hier roula sur d'autres discours plus agréables pour vous. Langlade survint; comme il s'en va à Bourbon, nous voulons qu'il aille vous voir. Segrais nous montra un recueil qu'il a fait des chansons de Blot : elles ont le diable au corps, mais je n'ai jamais vu tant d'esprit. Il nous conta aussi qu'il venoit de voir une mère de Normandie, qui, lui parlant d'un fils Abbé qu'elle a, lui avoit dit que le dessein de

(4) On a dit que la Maréchale de la M.... quoique très-glorieuse d'ailleurs, l'avoit épousé secrétement.

son fils étoit de bien étudier, et qu'il commençoit toujours à prêcher en attendant : cet arrangement nous fit rire. Vous souvient-il du bon mot du Comédien que je vous ai mandé (5)? Segrais l'a mis dans un recueil qu'il fait de tout ce qui a jamais été dit de plus fin. On parle de grandes nouvelles en Angleterre ; mais cela n'est point encore démêlé. On ne sait rien de l'arrivée du Roi à Dunkerque. Madame de Richelieu a gagné un grand procès contre Madame d'Aiguillon. M. le Duc est parti pour la Bourgogne, le Maréchal d'Albret pour son Gouvernement ; M. le Prince a suivi le Roi. Vous voyez bien par ces lanterneries, qu'il n'y a point aujourd'hui de nouvelles. Nous n'avons point dîné en *Lavardin ;* ils sont allés se promener à Versailles.

Madame de Verneuil a été très-malade à Verneuil. La d'Escars a eu une manière d'apoplexie, qui a fait grand'peur à elle et à celles qui se portent un peu trop bien. J'ai donné votre billet à Brancas : *il fera réponse à la Grignan.* Père Ytier vous salue très-révérencieusement. Je suis en colère contre M. de Grignan ; sans cela je l'aimerois. Ninon dit que votre frère est

(5) Voyez la Lettre du 8 Avril, page 131.

au-dessus de la définition; il est vrai qu'il ne se connoît pas lui-même, et que les autres le connoissent encore moins. Adieu, ma très-aimable; jamais il ne s'est vu un attachement si naturel que celui que j'ai pour vous.

LETTRE LIV.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 26 Mai 1671.

Je vous prie, ma fille, ne donnons point désormais à l'absence l'honneur d'avoir remis entre nous une parfaite intelligence, et de mon côté la persuasion de votre tendresse pour moi : quand l'absence auroit part à cette dernière, puisqu'elle l'a établie pour jamais, regrettons un tems où je vous voyois tous les jours, vous qui êtes le charme de ma vie et de mes yeux, où je vous entendois, vous dont l'esprit touche mon goût plus que tout ce qui m'a jamais plu. N'allons point faire une séparation de votre aimable vue et de votre amitié : il y auroit trop de cruauté à séparer ces deux choses; et je veux plutôt croire que le tems est venu qu'elles marcheront ensemble, que j'aurai le plaisir de vous voir sans mélange d'aucun nuage, et que je réparerai toutes

mes injustices passées, puisque vous voulez bien les nommer ainsi.

Je vis hier Madame de Guise; elle m'a chargée de vous faire mille amitiés, et de vous dire comme elle a été trois jours à l'extrémité, Madame Robinet n'y voyant plus goutte, et tout cela pour s'être agitée sur la foi de sa première couche, sans se donner aucun repos. L'agitation continuelle, qui ne donne pas le tems à un enfant de pouvoir se remettre à sa place, quand il a été ébranlé, fait une couche avancée, qui est très-souvent mortelle. Je lui promis de vous donner toutes ces instructions, pour quand vous en auriez besoin, et de vous dire tous les repentirs qu'elle avoit d'avoir perdu l'ame et le corps de son enfant. Je m'acquitte exactement de sa commission, dans l'espérance qu'elle vous sera utile : je vous conjure, ma fille, d'avoir un soin extrême de votre santé; vous n'avez que cela à faire.

Votre Monsieur qui dépeint mon esprit juste et carré, composé, étudié, l'a très-bien *dévidé*, comme disoit cette diablesse. J'ai fort rit de ce que vous m'en écrivez, et vous ai plaint de n'avoir personne à regarder pendant qu'il me louoit si bien; je voudrois au moins avoir été derrière la ta-

pisserie. Je vous remercie, ma fille, de toutes les honnêtetés que vous avez faites à la Brosse : c'est une belle chose qu'une vieille lettre (1); il y a long-tems que je les trouve encore pires que les vieilles gens, tout ce qui est dedans est une vraie radoterie.

Il est vrai que j'aime votre fille ; mais vous êtes une friponne de me parler de jalousie; il n'y a, ni en vous, ni en moi, de quoi pouvoir la composer; c'est une imperfection dont vous n'êtes point capable, et je ne vous en donne non plus de sujet que M. de Grignan : hélas ! quand on trouve dans son cœur toutes les préférences, et que rien n'est en comparaison, de quoi pourroit-on donner de la jalousie à la jalousie même? Ne parlons point de cette passion; je la déteste, quoiqu'elle vienne d'un fonds adorable : les effets en sont trop cruels et trop haïssables. Je vous prie, au reste, de ne point faire des songes si tristes de moi; cela vous émeut et vous trouble : je suis persuadée que vous n'êtes que trop vive et trop sensible sur ma santé, vous l'avez toujours été, et je vous conjure aussi,

(1) La Lettre du 15 Mars précédent ne fut rendue que six semaines après la date.

comme j'ai toujours fait, de n'en être point en peine : j'ai une santé au-dessus de toutes les craintes ordinaires ; je vivrai pour vous aimer, et j'abandonne ma vie à cette unique occupation, c'est-à-dire, à toute la joie, à toute la douleur, à tous les agrémens, à toutes les mortelles inquiétudes ; enfin, à tous les sentimens que cette passion pourra me donner.

Je partirai entre-ci et la Pentecôte ; je la passerai, ou à Chartres, ou à Malicorne : mais sûrement point à Paris. Vous êtes trop aimable d'entrer, comme vous faites, dans la tristesse de mon voyage : vous pouvez imaginer combien de souvenirs de vous entre la Mousse (2) et moi, sans compter cette pensée qui ne me quitte jamais. Il est vrai que je n'aurai point *Hébert*, j'en suis fâchée ; mais il faut se résoudre à tout : il est revenu de Chantilly ; il est désespéré de la mort de Vatel ; il y perd beaucoup : Gourville l'a mis à l'hôtel de Condé, pour faire cette petite charge dont je vous ai parlé. M. de la Rochefoucauld dit qu'il prend des liaisons avec *Hébert*, dans la pensée que c'est un homme qui commence une grande fortune : à cela je lui réponds que mes laquais ne sont pas si heu-

(2) Un parent de MM. de Coulanges.

reux que les siens (3). Ce Duc vous aime, et m'a assurée qu'il ne vous renverroit point votre lettre toute cachetée. Madame de la Fayette me prie toujours de vous dire mille choses pour elle : je ne sais si je m'en acquitte bien.

Ne rejetez point si loin ces livres de la Fontaine; il y a des fables qui vous raviront, et des contes qui vous charmeront; la fin *des Oies de Frère Philippe, les Remois, le petit Chien*, tout cela est très-joli; il n'y a que ce qui n'est point de ce style, qui est plat. Je voudrois faire une fable qui lui fît entendre combien cela est misérable de forcer son esprit à sortir de son genre, et combien la folie de vouloir chanter sur tous les tons, fait une mauvaise musique.

M. de Marseille a mandé à l'Abbé de Pontcarré que vous étiez grosse : j'ai fait assez long-tems mon devoir de cacher ce malheur; mais enfin l'on se moque de moi. J'embrasse mille fois M. de Grignan, malgré toutes ses iniquités; je le conjure au moins que, puisqu'il fait les maux, il fasse les médecines, c'est-à-dire, qu'il ait un soin extrême de votre santé, qu'il soit le maître là-dessus, comme vous devez être la maîtresse sur tout le reste.

(3) Gourville avoit été à M. de la Rochefoucauld; et tout le monde sait le rôle qu'il joua dans la suite.

Adieu, ma chère enfant, je vous baise et vous embrasse. Ne m'écrivez qu'autant que cela ne fera point de mal à votre santé, et qu'il soit toujours question de l'état où vous êtes; répondez moins à mes lettres, et parlez-moi de vous : plus je serai en Bretagne, plus j'aurai besoin de cette consolation : si vous ne pouvez m'écrire, chargez-en la petite Deville, et empêchez-la de donner dans la *justice de croire* et dans le *respectueux attachement*; qu'elle me parle de vous, et quoi encore? de vous, et toujours de vous.

LETTRE LV.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 8 Mai 1671.

Me voilà encore, et je ne puis partir que dans huit jours. L'incertitude du camp de Lorraine, pour mener ou pour ne pas mener mon fils, fait toute la mienne, et me donne de l'ennui. J'en ai beaucoup encore de votre santé: votre voyage de Marseille me trouble; l'air de la petite-vérole et le bruit des canons me donnent une inquiétude qui n'est que trop juste. Si je ne vais point m'en soulager par être auprès de vous, vous me serez bien plus obligée que si je traversois la France.

L'état où je suis et où je vais être, est dur à soutenir; et rien ne seroit capable de m'arrêter, que les raisons que vous savez, et dont nous sommes en confidence, mon cher ami (1) et moi. Je sens quelque consolation de l'avoir pour témoin de tous mes sentimens : ce n'est pas que j'en aie besoin auprès de vous, c'est que j'aime à mettre mes sentimens les plus chers en dépôt entre les mains d'un homme comme lui.

Je fus hier long-tems chez Madame du Pui-du-Fou; sérieusement, elle vous aime, et vous lui êtes obligée des soins et des prévoyances qu'elle a pour vous: son cœur n'en sait pas davantage; mais dans cette étendue, elle sait parfaitement bien. L'Abbé est ravi de vous voir appliquée à vos affaires; il vous trouve digne de tous ses soins, dès le moment que vous songez à mettre la règle dans votre maison; ajoutez cette perfection à toutes les autres; ne vous relâchez point : il n'est point question de suivre toujours les beaux sentimens; il faut avoir pitié de soi, et avoir de la générosité pour soi-même, comme on en a pour les autres. En un mot, continuez tous vos bons commencemens, et amusez-vous à vous conserver et à bien conduire vos affaires. J'espère que le voyage de l'Abbé,

(1) M. d'Hacqueville.

en quelque tems que ce soit, ne vous sera pas inutile. Adieu, ma très-chère; j'attends avec des impatiences vives des nouvelles de votre santé et de votre voyage.

LETTRE LVI.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 13 Mai 1671.

Je reçois votre lettre de Marseille; jamais une relation ne m'a tant amusée. Je lisois avec plaisir et avec attention; je suis fâchée de vous le dire, car vous n'aimez pas cela, mais vous narrez très-agréablement: je lisois votre lettre vite par impatience, et puis je m'arrêtois tout court, pour ne pas la dévorer si promptement: je la voyois finir avec douleur, et douleur de toute manière; car je ne vois que de l'impossibilité à votre retour, moi qui ne fais que le souhaiter. Ah! ma fille, ne m'en ôtez pas, ni à vous-même, l'espérance; pour moi, j'irai vous voir très-assurément, avant que vous ne preniez aucune résolution là-dessus: ce voyage est nécessaire à ma vie. Je tremble pour votre santé: vous avez été étourdie du bruit de tant de canons et du *hou* des galériens: vous y avez reçu des honneurs comme la Reine,

et moi, plus que je ne vaux : je n'ai jamais vu une telle galanterie que de donner mon nom pour le *mot de guerre*. Je vois bien que vous pensez à moi très-souvent, et que cette *maman mignonne* de M. de Vivonne n'est pas de contrebande avec vous. Je crois que Marseille vous aura paru belle ; vous m'en faites une peinture extraordinaire, et qui ne déplaît pas : cette nouveauté, à quoi rien ne ressemble, touche ma curiosité ; je serai fort aise de voir cette sorte d'enfer. Comment, des hommes gémir jour et nuit sous la pesanteur de leurs chaînes ! Voilà ce qu'on ne voit point ici : on en parle assez : elles font même quelquefois du bruit ; mais il n'y a rien d'effectif qu'à Marseille ; j'ai cette image dans la tête.

E' di mezzo l'horrore, esce il diletto.

Vous étiez belle, à ce que vous dites, et où est donc votre grossesse ? Comment s'accommode-t-elle avec votre beauté et avec tant de fatigue ? Il m'est venu de deux endroits que vous aviez un esprit si bon, si juste, si droit et si solide, qu'on vous a fait seule arbitre des plus grandes affaires. Vous avez accommodé les différens infinis de M. de Monaco, avec un Monsieur dont j'ai oublié le nom : vous avez un sens si net et si fort au-dessus des autres, qu'on laisse le soin de par-

ler de votre personne pour louer votre esprit : voilà ce qu'on dit de vous ici. Si vous trouvez quelque Prince Alamir, vous avez du fonds de reste pour faire le premier tome du roman, sans qu'on ose en parler. Je n'ai pas voulu faire ce tort à la Provence, de vous cacher la manière dont vous y êtes honorée, et dont on y parle de vous. Je voudrois savoir si vous êtes entièrement insensible à tous les honneurs qu'on vous fait : pour moi, je vous avoue grossièrement qu'ils ne me déplairoient pas ; mais je ferois l'impossible pour tâcher de revenir quelque tems me dépouiller de ma splendeur ; ce qui vous en reste ici est trop bon pour être négligé. Madame des Pennes (1) a été aimable comme un ange ; Mademoiselle de Scuderi l'adoroit : c'étoit la Princesse Cléobuline ; elle avoit un Prince Trasibule en ce tems-là ; c'est la plus jolie histoire de Cyrus (2). Si vous étiez encore à Marseille, je vous prierois de bien faire des complimens pour moi à M. le général des Galères (3) ; mais vous n'y êtes plus. Pour moi, je suis encore ici ; j'en suis en furie, je voulois partir vendredi ; l'Abbé

(1) Renée de Forbin, sœur de M. de Marseille, depuis Cardinal de Janson.

(2) Roman de Mademoiselle de Scudery.

(3) M. de Vivonne.

se met à genoux pour que ce ne soit que lundi : on ne peut tirer les Prêtres de Paris ; il n'y a que les Dames qui en veulent partir. Je m'en irai donc lundi : il me semble que vous voulez savoir mon équipage, afin de me voir passer comme j'ai vu passer M. *Busche*. Je vais à deux calèches, j'ai sept chevaux de carrosse, un cheval de bât qui porte mon lit, et trois ou quatre hommes à cheval : je serai dans ma calèche, tirée par mes deux beaux chevaux ; l'Abbé sera quelquefois avec moi. Dans l'autre, mon fils, la Mousse et Hélène ; celle-ci aura quatre chevaux, un postillon : quelquefois le bréviaire assemblera le second ordre, et laissera place à un certain bréviaire de Corneille, que nous avons envie de dire Sévigné et moi. Voilà de beaux détails, mais on ne les hait pas des personnes que l'on aime.

Je n'ai garde de dire à notre Océan la préférence que vous lui donnez, il en seroit trop glorieux ; il n'est pas besoin de lui donner plus d'orgueil qu'il n'en a. Bien du monde s'en va lundi, comme moi. Brancas est parti ; je ne sais si cela est bien vrai, car il ne m'a point dit adieu ; il croit peut-être l'avoir fait. Il étoit l'autre jour debout devant la table de Madame de Coulanges ; je lui dis : Asseyez-vous donc, ne voulez-vous pas sou-

per? Il se tenoit toujours debout. Madame de Coulanges lui dit : Asseyez-vous donc. Parbleu, dit-il, Madame de Sanzei se fait bien attendre, je crois qu'on ne lui a pas dit qu'on a servi : c'étoit Madame de Sansei qu'il attendoit ; il y a environ cinq semaines qu'elle est à Autry : cette civilité nous a fait rire. Madame de Soubise est grosse ; elle s'en plaint à sa mère, mais inutilement. Pour Madame de Louvigny, vous le savez. Si je pouvois trouver quelque honnête veuve, ou quelque honnête fille qui le fût aussi, je vous le manderois pour votre consolation. L'Abbé Têtu est parti, disant que Paris lui pèse sur les épaules ; il est allé droit à Fontevraud, c'est le chemin, cela est heureux : de là il va à Richelieu, qui n'est qu'à cinq lieues, il y demeurera. Ce voyage paroît ridicule à bien des gens, et semble l'éloigner encore de l'épiscopat ; pour moi, je dis qu'il l'en approchera. Vous voyez qu'il ne s'accommode pas si bien de l'absence de Madame de Fontevraud que de la vôtre. Si j'étois désormais en lieu de vous parler du prochain, je prendrois votre manière ; elle est mille fois plus nette et plus facile que le galimatias dont je m'étois servie, et que vous avez pourtant fort bien deviné ; il n'y en a guère d'impénétrables pour vous. Vous trouvez

que mon fils me console de Paris, que les États me consoleront de mon fils; mais de vous, ma belle, qui m'en consolera? Je n'ai point encore trouvé qu'il y ait rien dans le monde qui puisse s'en vanter.

LETTRE LVII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 15 Mai 1671.

Me voici encore, ma chère fille, avec tous les chagrins qui accompagnent les départs retardés, et les départs qui éloignent encore plus de ce qu'on aime: mais quelle rage de prendre un chemin opposé à celui de son cœur! Si jamais je ne vois plus rien entre la Provence et moi, je serai transportée de joie. L'envie continuelle que j'ai de recevoir de vos lettres et d'apprendre l'état de votre santé, est une chose si dévorante pour moi; que je ne sais comment je pourrai la supporter. J'attends dimanche de vos nouvelles, et je partirai lundi matin. Je suis occupée à donner tous les ordres nécessaires pour en avoir souvent, et je pense y avoir réussi autant qu'il se peut.

Madame de Crussol est grosse, et mille autres; j'allai hier lui dire adieu, et à l'effigie

de Madame de Montausier : si j'avois le tems, je vous conterois les gentillesses qu'elle me dit ; mais j'ai été accablée ce matin d'adieux et d'affaires. Je m'en vais dire les miens en Lavardin. Je ferai mon paquet ce soir, j'aurai plus de loisir.

Vendredi au soir 15 Mai, chez M. de la Rochefoucauld.

Je suis auprès d'un homme qui vous aime, et qui vous conjure de le croire. Il a pris un fort grand plaisir à entendre la peinture de vos galériens de Marseille. Madame de la Fayette me dicte beaucoup de belles choses que je ne vous dirai point. Nous avons été nous promener chez Faverole à Issy, où les rossignols, l'épine blanche, les lilas, les fontaines et le beau tems nous ont donné tous les plaisirs innocens qu'on peut avoir ; c'est un lieu où je vous ai vue, cela nourrissoit fort la tendresse. Nous y vîmes une fois un chat qui voulut arracher les deux yeux de Madame de la Fayette, et pensa bien en passer son envie, si vous vous en souvenez. J'ai dit adieu à toutes les beautés de ce pays : je m'en vais dans un autre bien rude : il n'y en a point, ma fille, où je trouve le moyen de penser uniquement à vous. J'ai recommandé ma petite enfant à Madame Amelot,

à Madame d'Ormesson, et sur-tout à Madame du Pui-du-Fou, avec qui je fus hier deux heures; elle en aura soin comme de son enfant. J'ai pris congé des Usez et de mille autres. M. de Rambures est mort: pouvez-vous vous représenter sa femme (1) affligée avec un bandeau (2)? L'Abbé de Foix se meurt; il a reçu tous ses sacremens, il agonise, cela est pitoyable. J'ai reçu une lettre de Corbinelli, qui me paroît excessivement content de M. de Vardes et de sa libéralité. Si vous écrivez quelquefois à Vardes, je vous prie de lui mander ce que je vous dis, afin qu'il voie qu'il n'y a rien de moins ingrat que son ami. Bon soir, ma petite, nous sommes tristes, nous n'avons rien de gaillard à vous mander. Si vous aimez à être parfaitement aimée, vous devez aimer mon amitié.

(1) N.... de Beautru, Marquise de Rambures.

(2) Les veuves portoient en ce tems-là un bandeau de crêpe sur le front, comme les Religieuses en portent un de toile.

LETTRE LVIII.

A LA MÊME.

Lundi en partant, 18 Mai 1671.

Enfin, ma fille, me voilà prête à monter dans ma calèche; voilà qui est fait, je vous dis adieu : jamais je ne vous dirai cette parole sans une douleur sensible. Je m'en vais donc en Bretagne : est-il possible qu'il y ait encore quelque chose à faire à un éloignement, quand on est à deux cents lieues l'une de l'autre ? Cependant j'ai trouvé encore à le perfectionner; et comme vous avez trouvé que votre ville d'Aix n'étoit pas encore assez loin, je trouve aussi que Paris est dans votre voisinage : vous êtes allée à Marseille pour me fuir; et moi pour le renvier sur vous, je m'en vais à Vitré. Tout de bon, ma petite, j'ai bien du regret à notre commerce, il m'étoit d'une grande consolation et d'un grand amusement; il sera présentement d'une étrange façon. Hélas! que vais-je vous dire du milieu de mes bois ? Je vous parlerai à cœur ouvert de Mademoiselle du Plessis et de *Jacquine* : les jolies peintures! Je suis fort contente de ce que vous me dites de votre santé : mais, au nom de Dieu, si vous

m'aimez, conservez-vous, ne dansez point, ne tombez point, reposez-vous souvent, et sur-tout prenez vos mesures pour accoucher à Aix, au milieu de tous les prompts secours. Vous savez comme vous êtes expéditive, rangez-vous-y plutôt que plus tard. Bon Dieu! que ne souffrirai-je point en ce tems-là!

Vous me contez fort plaisamment le démêlé que vous avez eu avec mon ami Vivonne; il me paroît que tout le tort est de son côté; vous le menâtes beau train à la manière dont vous l'avez pris : son décontenancement fait suer, et lui aussi, j'en suis assurée : conclusion, vous l'embrassâtes, c'est un grand effort (1) en l'état où vous êtes; il faut toujours faire en sorte de n'avoir point de querelle ni d'ennemis sur les bras.

Ce pauvre Abbé de Foix est mort : cela fait pitié. Qui pourroit croire qu'une mère, qui a trois garçons, dont l'aîné est marié, fût sur le point de voir finir sa maison? Cependant il est vrai que ce petit Duc de Foix ne vaut pas un coup de poing; il est à Bordeaux avec sa mère pour un procès : quelle nouvelle pour eux! L'Armentière beauté fait la guerre à ses beaux cheveux,

(1) M. de Vivonne étoit d'une extrême grosseur.

et se déchire le sein, à ce qu'on dit; je vois que cela vous console. Savez-vous que notre petite Senneterre (2) est accouchée à Grenoble? Je ne sais qui ne part point aujourd'hui; nous comptâmes hier jusqu'à vingt personnes de qualité qui font comme moi. M. de Coulanges me donna un grand souper, où tout le monde s'assembla pour me dire adieu. Adieu donc, ma très-chère et très-aimable, je m'en vais coucher à Bonnelle: j'espère que j'y retrouverai cette dévotion que vous y laissâtes une fois, je la prendrai; hélas! j'en ai assez de besoin pour me faire supporter avec patience l'éloignement d'un enfant que j'aime si passionnément, et toutes les justes craintes que je puis avoir pour sa santé: songez un peu à ce que je dois souffrir, n'étant soutenue d'aucune distraction. J'emmène votre frère, et le dérobe à toute la honte de ses mauvais procédés: vous jugez bien que ses maîtresses ne seront pas inconsolables; pour moi, je m'en accommoderai fort bien. Je suis persuadée de ce que dit M. de Grignan. Ah! mon cher Comte, je le crois assurément; il n'y a personne qui n'en eût fait autant que vous, s'il eût

(2) Elle étoit Longueval, et mère de Madame de Florensac, qui a laissé M. de Crussol et Madame la Duchesse d'Aiguillon.

été

été à votre place : vous me payez de raisons, et vous le prenez sur un ton qui mérite qu'on vous pardonne ; mais songez pourtant que la jeunesse, la beauté, la santé, la gaieté et la vie d'une femme que vous aimez, toutes ces choses sont détruites par les rechûtes fréquentes du mal que vous faites souffrir. Ma fille, je reviens à vous, après avoir dit adieu à votre mari. Il nous revient ici que vous perdez tout ce que vous jouez l'un et l'autre : hé, mon Dieu ! pourquoi tant de malheur, et pourquoi cette petite pluie continuelle que j'ai toujours trouvée si incommode ? Je deviens comme elle, je ne finis point. Adieu donc pour la centième fois, ma chère enfant ; remerciez bien d'Hacqueville de toutes les amitiés que j'en reçois tous les jours : il entre dans mes sentimens ; voilà de quoi il est question en ce monde. N'oubliez pas de faire savoir à Vardes que Corbinelli se loue fort de lui.

LETTRE LIX.

A LA MÊME.

A Malicorne, samedi 23 Mai 1671.

J'ARRIVE ici, où je trouve une lettre de vous, tant j'ai su donner un bon ordre à notre commerce. Je vous écrivis lundi en partant de Paris ; depuis cela, mon enfant, je n'ai fait que m'éloigner de vous avec une telle tristesse et un souvenir de vous si pressant, qu'en vérité la noirceur de mes pensées m'a rendue quelquefois insupportable. Je suis partie avec votre portrait dans ma poche ; je le regarde fort souvent : il seroit difficile de me le dérober présentement, sans que je m'en apperçusse : il est parfaitement aimable ; j'ai votre idée dans l'esprit ; j'ai dans le milieu de mon cœur une tendresse infinie pour vous ; voilà mon équipage, et voilà avec quoi je vais à trois cents lieues de vous. Nous avons été fort incommodés de la chaleur : un de mes beaux chevaux demeura dès Palaiseau ; les autres six ont tenu bon jusqu'ici : nous partons dès deux heures du matin pour éviter l'extrême chaleur ; encore aujourd'hui nous avons prévenu l'aurore dans ces bois pour voir

Silvie, c'est-à-dire, Malicorne, où je me reposerai demain. J'y ai trouvé les deux petites filles, *rechignées, un air triste, une voix de Mégère*; j'ai dit, *ces petites sont sans doute à notre ami, fuyons-les*; du reste, *nos repas ne sont point repas à la légère* (1). Jamais je n'ai vu une meilleure chère, ni une plus agréable maison : il me falloit toute l'eau que j'y ai trouvée pour me rafraîchir du fond de chaleur que j'ai depuis six jours. Notre Abbé se porte bien; mon fils et la Mousse me sont d'une grande consolation. Nous avons relu des pièces des Corneille, et repassé avec plaisir sur toutes nos vieilles admirations. Nous avons aussi un livre nouveau de Nicole, c'est de la même étoffe que Pascal, et que l'*Éducation d'un Prince*; mais cette étoffe est merveilleuse : on ne s'en ennuie point. Nous serons le 27 aux Rochers, où je trouverai une de vos lettres : hélas! c'est mon unique joie. Vous ne pouvez plus m'écrire qu'une fois la semaine, parce qu'aussi bien elles ne partiront de Paris que le mercredi, et j'en recevrois deux à la fois. Il me semble que je m'ôte la moitié de mon bien; cependant j'en suis aise, parce que c'est autant de fati-

(1) Voyez la fable de La Fontaine, qui a pour titre : *l'Aigle et le Hibou*.

gue retranchée en l'état où vous êtes. Il faut que je sois devenue de bonne humeur pour vouloir bien que vous preniez cela sur moi : mais, ma fille, au nom de Dieu, conservez-vous, si vous m'aimez. Ah ! que j'ai de regret à votre aimable personne ! N'aurez-vous jamais un moment de repos? Faut-il user sa vie à cette continuelle fatigue? Je comprends les raisons de M. de Grignan ; mais, en vérité, quand on aime une femme, quelquefois on en a pitié.

Mon éventail est donc venu bien à propos; ne l'avez-vous pas trouvé joli ? hélas! quelle bagatelle ! ne m'ôtez pas ce petit plaisir quand l'occasion s'en présente, et remerciez-moi de la joie que je me donne, quoique ce ne soit que des riens. Mandez-moi bien de vos nouvelles; c'est là de quoi il est question; songez que j'aurai une de vos lettres tous les vendredis; mais songez aussi que je ne vous vois plus, que vous êtes à mille lieues de moi, que vous êtes grosse, que vous êtes malade; songez : non, ne songez à rien, laissez-moi tout songer dans mes grandes allées, dont la tristesse augmentera la mienne : j'aurai beau m'y promener, je n'y trouverai point ce que j'y avois la dernière fois que j'y fus. Adieu, ma très-chère enfant; vous ne me parlez point assez de

vous; marquez toujours bien la date de mes lettres : hélas ! que diront-elles présentement? Mon fils vous embrasse mille fois; il me désennuie extrêmement, et songe fort à me plaire : nous lisons, nous causons, comme vous le devinez fort bien. La Mousse tient bien sa partie, et, pardessus tout, notre Abbé qui se fait adorer, parce qu'il vous adore. Il m'a enfin donné tout son bien (2); il n'a point eu de repos que cela n'ait été fait; n'en parlez à personne, la famille le dévoreroit; mais aimez-le bien sur ma parole, et sur ma parole aussi aimez-moi. J'embrasse ce fripon de Grignan, malgré ses forfaits.

(2) Madame de Sévigné étoit la nièce bien-aimée de l'Abbé de Coulanges; et comme il passoit sa vie avec elle, rien n'étoit plus naturel que la donation qu'il lui fit de son bien.

LETTRE LX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 31 Mai 1671.

Enfin, ma fille, me voici dans ces pauvres rochers : peut-on revoir ces allées, ces devises, ce petit cabinet, ces livres, cette chambre, sans mourir de tristesse? Il y a

des souvenirs agréables; mais il y en a de si vifs et de si tendres, qu'on a peine à les supporter; ceux que j'ai de vous sont de ce nombre. Ne comprenez-vous point bien l'effet que cela peut faire dans un cœur comme le mien?

Si vous continuez de vous bien porter, ma chère enfant, je ne vous irai voir que l'année qui vient. La Bretagne et la Provence ne sont pas compatibles : c'est une chose étrange que les grands voyages : si l'on étoit toujours dans le sentiment qu'on a, quand on arrive, on ne sortiroit jamais du lieu où l'on est; mais la Providence fait qu'on oublie; c'est la même qui sert aux femmes qui sont accouchées : Dieu permet cet oubli, afin que le monde ne finisse pas, et que l'on fasse des voyages en Provence. Celui que j'y ferai, me donnera la plus grande joie que je puisse recevoir dans ma vie : mais quelles pensées tristes de ne point voir de fin à votre séjour! J'admire et je loue de plus en plus votre sagesse, quoiqu'à vous dire le vrai, je sois fortement touchée de cette impossibilité; j'espère qu'en ce tems-là nous verrons les choses d'une autre manière : il faut bien l'espérer; car, sans cette consolation, il n'y auroit qu'à mourir. J'ai quelquefois des rêveries dans ces bois, d'une telle

noirceur, que j'en reviens plus changée que d'un accès de fièvre. Il me paroît que vous ne vous êtes point trop ennuyée à Marseille. Ne manquez pas de me mander comme vous aurez été reçue à Grignan. Ils avoient fait ici une manière d'entrée à mon fils; Vaillant avoit mis plus de quinze cents hommes sous les armes, tous fort bien habillés, un ruban neuf à la cravate; ils vont en très-bon ordre nous attendre à une lieue des Rochers. Voici un bel incident: M. l'Abbé avoit mandé que nous arriverions le mardi, et puis tout d'un coup il l'oublie; ces pauvres gens attendent le mardi jusqu'à dix heures du soir; et, quand ils sont tous retournés chacun chez eux, bien tristes et bien confus, nous arrivons paisiblement le mercredi, sans songer qu'on eût mis une armée en campagne pour nous recevoir: ce contre-tems nous a fâchés; mais quel remède? voilà par où nous avons débuté. Mademoiselle du Plessis est tout justement comme vous l'avez laissée; elle a une nouvelle amie à Vitré, dont elle se pare, parce que c'est un bel esprit qui a lu tous les Romans, et qui a reçu deux lettres de la Princesse de Tarente. J'ai fait dire méchamment par Vaillant, que j'étois jalouse de cette nouvelle amitié, que je n'en témoignerois rien; mais que mon cœur étoit saisi:

tout ce qu'elle dit là-dessus est digne de Molière; c'est une plaisante chose de voir avec quel soin elle me ménage, et comme elle détourne adroitement la conversation, pour ne point parler de ma rivale devant moi : je fais aussi fort bien de mon côté. Mes petis arbres sont d'une beauté surprenante; Pilois (1) les élève jusqu'aux nues avec une propreté admirable : tout de bon, rien n'est si beau que ces allées que vous avez vu naître. Vous savez que je vous donnai une manière de devise qui vous convenoit : voici un mot que j'ai écrit sur un arbre pour mon fils qui est revenu de Candie, *vago di fama* : n'est-il point joli pour n'être qu'un mot? Je fis écrire encore hier en l'honneur des paresseux, *bella cosa far niente*. Hélas! ma fille, que mes Lettres sont sauvages! Où est le tems que je parlois de Paris comme les autres? C'est purement de mes nouvelles que vous aurez; et voyez ma confiance, je suis persuadée que vous aimez mieux celles-là que les autres. La compagnie que j'ai ici me plaît fort; notre Abbé est toujours admirable; mon fils et la Mousse s'accommodent fort bien de moi, et moi d'eux; nous nous cherchons toujours; et, quand les affaires me séparent d'eux,

(1) Jardinier des Rochers.

ils sont au désespoir, et me trouvent ridicule de préférer un compte de fermier aux contes de la Fontaine. Ils vous aiment tous passionnément; je crois qu'ils vous écriront : pour moi, je prends les devants, et n'aime point à vous parler en tumulte. Ma fille, aimez-moi donc toujours : c'est ma vie, c'est mon mon ame que votre amitié : je vous le disois l'autre jour ; elle fait toute ma joie et toutes mes douleurs. Je vous avoue que le reste de ma vie est couvert d'ombre et de tristesse, quand je songe que je la passerai si souvent éloignée de vous.

LETTRE LXI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 7 Juin 1671.

J'AI reçu vos deux lettres avec une sorte de joie, qu'il n'est pas aisé d'expliquer dans une lettre. Celle que vous avez écrite à mon fils, n'est pas fricassée dans de la neige; vraiment elle est fricassée dans du sel à pleines mains : depuis le premier mot jusqu'au dernier elle est parfaite; je laisse à mon fils le soin de vous répondre, et de vous dire comme il a réussi dans sa paroisse, et dans un bal de Vitré. Nous avons lu *Bertrand du Guesclin*

en quatre jours, cette lecture nous a divertis. Au reste, vous n'avez pas bien vu; ma calèche n'est pas rompue par les chemins; mes arcs sont forgés de la propre main de Vulcain : à moins que de venir de cette fournaise, ils n'auroient pas résisté à un troisième voyage de Bretagne : ce que vous voulez dire, c'est que l'un de mes chevaux, le plus beau de France, est resté à Nogent, et y mourra, selon ce qu'on m'en écrit; c'est cela qui vous a trompée. Il est vrai que j'eus, il y a quelque tems, une colique très-fâcheuse : mais j'admire d'Hacqueville de vous avoir mandé que je ne le lui avois pas fait savoir; ce qui est plaisant, c'est qu'il a eu tort en cette occasion; et comme il a gagé d'être parfait, il n'a point poussé sa justification avec moi, et veut se racquitter auprès de vous, en disant que j'ai eu tort : mais je n'en puis jamais avoir avec lui sur le chapitre de l'amitié; je l'aime tendrement, et son amitié m'est un trésor inestimable. Voici comme la chose se passa : j'allois à la messe en calèche avec ma tante; à moitié chemin j'eus un grand mal de cœur; je craignis les suites, je revins sur mes pas, je vomis beaucoup; voilà de grandes douleurs dans le côté droit, de grands vomissemens encore, des douleurs redoublées, et une suppression qui

me tenoit dès la nuit : l'alarme se met au camp ; on envoie chez *Pequet*, qui eut de moi des soins extrêmes ; on envoie chez l'apothicaire, on envoie querir un demi-bain, on envoie chercher de certaines herbes ; si j'avois eu dix laquais, ils auroient tous été employés. Je ne songeai point du tout à Madame de la Fayette ; notre petit Tapissier, qui alloit chez elle pour travailler, lui dit l'état où j'étois. Je vis arriver Madame de la Fayette, comme j'étois dans le bain : elle me dit ce qui l'avoit fait venir, et qu'elle avoit rencontré un laquais de d'Hacqueville, à qui elle avoit dit mon mal, persuadée qu'il viendroit me voir dès qu'il l'auroit appris. Cependant le jour se passe, mais non pas ma colique : je fus encore assez mal la nuit ; je n'entendois point parler de d'Hacqueville ; je sentis son oubli ; j'y pensai, j'en parlai : le matin je me portai mieux, et mieux à ces maux-là, c'est être guéri. M. d'Ormesson vint à moi tout effrayé, et me dit que M. d'Hacqueville venoit de lui apprendre au Palais que j'étois fort mal ; il le savoit donc. Le soir je lui écrivis une petite plainte amoureuse ; il fut embarrassé, et voulut me donner de méchantes raisons : je lui fis voir clair que je n'avois pas envoyé chez Madame de la Fayette : il ne poussa pas ce qu'il avoit dit à

M. d'Ormesson, qui le rendoit coupable ; et moi qui suis honnête, je ne voulus pas le pousser aussi, et lui laissai dire qu'il n'avoit appris mon mal que par mon billet. Voilà une belle narration bien divertissante et bien nécessaire; mais elle est vraie : ma fille, si vous n'êtes fatiguée de ce récit, vous avez une bonne santé; je fais vœu de n'en jamais faire de si long.

Vous avez donc vu un pauvre vieux homme qu'on alloit rouer ; il s'est mieux comporté qu'un certain Comte Frangipani, qui fut exécuté, il y a deux mois, à Vienne, pour avoir conspiré contre l'Empereur. Ce Frangipani se trouva si incapable de supporter la mort en public, qu'il fallut le traîner au supplice, et le tenir à quatre : voilà justement tout comme je ferois. Mais à propos de supplice, en voici un petit qui vous fera frissonner. M. du Plessis avoit aux deux pieds un petit mal, comme vous en avez eu ; au lieu du traitement que vous a fait Charon, il a trouvé ici un fort habile homme, *un homme admirable*, dit Mademoiselle du Plessis, qui lui a proposé un petit remède anodin ; c'est de lui arracher de vive force les deux ongles des orteils tout entiers, et toute la racine, afin, dit-il, que cette incommodité ne revienne plus : il en étoit au lit quand nous

sommes arrivés; il marche présentement, mais c'est comme un château branlant; je crois qu'on lui dira toute sa vie : *Je crains que vous ne tombiez, vous n'êtes pas trop bien assuré sur vos jambes* (1). Du reste, Mademoiselle du Plessis est toujours adorable : elle avoit ouï dire que M. de Grignan étoit *le plus beau garçon qu'on eût su voir*; prenez son ton, vous lui auriez donné un second soufflet (2). Je suis quelquefois assez malencontreuse pour dire quelque chose qui lui plaise; je voudrois que vous l'entendissiez me louer et me copier. Elle a retenu aussi certaines choses que vous disiez ici, qu'elle nous redonne avec la même grace : hélas! si rien ne me faisoit mieux souvenir de vous, que je serois heureuse!

Pomenars (3) est toujours accablé de procès criminels, où il ne va jamais moins que de sa vie. Il sollicitoit l'autre jour à Rennes avec une grande barbe; quelqu'un lui demanda, pourquoi il ne se faisoit point raser? » Moi, dit-il, je serois bien fou de prendre

(1) Trait du Roman comique.

(2) Voyez la Lettre du 26 Juillet suivant.

(3) Gentilhomme Breton, dont on a dit qu'il avoit eu un procès pour fausse monnoie, et qu'ayant été justifié, il paya les épices de son arrêt en fausses espèces. *Voyez les Lettres du 26 et 29 Juillet suivant, et l'article* BOUILLÉ, *dans les Mémoires d'Amelot de la Houssaie.*

» de la peine après ma tête, sans savoir à » qui elle doit être. Le Roi me la dispute; » quand on saura à qui elle doit demeurer, » si c'est à moi, j'en aurai soin ». Voilà de quelle manière triste il sollicite ses Juges.

Vous verrez, par cette lettre de l'Évêque de Marseille, que nous sommes toujours amis : il me semble que j'ai reçu plus de dix fois cette même lettre; ce sont toujours les mêmes phrases; il ne donne point dans la *justice de croire*; il me prie d'être persuadée *qu'il est, avec une vénération extraordinaire, l'Évêque de Marseille*; et je le crois. Continuez l'amitié sincère qui est entre vous; ne levez point le masque, et ne vous chargez point d'avoir une haine à soutenir : c'est un plus grand fardeau que vous ne pensez. Quelle audace de vous faire peindre! Je m'en réjouis, c'est signe que vous êtes belle. Votre frère est un trésor de folie qui tient bien sa place ici. Nous avons quelquefois encore de bonnes conversations dont il pourroit faire son profit; mais son esprit est un peu fricassé dans de la crême fouettée; il est aimable à cela près. Et l'Italien, l'oubliez-vous? J'en lis toujours un peu pour entretenir noblesse. Vous dites donc que M. de Grignan m'embrasse. Vous perdez le respect, mon pauvre Grignan, viens donc un peu jouer

dans mon mail, je t'en conjure; il y fait si beau, j'ai tant d'envie de vous voir jouer, vous avez si bonne grace, vous faites de si jolis coups. Vous êtes bien cruel de me refuser une promenade d'une heure seulement. Et vous, ma petite, venez, nous causerons.

LETTRE LXII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 10 Juin 1671.

Je m'en vais vous entretenir aujourd'hui, ma chère enfant, ce qui s'appelle de la pluie et du beau tems. Je n'ai vos lettres que le vendredi, et j'y fais réponse le dimanche. Je commence donc par la pluie, car il n'est pas question du beau tems. Il y a huit jours qu'il pleut ici continuellement; je dis continuellement, parce que la pluie n'est interrompue que par des orages. Je ne puis sortir; mes ouvriers sont dispersés; je suis dans une tristesse épouvantable; la Mousse est tout chagrin aussi : nous lisons, cela nous soutient la vie. Mon fils est à Rennes, où nous avons cru qu'il falloit l'envoyer pour y voir le premier Président et beaucoup d'amis que j'y ai conservés : s'il a du tems, je lui conseillerai aussi d'aller voir M. de Coësquen;

il est en âge de rendre ces sortes de devoirs. Il y eut encore dimanche un bal à Vitré. J'ai peur que mon fils ne trouve de bonne compagnie dix ou douze hommes qui soupèrent avec lui à la tour de Sévigné; il faut les souffrir, mais il faut bien se garder de les trouver bons. Il y eut dans ce repas une jolie querelle sur un rien : un démenti se fit entendre, on se jetta entre deux; on parla beaucoup, on raisonna peu; M. le Marquis eut l'honneur d'accommoder cette affaire, et partit ensuite pour Rennes. Il y a de grandes cabales à Vitré : Mademoiselle de Croqueoison se plaint de Mademoiselle du Cerni, parce que l'autre jour à un bal il y eut des oranges douces dont on ne lui fit point de part; il faudroit entendre là-dessus Mademoiselle du Plessis et les Launayes, comme elles possèdent bien les détails de cette affaire. Mademoiselle du Plessis laisse périr toutes les affaires qu'elle a à Vitré, et ne veut pas y mettre le pied de peur de me donner de la jalousie de cette nouvelle amie; et même l'autre jour, afin de me donner un entier repos, elle m'en dit beaucoup de mal : quand il fait beau, cela me fait rire; mais quand il pleut, je lui donnerois bien un soufflet, comme vous fîtes un jour. Madame de Coulanges me mande qu'elle n'a point de nou-

velles

velles de Brancas; sinon que de ses six chevaux de carrosse il ne lui en est resté qu'un, et qu'il a été le dernier à s'en appercevoir. On ne me mande rien de nouveau : notre petite d'Alègre est chez sa mère; on croit que M. de Segnelai l'épousera. Je m'imagine que vous ne manquez pas de gens qui vous mandent tout; pour moi, je méprise tous les petits évènemens; j'en voudrois qui pussent me donner de grands étonnemens. J'en ai eu ce matin dans le cabinet de l'Abbé : nous avons trouvé, avec ces jetons qui sont si bons, que j'aurai eu *cinq cents trente mille livres de bien*, en comptant toutes mes petites successions. Savez-vous bien que ce que m'a donné notre cher Abbé ne sera pas moins de *quatre-vingt mille francs?* Hélas! vous croyez bien que je n'ai pas d'impatience de l'avoir; et *cent mille livres* de Bourgogne : voilà qui est venu depuis que vous êtes mariée; le reste, c'est *cent mille écus* en me mariant; *dix mille écus* depuis de M. de Châlons, et *vingt mille francs* des petits partages de certains oncles. Mais n'admirez-vous pas où ma plume est allée me jeter? Je ferois bien mieux de vous dire ce que je souffre tous les jours, quand je fais réflexion en quels endroits la Providence nous a placées pour y passer la vie. Voilà de quoi je

compose ma bile : je souhaite que vous n'en composiez point la vôtre; vous n'en avez pas besoin dans l'état où vous êtes; vous avez un mari qui vous adore : rien ne manque à votre grandeur; tâchez seulement de faire quelque miracle à vos affaires, afin que le retour de Paris ne soit retardé que par les devoirs de votre charge, et point par nécessité. Voilà qui est bien aisé à dire, je voudrois qu'il le fût encore plus à faire; les souhaits n'ont jamais été défendus. On me mande que Madame de Valavoire est à Paris, et qu'elle ne peut se taire de votre beauté, de votre politesse, de votre esprit, de votre capacité, et même de votre coiffure que vous avez devinée, et que vous exécutez comme au milieu de la Cour. Madame de la Troche et moi nous avons l'honneur de vous l'avoir assez bien représentée pour vous mettre à portée de faire ce petit miracle. Elle est encore à Paris cette Troche; elle ira vers la fin de ce mois chez elle; pour moi je ne sais encore ce que me feront les États; je crois que je m'enfuirai de peur d'être ruinée. C'est une belle chose que d'aller dépenser mille écus en fricassées et en dîners pour l'honneur d'être la maison de plaisance de M. et de Madame de Chaulnes, de Madame de Rohan, de M. de Lavardin, et de

toute la Bretagne, qui, sans me connoître, pour le plaisir de contrefaire les autres, ne manqueroit pas de venir ici : nous verrons. Je regrette seulement de quitter M. d'Harrouis et cette maison où je n'aurai pas encore fait la moitié des affaires que j'y ai. Au reste, ma fille, une de mes grandes envies, ce seroit d'être dévote; j'en tourmente la Mousse tous les jours; je ne suis ni à Dieu, ni au diable : cet état m'ennuie, quoiqu'entre nous je le trouve le plus naturel du monde. On n'est point au diable, parce qu'on craint Dieu, et qu'au fond on a un principe de Religion; on n'est point à Dieu aussi, parce que sa loi paroît dure, et qu'on n'aime point à se détruire soi-même : cela compose les tièdes, dont le grand nombre ne m'étonne point du tout; j'entre dans leurs raisons : cependant Dieu les hait. Il faut donc sortir de cet état, et voilà la difficulté. Mais peut-on jamais être plus insensée que je le suis en vous écrivant à l'infini toutes ces rapsodies? Ma chère enfant, *je vous demande excuse*, à la mode du pays; je cause avec vous, cela me fait plaisir : gardez-vous bien de me faire réponse; mandez-moi seulement des nouvelles de votre santé, avec un demi-brin de vos sentimens, pour me faire voir si vous êtes contente et si vous plaisez à

Grignan : voilà tout. Aimez-moi ; quoique nous ayons tourné ce mot en ridicule, il est naturel, il est bon.

LETTRE LXIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 14 Juin 1671.

Je comptois recevoir vendredi deux de vos lettres à la fois : et comment se peut-il que je n'en aie seulement pas une ? Ah ! ma fille, de quelque endroit que vienne ce retardement, je ne puis vous dire ce qu'il me fait souffrir. J'ai mal dormi ces deux nuits passées ; j'ai envoyé deux fois à Vitré pour chercher à m'amuser de quelqu'espérance, mais c'est inutilement. Je vois par là que mon repos est entièrement attaché à la douceur de recevoir de vos nouvelles. Me voilà insensiblement tombée dans la radoterie de Chesières ; je comprends sa peine, si elle est comme la mienne ; je sens ses douleurs de n'avoir pas reçu cette lettre du 27 : on n'est pas heureux quand on est comme lui ; Dieu me préserve de son état ; et vous, ma fille, préservez-m'en sur toutes choses. Adieu, je suis chagrine, je suis de mauvaise compagnie ; quand j'aurai

reçu de vos lettres, la parole me reviendra. Quand on se couche, on a des pensées qui ne sont que gris-brun, comme dit M. de la Rochefoucauld; et la nuit elles deviennent tout à fait noires; je sais qu'en dire.

LETTRE LXIV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 21 Juin 1671.

Enfin, ma fille, je respire à mon aise, je fais un soupir comme M. de la Souche (1): mon cœur est soulagé d'une presse qui ne me donnoit aucun repos; j'ai été deux ordinaires sans recevoir de vos lettres, et j'étois si fort en peine de votre santé que j'étois réduite à souhaiter que vous eussiez écrit à tout le monde, hormis à moi. Je m'accommodois mieux d'avoir été un peu retardée dans votre souvenir, que de porter l'épouvantable inquiétude que j'avois de votre santé: mais, mon Dieu! je me repens de vous avoir écrit mes douleurs; elles vous donneront de la peine quand je n'en aurai plus; voilà le malheur d'être éloignées: hélas, il n'est pas le seul.

Vous me mandez des choses admirables

(1) Voyez la scène VII du second Acte de l'*École des Femmes.*

de vos cérémonies de la Fête-Dieu ; elles sont tellement profanes que je ne comprends pas comme votre Saint Archevêque (2) veut les souffrir : il est vrai qu'il est Italien, et que cette mode vient de son pays. Enfin, ma fille, vous êtes belle ; quoi ! vous n'êtes point pâle, maigre, abattue comme la Princesse Olympie ! ah ! je suis trop heureuse. Au nom de Dieu, amusez-vous, appliquez-vous à vous bien conserver ; je vous remercie de vous habiller ; cette négligence que nous vous avons tant reprochée étoit d'une honnête femme ; votre mari peut vous en remercier : mais elle étoit bien ennuyeuse pour les spectateurs. Nous avons eu ici des pluies continuelles ; et au lieu de dire, après la pluie vient le beau tems, nous disons, après la pluie vient la pluie. Tous nos ouvriers ont été dispersés ; et au lieu de m'adresser votre lettre au pied d'un arbre, vous auriez pu l'adresser au coin du feu. Nous avons eu depuis mon arrivée beaucoup d'affaires ; nous ne savons encore si nous fuirons les États, ou si nous les affronterons. Ce qui est certain, c'est que nous sommes bien loin de vous oublier : nous en parlons très-souvent ; mais quoique j'en parle beaucoup, j'y pense

(2) Le Cardinal Grimaldy.

encore davantage ; et en un mot, j'y pense d'autant plus que très-souvent je ne veux pas parler de vous : il y a des excès qu'il faut corriger, et pour être polie, et pour être politique : il me souvient encore comme il faut vivre pour n'être pas pesante ; je me sers de mes vieilles leçons. Nous lisons fort ici : la Mousse m'a priée qu'il pût lire le Tasse avec moi ; je le sais fort bien, parce que j'ai très-bien appris l'Italien ; cela me divertit : son latin et son bon sens le rendent un bon écolier ; et ma routine et les bons maîtres que j'ai eue me rendent une bonne maîtresse. Mon fils nous lit des bagatelles, des comédies qu'il joue comme Molière, des vers, des romans, des histoires ; il est fort amusant, il a de l'esprit, il entend bien, il nous entraîne ; il nous a empêchés de prendre aucune lecture sérieuse, comme nous en avions le dessein : quand il sera parti, nous reprendrons quelque belle morale de Nicole : mais sur-tout il faut tâcher de passer sa vie avec un peu de joie et de repos ; et le moyen quand on est à cent mille lieues de vous ? Vous dites fort bien, on se voit et on se parle au travers d'un gros crêpe. Vous connoissez les Rochers, et votre imagination sait un peu où me prendre ; pour moi je ne sais où j'en suis ; je me suis fait

une Provence, une maison à Aix peut-être plus belle que celle que vous avez ; je vous y trouve. Pour Grignan, je le vois aussi ; mais vous n'avez point d'arbres, cela me fâche ; je ne vois pas bien où vous vous promenez ; j'ai peur que le vent ne vous emporte sur votre terrasse : si je croyois qu'il pût vous apporter ici par un tourbillon, je tiendrois toujours mes fenêtres ouvertes, et je vous recevrois, Dieu sait ! Voilà une folie que je pousserois loin. Mais je reviens, et je trouve que le château de Grignan est parfaitement beau, il sent bien les anciens Adhémars. Je suis ravie de voir comme le bon Abbé vous aime ; son cœur est pour vous, comme si je l'avois pêtri de mes propres mains ; cela fait justement que je l'adore. Votre fille est plaisante ; elle n'a pas osé aspirer à la perfection du nez de sa mère, elle n'a pas voulu aussi..... je n'en dirai pas davantage ; elle a pris un troisième parti, et s'est avisée d'avoir un petit nez carré (3) : mon enfant, n'en êtes-vous point fâchée ? Mais pour cette fois vous ne devez pas avoir cette idée ; mirez-vous, c'est tout ce que vous devez faire pour finir heureusement ce que vous commencez si bien.

(3) C'est-à-dire, à peu près comme celui de Madame de Sévigné.

LETTRE

LETTRE LXV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 24 Juin, au coin de mon feu, 1671.

Je ne vous parlerai plus de tems; je serois aussi ennuyeuse que lui, si je ne finissois ce chapitre.

Qu'il soit beau, qu'il soit laid, je n'en veux plus rien dire.
J'en ai fait vœu, etc.

Je n'ai point eu de vos lettres cette semaine, mais je n'en ai point été en peine, parce que vous m'aviez mandé que vous ne m'écririez pas. J'en attends donc de Grignan avec impatience; mais pour l'autre semaine, comme je n'y étois point préparée, je vous avoue que le mal-entendu qui retient mes lettres me donna une violente inquiétude. J'en ai bien importuné le pauvre d'Hacqueville, et vous-même, ma fille : je m'en repens, et voudrois bien ne l'avoir pas fait; mais je suis naturelle, et quand mon cœur est en presse, je ne puis m'empêcher de me plaindre à ceux que j'aime bien : il faut pardonner ces sortes de foiblesses, comme disoit un jour Madame de la Fayette; a-t-on gagé d'être parfaite? Non, assurément; et si j'avois fait cette ga-

geure, j'y aurois bien perdu mon argent. J'ai eu ici deux fois M. de Coësquen, à trois jours l'un de l'autre; il alloit affermer une terre à trois lieues d'ici; et pour la hausser de cinquante francs, il a dépensé cent pistoles dans son voyage. Il m'a fort demandé de vos nouvelles et de celles de M. de Grignan: en parlant des gens adroits et de belle taille, il le nomma le plus naturellement du monde: je vous prie de me mander s'il est toujours digne qu'on le mette au premier rang des gens adroits. Nous trouvâmes votre procession admirable: je ne crois pas qu'il y en ait une en France qui lui ressemble (1). Mes allées sont d'une beauté extrême; je vous les souhaite quelquefois pour servir de promenade aux habitans de votre grand château. Mon fils est encore ici, et ne s'y ennuie point du tout: j'aurois plusieurs choses à vous dire sur son chapitre, mais ce sera pour un autre tems. Nous avons eu de vilains *Bohêmes* (2) qui nous ont fait mal au cœur. *Ils ne danseriont ma foi, Madame, non plus, ne vous*

(1) La procession de la Fête-Dieu est la chose du monde la plus extravagante à Aix.

(2) On nommoit ainsi certains vagabonds qui alloient en bande, courant les villes de Province et les campagnes, où ils gagnoient leur vie à danser, à donner la bonne aventure, et sur-tout à marauder partout où ils pouvoient.

déplaise, sauf le respect qui est dû à votre grandeur, non plus que des balles de laine. Voilà ce que dit une de leurs femmes, qui étoit en colère contre la moitié de sa compagnie. J'ai retrouvé ici le dialogue que vous fîtes un jour avec Pomenars : nous en avons ri aux larmes. Pomenars peut se faire raser au moins d'un côté, il est hors de l'affaire de son enlèvement; il n'a plus que le courant de sa fausse monnoie, dont il ne se met guère en peine. Que vous dirai-je encore, ma petite? Il y a peu de choses dont on puisse parler à cœur ouvert de trois cents lieues. Une conversation dans le mail me seroit bien nécessaire; c'est un lieu admirable pour discourir, quand on a le cœur comme je l'ai; je ne veux point vous parler de la tendresse vive et naturelle que j'ai pour vous, ce chapitre seroit ennuyeux. Adieu donc, ma très-aimable.

LETTRE LXVI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 28 Juin 1671.

Vous me récompensez bien de mes pertes passées; j'ai reçu deux lettres de vous, qui m'ont transportée de joie : ce que je sens en

les lisant ne peut s'imaginer. Si j'ai contribué de quelque chose à l'agrément de votre style, je croyois ne travailler que pour le plaisir des autres, et non pas pour le mien : mais la Providence, qui a mis tant d'espaces et tant d'absences entre nous, m'en console un peu par les charmes de votre commerce, et encore plus par la satisfaction que vous me témoignez de votre établissement et de la beauté de votre château : vous m'y représentez un air de grandeur et une magnificence dont je suis enchantée. J'avois vu, il y a long-tems, des relations pareilles de la première Madame de Grignan (1) ; je ne devinois pas que toutes ces beautés seroient un jour sous vos commandemens ; je veux vous remercier d'avoir bien voulu m'en parler en détail. Si votre lettre m'avoit ennuyée, outre que j'aurois mauvais goût, il faudroit encore que j'eusse bien peu d'amitié pour vous, et que je fusse bien indifférente pour ce qui vous touche. Défaites-vous de cette haine que vous avez pour les détails ; je vous l'ai déjà dit, et vous pouvez le sentir ; ils sont aussi chers de ceux que nous aimons, qu'ils nous sont ennuyeux des autres ; et cet ennui ne vient jamais que de la profonde indifférence que nous avons pour ceux qui nous en

(1) Angélique-Clarice d'Angennes.

importunent : si cette observation est vraie, jugez de ce que me sont vos relations. En vérité, c'est un grand plaisir que d'ètre, comme vous êtes, une véritable grande Dame : je comprends bien les sentimens de M. de Grignan, en vous voyant admirer son château; une grande insensibilité là-dessus le mettroit dans un chagrin que je m'imagine plus aisément qu'une autre : je prends part à la joie qu'il a de vous voir contente; il y a des cœurs qui ont tant de sympathie en certaines choses, qu'ils sentent par eux ce que pensent les autres. Vous me parlez trop peu de Vardes (2) et de ce pauvre Corbinelli : n'avez-vous point été bien aise de parler leur langage ? Comment va la belle passion de Vardes pour la T** ? Dites-moi s'il est bien désolé de la longueur infinie de son exil, ou si la philosophie et un peu de *misanthropie* soutiennent son cœur contre les coups de l'amour et de la fortune. Vos lectures sont bonnes; Pétrarque doit vous divertir avec le commentaire que vous avez; celui que nous avoit fait Mademoiselle de Scudery sur certains sonnets, les rendroit agréables à lire. Pour Tacite, vous savez comme j'en étois

(2) Il avoit été exilé en 1665 pour des intrigues de Cour, et ne fut rappelé qu'en 1682. C'étoit un homme infiniment aimable.

charmée ici pendant nos lectures, et comme je vous interrompois souvent pour vous faire entendre des périodes où je trouvois de l'harmonie : mais si vous en demeurez à la moitié, je vous gronde ; vous ferez tort à la majesté du sujet; il faut vous dire, comme ce Prélat disoit à la Reine Mère, *ceci est histoire, vous savez le conte :* je ne vous pardonne ce manque de courage que pour les Romans que vous n'aimez pas. Nous lisons le Tasse avec plaisir; je m'y trouve habile, par l'habileté des maîtres que j'ai eus. Mon fils fait lire Cléopâtre (3) à la Mousse, et, malgré moi, je l'écoute, et j'y trouve encore quelque amusement. Mon fils s'en va en Lorraine ; son absence nous donnera beaucoup d'ennui. Vous savez comme je suis sur le chagrin de voir partir une compagnie agréable ; vous savez aussi mes transports de joie, quand je vois partir une chienne de carrossée, qui m'a contrainte et ennuyée ; c'est ce qui nous faisoit décider nettement qu'une méchante compagnie est plus souhaitable qu'une bonne. Je me souviens de toutes ces folies que nous avons dites ici, et de tout ce que vous y faisiez, et de tout ce que vous y disiez : ce souvenir ne me quitte jamais, et puis tout d'un coup je pense

(3) Roman de la Calprenède.

où vous êtes; mon imagination ne me présente qu'un grand espace fort éloigné; votre château m'arrête maintenant les yeux; les murailles de votre mail me déplaisent. Le nôtre est d'une beauté surprenante, et tout le jeune plan que vous avez vu, est délicieux: c'est une jeunesse que je prends plaisir d'élever jusqu'aux nues; et très-souvent, sans considérer les conséquences ni mes intérêts, je fais jeter de grands arbres à bas, parce qu'ils font ombrage, ou qu'ils incommodent mes jeunes enfans: mon fils regarde cette conduite; mais je ne lui en laisse pas faire l'application. Pilois (1) est toujours mon favori, et je préfère sa conversation à celle de plusieurs qui ont conservé le titre de Chevalier au Parlement de Rennes. Je suis libertine plus que vous, je laissai l'autre jour retourner chez soi un carrosse plein de *Fouesnellerie*, par une pluie horrible, faute de les prier de bonne grace de demeurer; jamais ma bouche ne put prononcer les paroles qui étoient nécessaires. Ce n'étoient pas les deux jeunes femmes; c'étoit la mère et une guimbarde de Rennes et les fils. Mademoiselle du Plessis est toute telle que vous la représentez, et encore un peu plus impertinente; ce qu'elle dit tous les jours, sur la crainte de

(4) Jardinier des Rochers.

me donner de la jalousie, est une chose originale, dont je suis au désespoir, quand je n'ai personne pour en rire. Sa belle-sœur est fort jolie, sans être ridicule en rien, et parle Gascon au milieu de la Bretagne : j'en ai la même joie que vous avez de ma Languette, qui parle Parisien au milieu de la Provence: cette petite basse-brette est fort aimable. Je vous trouve fort heureuse d'avoir Madame de Simiane (5); vous avez avec elle un fonds de connoissance qui doit vous ôter toutes sortes de contraintes; c'est beaucoup; cela vous fera une compagnie agréable : puisqu'elle se souvient de moi, faites-lui bien mes complimens, je vous en conjure, et à notre cher Coadjuteur: nous ne nous écrivons plus, et nous ne savons pourquoi; nous nous trouvons trop loin, cependant j'admire la diligence de la poste. La comparaison de Chilly m'a ravie, et de voir ma chambre déjà marquée : je ne souhaite rien tant que de l'occuper; ce sera de bonne heure l'année qui vient, et cette espérance me donne une joie dont vous comprendrez une partie par celle que vous aurez de m'y recevoir. J'admire *Cateau*, je crois qu'elle est mariée; mais elle a eu une

(5) Madeleine Hai-du-Châtelet, femme de Charles-Louis, Marquis de Simiane. Elle fut dans la suite belle-mère de Pauline de Grignan.

conduite bien malhonnête et bien scandaleuse ; je lui pardonne moins d'avoir voulu tuer son enfant, étant de son mari, que si elle l'avoit eu d'un autre ; et cela vient d'un bien plus mauvais fonds. Son mari, à ce qu'on me mande de Paris, est un certain *Droguet*, que vous avez vu laquais de Chesières. L'amour est quelquefois bien inutile de s'amuser à de si sottes gens ; je voudrois qu'il ne fût que pour les gens choisis, aussi bien que tous ses effets, qui me paroissent trop communs et trop répandus. Si vous vous chargez de rougir pour toutes vos voisines, et que votre imagination soit toujours aussi vive qu'avec la B**, vous sortirez toujours belle comme un ange de toutes vos conversations. Vous voulez donc que je mette sur ma conscience le paquet de cette femme, je le veux ; mais avec cette précaution, que je ne vous réponds pas que cela soit vrai ; au contraire, je le crois faux : il ne faut point croire aux méchantes langues ; en un mot, je renonce au pacte. On disoit donc que M. ** avoit un peu avancé les affaires, et qu'il avoit eu grand'hâte de la marier ; cependant,

Cela ne put être si juste,
Qu'au bout des cinq mois, comme Auguste,
(*M. de C***) ne se trouvât un héritier.

La question fut de faire passer pour une

mauvaise couche la meilleure qui fut jamais, et un enfant qui se portoit à merveilles, pour un petit enfant mort. Ce fut une habileté qui coûta de grands soins à ceux qui s'en mêlèrent, et qui feroit bien une histoire de Roman : j'en ai su tout le détail; mais ce seroit une narration infinie. En voilà assez pour faire que vous rougissiez, si on parle de se blesser à cinq mois; l'enfant mourut heureusement. Je reviens encore à vous, c'est-à-dire, cette divine fontaine de Vaucluse; quelle beauté! Pétrarque avoit bien raison d'en parler souvent : mais songez que je verrai toutes ces merveilles; moi, qui honore les antiquités, j'en serai ravie, et de toutes les magnificences de Grignan. L'Abbé aura bien des affaires; après les ordres doriques et les titres de votre maison, il n'y a rien à souhaiter que l'ordre que vous y allez mettre; car sans un peu de subsistance, tout est dur, tout est amer. Ceux qui se ruinent, me font pitié : c'est la seule affliction dans la vie, qui se fasse sentir également, et que le tems augmente, au lieu de la diminuer. J'ai souvent des conversations sur ce sujet avec un de nos petits amis : s'il veut profiter de toutes celles que nous avons faites, il en a pour long-tems, et sur toutes sortes de chapitres, et d'une

manière si peu ennuyeuse, qu'il ne devroit pas les oublier. Je suis aise que vous ayez cette automne un couple de beaux-frères; je trouve que votre journée est fort bien réglée: on va loin sans mourir d'ennui, pourvu qu'on se donne des occupations et qu'on ne perde point courage. Le beau tems a remis tous mes ouvriers en campagne, cela me divertit : quand j'ai du monde, je travaille à ce beau parement d'autel, que vous m'avez vu traîner à Paris; quand je suis seule, je lis, j'écris, je suis en affaires dans le cabinet de notre Abbé; je vous le souhaite quelquefois pour deux ou trois jours seulement.

Je consens au commerce de bel esprit que vous me proposez. Je fis l'autre jour une maxime tout de suite sans y penser, et je la trouvai si bonne, que je crus l'avoir retenue par cœur de celles de M. de la Rochefoucauld : je vous prie de me le dire; en ce cas il faudroit louer ma mémoire plus que mon jugement: je disois, comme si je n'eusse rien dit, que l'*ingratitude attire les reproches, comme la reconnoissance attire de nouveaux bienfaits*. Dites-moi donc ce que c'est que cela ? l'ai-je lu ? l'ai-je rêvé ? l'ai-je imaginé ? Rien n'est plus vrai que la chose, et rien n'est plus vrai aussi que je

ne sais où je l'ai prise, et que je l'ai trouvée toute rangée dans ma tête et au bout de ma langue. Pour la sentence de *bella cosa, farniente*, vous ne la trouverez plus si fade, quand vous saurez qu'elle est dite pour votre frère : songez à sa déroute de cet hiver. Adieu, ma très-aimable enfant, conservez-vous, soyez belle, habillez-vous, amusez-vous, promenez-vous. Je viens d'écrire à Vivonne (6) pour un Capitaine Bohême, afin qu'il lui relâche un peu ses fers, pourvu que cela ne soit point contre le service du Roi. Il y avoit parmi nos *Bohêmes*, dont je vous parlois l'autre jour (7), une jeune fille qui danse très-bien, et qui me fit extrêmement souvenir de votre danse: je la pris en amitié; elle me pria d'écrire en Provence pour son grand-père, *qui est à Marseille*. Et où est-il votre grand-père? *Il est à Marseille*, d'un ton doux, comme si elle disoit, *il est à Vincennes*. C'étoit un Capitaine Bohême d'un mérite singulier (8); de sorte que je lui promis d'écrire, et je me suis avisée tout d'un coup d'écrire à Vivonne: voilà ma lettre; si vous n'êtes pas en état que

(6) M. de Vivonne étoit Général des Galères.

(7) Voyez la Lettre du 24 Juin, page 218.

(8) Il étoit alors Forçat des Galères, pour avoir trop bien fait son métier de *Bohême*.

je puisse rire avec lui, vous la brûlerez; si vous la trouvez mauvaise, vous la brûlerez encore; si vous êtes assez bien avec ce gros crevé, et que ma lettre vous en épargne une autre, vous la ferez cacheter, et vous la lui ferez tenir. Je n'ai pu refuser cette prière au ton de la petite fille, et au menuet le mieux dansé que j'aie vu depuis ceux de Mademoiselle de Sévigné; c'est votre même air; elle est de votre taille, elle a de belles dents et de beaux yeux. Voici une lettre d'une telle longueur, que je vous pardonne de ne la point achever: je le comprendrai plus aisément que de demeurer au septième tome de Cassandre et de Cléopâtre. M. de Grignan est bien loin de se figurer qu'on puisse lire des lettres de cette longueur: mais tout de bon, les lisez-vous en un jour?

LETTRE LXVII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi premier Juillet 1671.

VOILA donc le mois de Juin passé, j'en suis tout étonnée, je ne pensois pas qu'il dût jamais finir. Ne vous souvient-il pas d'un certain mois de Septembre que vous trouviez qui ne prenoit point le chemin de faire

jamais place au mois d'Octobre? Celui-ci prenoit le même train ; mais je vois bien maintenant que tout finit : m'en voilà persuadée.

C'est une aimable demeure que Fouesnel; nous y fûmes hier, mon fils et moi, dans une calèche à six chevaux ; il n'y a rien de plus joli, il semble qu'on vole : nous fîmes des chansons que nous vous envoyons; le cas que nous faisons de votre prose ne nous empêche point de vous faire part de nos vers. Madame de la Fayette est bien contente de la lettre que vous lui avez écrite. Voilà qui est fait, ma fille, votre frère va nous quitter. Nous allons nous jeter, la Mousse et moi, dans de bonnes lectures. Le Tasse nous amuse fort, et toutes les bagatelles du monde nous ont divertis jusqu'ici, à cause de mon fils qui en est le roi. Je m'en vais faire de grandes promenades toute seule *tête à tête*, comme disoit Tonquedec. Croyez-vous que je pense à vous? J'ai aussi *mon petit ami* que j'aime tendrement : la plus aimable chose du monde est un portrait bien fait ; quoi que vous puissiez dire, celui-là ne vous fait point de tort. Vos lettres de Grignan m'ont nourrie et consolée de mes chagrins passés ; j'en attends toujours avec impatience ; de bonne foi j'en

écris souvent d'une longueur trop excessive, je veux que celle-ci soit raisonnable ; il n'est pas juste de juger de vous par moi, cette mesure est téméraire, vous avez moins de loisir que moi.

Voilà Mademoiselle du Plessis qui entre ; elle me plante ce baiser que vous connoissez, et me presse de lui montrer l'endroit de vos lettres où vous parlez d'elle. Mon fils a eu l'insolence de lui dire devant moi ; que vous vous souveniez d'elle fort agréablement ; et me dit ensuite, montrez-lui l'endroit, Madame, afin qu'elle n'en doute pas : me voilà rouge comme vous quand vous pensez aux péchés des autres ; je suis contrainte de mentir mille fois, et de dire que j'ai brûlé votre lettre. Voilà les malices de ce Guidon (1). En récompense, je l'assurai l'autre jour que si vous répondiez au-dessus de *la Reine d'Arragon*, vous ne mettriez pas *à Guidon le Sauvage*. J'ai reçu une lettre de Guitaut fort douce et fort honnête ; il me mande qu'il a trouvé en moi depuis quelque tems mille bonnes choses à quoi il n'avoit pas pensé : et moi, de peur de lui répondre sottement que je *crains bien de détruire son opinion*, je lui dis que j'espère qu'il m'aimera

(1) M. de Sévigné étoit Guidon des Gendarmes Dauphins.

encore davantage quand il me connoîtra mieux : je réponds toutes les extravagances qui se présentent à moi, plutôt que ces selles à tous chevaux dont nous avons tant ri ici. Je suis persuadée que vous vous aiderez fort bien de Madame de Simiane : il faut ôter l'air et le ton de compagnie le plutôt que l'on peut, et faire entrer les gens dans nos plaisirs et dans nos fantaisies ; sans cela il faut mourir, et c'est mourir d'une vilaine épée. Je l'ai juré, ma fille, je vais finir ; je me fais une extrême violence pour vous quitter, notre commerce fait l'unique plaisir de ma vie ; je suis persuadée que vous le croyez.

LETTRE LXVIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 5 Juillet 1671.

C'EST bien une marque de votre amitié, ma chère enfant, que d'aimer toutes les bagatelles que je vous mande d'ici : vous prenez fort bien l'intérêt de Mademoiselle de Croqueoison ; en récompense il n'y a pas un mot dans vos lettres qui ne me soit cher : je n'ose les lire de peur de les avoir lues ; et si je n'avois la consolation de les recommeneer

mencer plusieurs fois, je les ferois durer plus long-tems; mais, d'un autre côté, l'impatience me les fait dévorer. Je voudrois bien savoir comme je ferois, si votre écriture ressembloit à celle de d'Hacqueville, la force de l'amitié me la déchiffreroit-elle? En vérité, je ne le crois quasi pas: on conte pourtant des histoires là-dessus; mais enfin, j'aime fort d'Hacqueville, et cependant je ne puis m'accoutumer à son écriture: je ne vois goutte dans ce qu'il me mande, je tiraille, je devine, je dis un mot pour un autre, et puis quand le sens m'échappe, je me mets en colère, et je jette tout. Je vous dis tout ceci en secret: je ne voudrois pas qu'il sût les peines qu'il me donne; il croit que son écriture est moulée: mais vous qui parlez, mandez-moi comment vous vous en accommodez. Mon fils partit hier, très-fâché de nous quitter: il n'y a rien de bon, ni de droit, ni de noble que je ne tâche de lui inspirer ou de lui confirmer: il entre avec douceur et avec approbation dans tout ce qu'on lui dit; mais vous connoissez la foiblesse humaine; ainsi je mets tout entre les mains de la Povidence, et me réserve seulement la consolation de n'avoir rien à me reprocher sur son sujet. Comme il a de l'esprit, et qu'il est divertissant, il est im-

possible que son absence ne nous donne de l'ennui. Nous allons commencer un traité de morale de M. Nicole; si j'étois à Paris, je vous enverrois ce livre, vous l'aimeriez fort. Nous continuons le Tasse avec plaisir, et je n'ose vous dire que je suis revenue à Cléopâtre, et que par le bonheur que j'ai de n'avoir point de mémoire, cette lecture me divertit encore; cela est épouvantable: mais vous savez que je ne m'accommode guère bien de toutes les pruderies qui ne me sont pas naturelles; et comme celle de ne plus aimer ces livres-là ne m'est pas encore entièrement arrivée, je me laisse divertir sous le prétexte de mon fils qui m'a mise en train. Il nous a lu aussi des chapitres de Rabelais à mourir de rire; en récompense il a pris beaucoup de plaisir à causer avec moi; et si je l'en crois, il n'oubliera rien de tous mes discours: je le connois bien, et souvent au travers de ses petites paroles, je vois ses petits sentimens; s'il peut avoir congé cette automne, il reviendra ici. Je suis fort empêchée pour les États; mon premier dessein étoit de les fuir, et de ne point faire de dépense: mais vous saurez que pendant que M. de Chaulnes va faire le tour de sa Province, Madame sa femme vient l'attendre à Vitré, où elle sera

dans douze jours, et plus de quinze avant M. de Chaulnes; et tout franchement elle m'a fait prier de l'attendre, et de ne point partir qu'elle ne m'ait vue. Voilà ce qu'on ne peut éviter, à moins que de se résoudre à renoncer à eux pour jamais. Il est vrai que pour n'être point accablée ici, je puis m'en aller à Vitré; mais je ne suis point contente de passer un mois dans un tel tracas; quand je suis hors de Paris, je ne veux que la campagne. Je vous jure que je ne suis encore résolue à rien : mandez-moi votre avis et ce que vous faites de *Cateau*; si elle est mariée, ne seroit-ce point une nourrice? Il est à craindre cependant qu'avec les beaux desseins qu'elle a eus (1), son sang ne soit bien échauffé. Je vous conseille, ma fille, de bien rafraîchir le vôtre, en prenant de bons bouillons comme l'année passée.

Je vous ai parlé de la Launaie; elle étoit barriolée comme la chandelle des Rois, et nous trouvâmes qu'elle ressembloit au second tome d'un méchant roman, ou au roman de la Rose tout d'un coup. Mademoiselle du Plessis est toujours à un pas de moi: quand je lis les douceurs que vous dites pour elle, j'en rougis comme du feu. L'autre jour *la Biglesse* joua *Tartuffe* au naturel: après

(1) Voyez la Lettre du 28 Juin, page 224.

avoir demandé à table *Beuve et Moutonne* à la Mousse, elle tomba dans le malheur de mentir sur je ne sais quoi; en même tems je la relevai, et lui dis qu'elle étoit menteuse: elle me répond en baissant les yeux: » Ah! » oui, Madame, je suis la plus grande men- » teuse du monde; je vous remercie de m'en » avertir «. Nous éclatâmes tous, car c'étoit du ton de Tartuffe: *Oui, mon frère, je suis un misérable, un vase d'iniquité, etc.* Elle veut aussi se mêler quelquefois d'être sentencieuse et de faire la personne de bon sens; cela lui sied encore plus mal que son naturel. Vous voilà bien instruite des Rochers. Je voudrois pouvoir vous décrire les pleurs et les cris, et le langage breton de *Jaquine* et de la *Tarquesine*, en voyant monter votre frère à cheval, c'est une scène; pour moi j'eusse pleuré:

. . . . . Mais les voyant ainsi,
Je me suis mise à rire, et tout le monde aussi.

Je crois que les nouvelles de Paris ne vous divertissent pas; il n'y en a point; ce qu'on me mande me fait mourir d'ennui: il y a un mois qu'on me répète que la Cour sera le dixième du mois à Saint-Germain: on est réduit à me compter des sorcelleries pour m'amuser, et à m'apprendre qu'une fille ayant laissé son paquet dans une chaise depuis le

Marais jusqu'au faubourg, les porteurs pensoient que ce fût un petit chien. Pour moi j'aime encore mieux lire Cléopâtre et les grands coups d'épée de l'invincible Artaban. Quand cet hiver j'aurai le cœur content sur votre couche, je tâcherai de mieux vous divertir qu'on ne me divertit ici ; Dieu sait aussi quelle comparaison j'en fais avec mes lettres de Provence.

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

Approchez, mon gendre ; vous voulez donc me renvoyer ma fille par le coche ; vous en êtes mal content, vous êtes fâché, vous êtes au désespoir qu'elle admire votre château, vous la trouvez trop familière de prendre la liberté d'y demeurer, d'y commander : comme vous haïssez ce qui est haïssable, vous ne sauriez la souffrir. J'entre fort bien dans tous vos déplaisirs ; vous ne pouviez vous adresser à personne qui les comprît mieux que moi ; mais savez-vous bien qu'après m'avoir dit toutes ces choses, vous me faites trembler de vous entendre dire que vous me souhaitez si fort à Grignan ; et sur le même ton, je suis inconsolable, car je n'ai rien de plus cher dans l'avenir que l'espérance de vous aller voir ; et quoi que je dise, je suis persuadée que vous

en serez fort aise, et que vous m'aimez: il est impossible que cela soit autrement; je vous aime trop pour que les petits esprits ne se communiquent pas de moi à vous, et de vous à moi. Je vous recommande la santé de ma fille; soyez-y appliqué, soyez-en le maître; ne faites pas comme au pont d'Avignon; sur cela seul gardez votre autorité; pour tout le reste, laissez-la faire, elle est plus habile que vous. Ah! que je vous plains de ne plus recevoir de ses lettres! vous étiez bien plus heureux il y a un an: plût à Dieu que vous eussiez cette joie, et que j'eusse encore le chagrin de la voir et de l'embrasser! Adieu, mon très-cher Comte; quoique vous soyez l'homme du monde le plus aimé, je ne crois pas qu'aucune de vos belles-mères (2) vous ait jamais autant aimé que moi.

(2) Madame de Sévigné étoit la troisième.

LETTRE LXIX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 8 Juillet 1671.

J'AI bien envie de savoir comment vous vous portez de votre saignée: il me semble que par respect on n'a pas fait l'ouverture

assez grande; votre sang est venu goutte à goutte, et par conséquent il n'en est ni rafraîchi, ni purifié, et vous n'en êtes point soulagée; peut-être que tout cela est faux, et je le souhaite; mais il faudroit avoir moins de bile que je n'en ai pour rêver toujours agréablement; quoi qu'il en soit, je vous assure que votre santé m'est fort chère; et si vous êtes trop accablée d'écritures, je vous exhorte à m'écrire moins : puis-je vous donner une plus grande marque de l'intérêt que je prends à cette santé? Madame de la Troche m'a mandé depuis deux jours que si les belles intentions de *Cateau* pendant sa grossesse ne lui ont point trop altéré l'esprit et le corps, c'est une bonne nourrice : j'ai trouvé plaisant que cette pensée me soit venue en même tems; je vous l'avois déjà mandée. Notre chapelle s'éleve à vue d'œil; cela occupe l'Abbé, et me divertit un peu : mais mon parc est sans ame, c'est-à-dire, sans ouvriers, à cause des foins qu'il faut faire. La mort de M. de Montlouet (1) ne vous fait-elle pas grande pitié, et sa femme aussi? Encore est-ce quelque chose de triste que cette nouvelle : un homme qui tombe de cheval, qui creve sur la place, on peut lire

(1) M. de Montlouet tomba de cheval en lisant une lettre de sa maitresse. Il étoit Bullion.

cet endroit d'une lettre; mais jusqu'ici je ne prenois pas la peine de lire ce qu'on me mandoit. Voilà la différence : on ne se soucie point des affaires publiques, on ne se réveille que pour les grands événemens; et des personnes qu'on aime, les moindres circonstanes sont chères et touchent le cœur. Madame de la Fayette me mande qu'elle se trouve obligée de vous écrire en mon absence, et qu'elle le fera de tems en tems; cela me paroît honnête : mais puisque vous lui faites réponse, je ne lui dois guère de reconnoissance : voilà une chose fine, l'entendez-vous bien ? Il me semble, ma fille, que je vous fais grand tort de douter de votre intelligence sur ce qui est un peu enveloppé; je pense que c'est à moi que je parle. J'ai senti ici le bout de l'an de MADAME (2), et je me suis souvenue de l'étonnement où vous étiez, et comme votre esprit en étoit hors de sa place. Je me souviens aussi de quelle étrange façon vous passâtes tout l'été prisonnière dans votre chambre, et comme le chaud vous faisoit disparoître et nourrissoit tous vos *dragons*. Je ne sais ce que me font toutes ces pensées, elles me font du bien et du mal : je pense tout, parce que sans cesse je suis occupée

(2) Henriette-Anne d'Angleterre, morte à Saint-Cloud le 29 Juin 1676.

de

de vous; je passe bien plus d'heures à Grignan qu'aux Rochers. J'espère que vous ne vous contraignez point pour ceux qui vous voient souvent : il faut les tourner à sa fantaisie, sans cela on mourroit. J'ai fait comprendre à la petite Madame du Plessis que le bel air de la Cour c'est la liberté; si bien que quand elle passe des jours ici, je prends fort bien une heure pour lire en Italien avec la Mousse, elle est charmée de cette familiarité, et moi aussi. Auriez-vous été assez cruelle pour laisser Germanicus (3) au milieu de ses conquêtes et dans les marais d'Allemagne, sans lui donner la main pour l'en tirer? Ne voulez-vous pas le conduire au moins jusqu'au festin où il fut empoisonné par Pison et par sa femme? Je le trouve trop sage et trop politique, il craint trop Tibère : je vois des héros qui ne sont pas si prudens, et dont les grands succès font approuver la témérité. Mon fils, comme je vous ai dit, m'a laissée dans le milieu de Cléopâtre, et je l'achève; cela est d'une folie dont je vous demande le secret. J'achève tous les livres, et vous les commencez; cela s'ajusteroit fort bien si nous étions ensemble, et fourniroit même beaucoup à notre conversation. Ah! ma fille, c'est dommage que

(3) Dans Tacite.

nous n'y sommes quelquefois au moins par quelque espèce de magie, en attendant le printems qui vient. Je suis ici avec mes trois Prêtres, qui font admirablement chacun leur personnage, hormis la messe; c'est la seule chose dont je manque à leur compagnie. Je me promène extrêmement; il fait beau et chaud; on n'en a nulle incommodité dans cette maison : quand le soleil entre dans ma chambre, j'en sors et m'en vais dans le bois, où je trouve un frais admirable. Mandez-moi comme vous êtes dans votre château.

Vous savez comme Brancas m'aime; il y a trois mois que je n'ai appris de ses nouvelles; cela n'est pas vraisemblable, mais lui, il n'est pas vraisemblable aussi (4).

(4) A cause de la singularité de ses distractions.

LETTRE LXX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 12 Juillet 1671.

JE n'ai reçu qu'une lettre de vous, ma chère fille, j'en suis un peu fâchée; j'en avois deux ordinairement : il est dangereux de s'accoutumer à des soins tendres et précieux comme les vôtres; on ne s'en passe qu'avec peine. Si vous avez vos beaux-frères

ce mois de Septembre, ce vous sera une très-bonne compagnie. Le Coadjuteur a été un peu malade, mais il est entièrement guére : sa paresse est une chose incroyable, et son tort est d'autant plus grand qu'il écrit très-bien quand il veut s'en mêler. Il vous aime toujours, et ira vous voir après la mi-Août; il ne le peut qu'en ce tems-là. Il jure, mais je crois qu'il ment, et qu'il n'a aucune branche à se reposer, et que cela l'empêche d'écrire et lui fait mal aux yeux. Voilà tout ce que je sais de *Seigneur Corbeau* : mais admirez la bizarrerie de mon savoir; en vous apprenant toutes ces choses, j'ignore comme je suis avec lui : si par hasard vous en savez quelque chose, vous m'obligerez fort de me le mander. Je songe mille fois le jour au tems que je vous voyois à toute heure, et je le regrette sans cesse : ce n'est pas que j'aie sur le cœur de n'avoir pas senti le plaisir d'être avec vous; je vous jure et vous proteste que je ne vous ai jamais regardée avec indifférence ni avec la langueur que donne quelquefois l'habitude : ce n'est donc point cela que je puis me reprocher : mais je regrette de ne vous avoir pas assez vue, et d'avoir eu dans certains momens de cruelles politiques qui m'ont ôté ce plaisir. Ce seroit une belle chose si je remplissois mes lettres

de ce qui me remplit le cœur. Ah! comme vous dites, il faut glisser sur bien des pensées, et ne pas faire semblant de les voir. Je m'arrète donc à vous conjurer, si je vous suis un peu chère, d'avoir un soin extrême de votre santé : amusez-vous, ne rêvez point creux, ne faites point de bile, conduisez votre grossesse à bon port; et après cela, si M. de Grignan vous aime, et qu'il n'ait pas entrepris de vous tuer, je sais bien ce qu'il fera, ou plutôt ce qu'il ne fera point. Avez-vous la cruauté de ne point achever Tacite? Laisserez-vous Germanicus au milieu de ses conquêtes? Si vous lui faites ce tour, mandez-moi l'endroit où vous en êtes demeurée, et je l'acheverai; c'est tout ce que je puis faire pour votre service. Nous achevons le Tasse avec plaisir, nous y trouvons des beautés qu'on ne connoît point quand on n'a qu'une demi-science. Nous avons commencé la *morale* (1), c'est la même étoffe que Pascal. A propos de Pascal, je suis en fantaisie d'admirer l'honnêteté de ces Messieurs les postillons qui sont incessamment sur les chemins pour porter et reporter nos lettres; enfin, il n'y a jour dans la semaine où ils n'en portent quelqu'une à vous et à moi; il y en a toujours, et à toutes les heures

(1) Les *Essais de Morale* de M. Nicole.

par la campagne : les honnêtes gens ! qu'ils sont obligeans ! et que c'est une belle invention que la poste, et un bel effet de la Providence que la cupidité ! J'ai quelquefois envie de leur écrire pour leur témoigner ma reconnoissance, et je crois que je l'aurois déja fait, sans que je me souviens de ce chapitre de Paschal, et qu'ils ont peut-être envie de me remercier de ce que j'écris, comme j'ai envie de les remercier de ce qu'ils portent mes lettres : voilà une belle digression. Je reviens donc à nos lectures : c'est sans préjudice de Cléopâtre que j'ai gagé d'achever ; vous savez comme je soutiens les gageures. Je songe quelquefois d'où vient la folie que j'ai pour ces sottises-là ; j'ai peine à le comprendre. Vous vous souvenez peut-être assez de moi pour savoir à quel point je suis blessée des méchans styles ; j'ai quelque lumière pour les bons, et personne n'est plus touchée que moi des charmes de l'éloquence. Le style de la Calprenède est maudit en mille endroits ; de grandes périodes de roman, de méchans mots, je sens tout cela. J'écrivis l'autre jour à mon fils une lettre de ce style, qui étoit fort plaisante. Je trouve donc que celui de la Calprenède est détestable, et cependant je ne laisse pas de m'y prendre comme a de la glu : la beauté

des sentimens, la violence des passions, la grandeur des événemens et le succès miraculeux de leurs redoutables épées, tout cela m'entraîne comme une petite-fille : j'entre dans leurs desseins; et si je n'avois M. de la R. F. et M. d'Hacqueville pour me consoler, je me pendrois de trouver encore en moi cette foiblesse. Vous m'apparoissez pour me faire honte ; mais je me dis de mauvaises raisons, et je continue. J'aurai bien de l'honneur au soin que vous me donnez de vous conserver l'amitié de l'Abbé; il vous aime chèrement : nous parlons très-souvent de vous, de vos affaires, de vos grandeurs; il voudroit bien ne pas mourir avant que d'avoir été en Provence, et de vous avoir rendu quelque service. On me mande que la pauvre Madame de Montlouet est sur le point de perdre l'esprit : elle a extravagué jusqu'à présent sans jeter une larme ; elle a une grosse fièvre, et commence à pleurer; elle dit qu'elle veut être damnée, puisque son mari doit l'être assurément. Nous continuons notre chapelle : il fait chaud ; les soirées et les matinées sont très-belles dans ces bois et devant cette porte ; mon appartement est frais ; j'ai bien peur que vous ne vous accommodiez pas si bien de vos chaleurs de Provence.

LETTRE LXXI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 15 Juillet 1671.

Si je vous écrivois toutes mes rêveries sur votre sujet, je vous écrirois toujours les plus grandes lettres du monde; mais cela n'est pas bien aisé : ainsi, je me contente de ce qui peut s'écrire, et je rêve tout ce qui peut se rêver : j'en ai le tems et le lieu. La Mousse a une petite fluxion sur les dents, et l'Abbé a une petite fluxion sur le genou, qui me laissent le champ libre dans mon mail, pour y faire tout ce qu'il me plaît. Il me plaît de m'y promener le soir jusqu'à huit heures; mon fils n'y est plus; cela fait un silence, une tranquillité et une solitude que je ne crois pas qu'il soit aisé de rencontrer ailleurs. Je ne vous dis point à qui je pense, ni avec quelle tendresse; quand on devine, il n'est pas besoin de parler. Si vous n'étiez point grosse, et que l'*hypogriphe* fût encore au monde, ce seroit une chose galante et à ne jamais oublier, que d'avoir la hardiesse de monter dessus pour me venir voir quelquefois : ce ne seroit pas une affaire; il parcouroit la terre en deux jours; vous pourriez

même quelquefois venir dîner ici, et retourner souper avec M. de Grignan, ou souper ici à cause de la promenade, et le lendemain, vous arriveriez aussitôt pour être à la messe dans votre tribune. Mon fils est à Paris; il y sera peu : la Cour est de retour, il ne faut pas qu'il se montre. C'est une perte qui me paroît bien considérable que celle de M. le Duc d'Anjou (1). Madame de Villars m'écrit assez souvent, et me parle toujours de vous : elle est tendre, et sait bien aimer; cela me donne de l'amitié pour elle; elle me prie de vous dire mille douceurs de sa part. La petite Saint-Céran m'écrit des pieds de mouche que je ne saurois lire; je lui réponds des rudesses et des injures qui la divertissent: cette méchante plaisanterie n'est point encore usée; quand elle le sera, je ne dirai plus rien, car je m'ennuierois fort d'un autre style avec elle. Nous lisons toujours le Tasse avec plaisir : je suis assurée que vous le souffririez si vous étiez en tiers: il y a une grande différence entre lire un livre toute seule, ou avec des gens qui relèvent les beaux endroits et qui réveillent l'attention. Cette *morale* de Nicole est admirable, et Cléopâtre va son train, mais sans empressement, et

(1) Philippe, second fils de Louis XIV, mort le 10 Juillet 1671.

aux heures perdues: c'est ordinairement sur cette lecture que je m'endors; le caractère m'en plaît beaucoup plus que le style. Pour les sentimens, j'avoue qu'ils me plaisent, et qu'ils sont d'une perfection qui remplit mon idée sur la belle ame. Vous savez aussi que je ne hais pas les grands coups d'épées, tellement que voilà qui est bien, pourvu que l'on m'en garde le secret. Mademoiselle du Plessis nous honore souvent de sa présence: elle disoit hier à table qu'en Basse-Bretagne on faisoit une chère admirable, et qu'aux noces de sa belle-sœur, on avoit mangé pour un jour douze cents pièces de rôti: nous demeurâmes tous comme des gens de pierre. Je pris courage, et lui dis: Mademoiselle, pensez-y bien; n'est-ce point douze pièces de rôti que vous voulez dire? on se trompe quelquefois. Non, Madame, c'est douze cents pièces ou onze cents; je ne veux pas vous assurer si c'est onze ou douze, de peur de mentir; mais enfin, je sais bien que c'est l'un ou l'autre, et le répéta vingt fois, et n'en voulut jamais rabatttre un seul poulet. Nous trouvâmes qu'il falloit qu'ils fussent pour le moins trois cents piqueurs pour piquer menu, et que le lieu fût un grand pré, où l'on eût fait dresser des tentes; et que s'ils n'eussent été que cinquante, il falloit qu'ils eussent com-

mencé un mois auparavant. Ce propos de table étoit bon; vous en auriez été contente. N'avez-vous point quelque exagéreuse comme celle-là? Au reste, ma fille, cette montre que vous m'avez donnée, qui alloit toujours trop tôt ou trop tard d'une heure ou deux, est devenue si parfaitement juste qu'elle ne quitte pas d'un moment notre pendule; j'en suis ravie, et vous en remercie sur nouveaux frais. L'Abbé me dit qu'il vous adore, et qu'il veut vous rendre quelque service: il ne voit pas bien en quelle occasion; mais enfin il vous aime autant qu'il m'aime.

LETTRE LXXII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 19 Juillet 1671.

JE vous trouve bien en famille de tous côtés, et je vous vois très-bien faire les honneurs de votre maison: je vous assure que cette manière est plus noble et plus aimable qu'une froide insensibilité, qui sied très-mal quand on est chez soi. Vous en êtes bien éloignée, ma fille, et l'on ne peut rien ajouter à ce que vous faites: je vous souhaite seulement des matériaux; car pour de la bonne volonté, vous en avez de reste. Vous aurez trouvé

plaisant que je vous aie tant parlé du Coadjuteur, dans le tems qu'il est avec vous; je n'avois pas bien vu sa goutte en vous écrivant. *Ah! Seigneur Corbeau*, si vous n'aviez demandé, pour toute nécessité, qu'*un poco di pano, un poco di vino*, vous n'en seriez point où vous êtes : il faut souffrir la goutte, quand on l'a méritée; mon pauvre Seigneur, j'en suis fâchée, mais c'est bien employé. Je trouve qu'il s'en faut beaucoup que vous ne soyez en solitude; je me réjouis de tous ceux qui peuvent vous divertir. Vous aurez bientôt Madame de Rochebonne. Le Coadjuteur est bon à garder long-tems : l'offre que vous lui faites d'achever de bâtir votre château, est une chose qu'il acceptera sans doute; que feroit-il de son argent ? cela ne paroîtra pas sur son épargne. Ce que vous dites de cette maxime que j'ai faite sans y penser, est très-bien et très-juste. Je veux croire pour ma consolation que si je l'avois écrite moins vite, et que je l'eusse tournée avec quelque loisir, j'aurois dit comme vous : en un mot, vous avez raison, et je ne donnerai jamais rien au public, que je ne vous consulte auparavant. Brancas m'a écrit une lettre si excessivement tendre, qu'elle récompense tout son oubli passé : il me parle de son cœur à toutes les lignes : si je lui faisois réponse sur

le même ton, ce seroit une *Portugaise* (1). Il ne faut louer personne avant sa mort : c'est bien dit : nous en avons tous les jours des exemples ; mais après tout, mon ami, le public ne se trompe guère : il loue quand on fait bien ; et comme il a bon nez, il n'est pas long-tems la dupe, et blâme quand on fait mal : de même, quand on va du mal au bien, il en demeure d'accord ; il ne répond point de l'avenir, il parle de ce qu'il voit. La Comtesse de Grammont et d'autres ont senti les effets de son inconstance ; mais ce n'est pas lui qui change le premier. Vous n'avez pas sujet de vous plaindre de lui, et ce ne sera point par vous qu'il commencera à faire de grandes injustices. Nous sommes occupés de notre chapelle ; elle sera achevée à la Toussaint. Je me trouve bien de la parfaite solitude où nous sommes ; ce parc est bien plus beau que vous ne l'avez vu, et l'ombre de mes petits arbres fait une beauté qui n'étoit pas bien représentée par les bâtons de ce tems-là. Je crains le bruit qu'on va faire en ce pays. On dit que Madame de Chaulnes (2) arrive aujourd'hui ; j'irai la voir demain, je ne puis m'en dispenser ; mais j'aimerois bien

(1) Allusion aux Lettres de la *Religieuse Portugaise.*

(2) Élisabeth le Féron, veuve du Marquis de Saint-Mégrin, et remariée à Charles d'Ailli, Duc de Chaulnes.

mieux être dans la Capucine, ou à lire le Tasse; j'y suis d'une habileté qui vous surprendroit, et qui me surprend moi-même. Vous me dites trop de bien de mes lettres, je compte sûrement sur toutes vos tendresses : il y a long-tems que je dis que vous êtes *vraie;* cette louange me plaît; elle est nouvelle et distinguée de toutes les autres, mais quelquefois aussi, elle pourroit faire du mal; je sens dans le milieu de mon cœur tout le bien que cette opinion ne fait présentement : ah! qu'il y a peu de personnes *vraies!* Rèvez un peu sur ce mot, vous l'aimerez. J'y trouve, comme je l'entends, une force au-delà de sa signification ordinaire. La divine Plessis est justement et à point toute fausse; je lui fais trop d'honneur de daigner seulement en dire du mal; elle joue toutes sortes de choses : elle joue la dévote, la capable, la peureuse, la petite poitrine, la meilleure fille du monde; mais sur-tout elle me contrefait; de sorte qu'elle me fait toujours le même plaisir que si je me voyois dans un miroir qui me fît ridicule, ou que je parlasse à un écho qui me répondît des sottises; j'admire où je prends celles que je vous écris. Adieu, ma très-aimable, qu'on est heureux de vous voir en Provence : et, pour moi, quelle joie sensible quand je vous embrasserai! car enfin, ce jour

viendra : en attendant, j'en passerai de bien cruels vers le tems de vos couches.

Il a vaqué chez MONSIEUR une charge de vingt mille écus : MONSIEUR l'a donnée à l'*Ange* (3), au grand déplaisir de toute sa maison. Madame du Brouray, après deux ans de mariage avec Fourmenteau (4), vient enfin de le déclarer ; elle est logée chez lui. C'est un bon parti que Fourmenteau.

Vous ai-je dit qu'il y avoit deux Demoiselles à Vitré, dont l'une s'appelle Mademoiselle de *Croqueoison*, et l'autre de *Kerborgne* ? J'appelle Mademoiselle du Plessis Mademoiselle de *Kerlouche*. Ces noms me réjouissent.

(3) Madame de Grancei.

(4) Il porta depuis le nom de Comte de la Vauguion, et fut Chevalier des Ordres du Roi. Il se tua d'un coup de pistolet le 29 Novembre 1693.

LETTRE LXXIII.

Aux Rochers, mercredi 22 Juillet 1671, jour de la Madeleine, où fut tué il y a quelques années un père que j'avois.

MADAME de Chaulnes arriva dimanche, mais savez-vous comment ? à beau pied sans lance, entre onze heures et minuit : on pensoit à Vitré que ce fussent des Bohêmes. Elle

ne voulut aucune cérémonie à son entrée; elle fut servie à souhait : car on ne la regarda pas, et ceux qui la virent comme elle étoit, la prirent pour ce que je viens de vous dire. Elle venoit de Nantes par la Guerche : son carrosse et son chariot étoient demeurés entre deux rochers à demi-lieue de Vitré, parce que le contenu étoit plus grand que le contenant : ainsi il fallut travailler dans le roc, et cet ouvrage ne fut fait qu'à la pointe du jour, que tout arriva à Vitré. Je fus la voir lundi, et vous croyez bien qu'elle fut très-aise de me voir. La *Murinette* (1) beauté est avec elle. Elles sont seules à Vitré, en attendant l'arrivée de M. de Chaulnes, qui fait le tour de la Bretagne, et les États qui s'assembleront dans dix jours. Vous pouvez vous imaginer ce que je suis dans une pareille solitude : Madame de Chaulnes ne sait que devenir, et n'a recours qu'à moi; vous ne doutez pas que je ne l'emporte hautement sur Mademoiselle de *Kerborgne;* je crois qu'elle viendra ici après-dîner. Toutes mes allées sont propres, et mon parc est en beauté; je la prierai de demeurer ici deux ou trois jours à s'y promener en liberté : comme je lui fais valoir d'être demeurée ici pour elle,

(1) Anne-Marie du Pui de Murinais, qui fut dans la suite Marquise de Kerman.

je veux m'en acquitter d'une manière à n'être pas oubliée, et pourtant sans que je fasse d'autre bonne chère que celle qui se trouvera dans le pays. Ah, mon Dieu! en voilà beaucoup sur ce sujet. Cette Madame Quintin, que nous disions qui vous ressembloit, est comme paralytique; elle ne se soutient pas; demandez-lui pourquoi? elle a vingt ans. Elle est passée ce matin devant cette porte, et a demandé à boire un petit coup de vin; on lui en a porté, et puis s'en est allée au Pertre consulter une espèce de Médecin, qu'on estime en ce pays. Que dites-vous de cette manière bretonne, familière et galante? Elle sortoit de Vitré; elle ne pouvoit pas avoir soif; de sorte que j'ai compris que tout cela étoit un air pour me faire savoir qu'elle a un équipage de Jean de Paris. Ma chère enfant, ne sortirai-je point des nouvelles de Bretagne? Quel chien de commerce avez-vous là avec une femme de Vitré? La Cour s'en va, dit-on, à Fontainebleau; le voyage de Rochefort et de Chambor est rompu. On croit qu'en dérangeant les desseins qu'on avoit pour l'automne, on dérangera aussi la fièvre de M. le Dauphin, qui le prend dans cette saison à Saint-Germain : pour cette année, elle y sera attrapée; elle ne l'y trouvera pas. Vous savez qu'on a donné à M. de Condom

Condom (2) l'Abbaye de Rebais qu'avoit l'Abbé de Foix : *le pauvre homme!* On prend ici le deuil de M. le Duc d'Anjou : si je demeure aux États, cela m'embarrassera. Notre Abbé ne peut quitter sa chapelle; ce sera notre plus forte raison ; car pour le bruit et le tracas de Vitré, cela me sera bien moins agréable que mes bois, ma tranquillité et mes lectures. Quand je quitte Paris et mes amies, ce n'est pas pour paroître aux États : mon pauvre mérite, tout médiocre qu'il est, n'est pas encore réduit à se sauver en Province, comme les mauvais Comédiens. Ma fille, je vous embrasse avec une tendresse qui occupe mon ame toute entière. Assurez M. de Grignan de mon amitié, et recevez les protestations de notre Abbé.

(2) Jacques-Bénigne Bossuet, Précepteur de M. le Dauphin, depuis Évêque de Meaux.

LETTRE LXXIV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 26 Juillet 1671.

Je veux vous apprendre qu'hier, comme j'étois toute seule dans ma chambre avec un livre précieusement à la main, je vois ouvrir ma porte par une grande femme de très-

bonne mine; cette femme s'étouffoit de rire, et cachoit derrière elle un homme qui rioit encore plus fort qu'elle : cet homme étoit suivi d'une femme fort bien faite, qui rioit aussi : moi, je me mis à rire sans les reconnoître, et sans savoir ce qui les faisoit rire. Quoique j'attendisse aujourd'hui Madame de Chaulnes, qui doit passer deux jours ici, j'avois beau la regarder, je ne pouvois comprendre que ce fût elle; c'étoit elle pourtant, qui m'amenoit Pomenars, qui en arrivant à Vitré, lui avoit mis dans la tête de venir me surprendre. La *Murinette* beauté étoit de la partie, et la gaieté de Pomenars étoit si extrême, qu'il auroit réjoui la tristesse même : ils jouèrent d'abord au volant; Madame de Chaulnes y joue comme vous; et puis une légère collation, et puis nos belles promenades, et par-tout il a été question de vous. J'ai dit à Pomenars que vous étiez fort en peine de toutes ses affaires, et que vous m'aviez mandé que pourvu qu'il n'y eût que le courant, vous ne seriez point en inquiétude; mais que tant de nouvelles injustices qu'on lui faisoit, vous donnoient beaucoup de chagrin pour lui : nous avons fort poussé cette plaisanterie, et puis cette grande allée nous a fait souvenir de la chûte que vous y fîtes un jour; la pensée m'en a fait devenir

rouge comme du feu. On a parlé long-tems là-dessus, et puis du dialogue Bohème, et puis enfin de Mademoiselle du Plessis, et des sottises qu'elle disoit, et qu'un jour vous en ayant dit une, et son vilain visage se trouvant auprès du vôtre, vous n'aviez pas marchandé, et lui aviez donné un soufflet pour la faire reculer; et que moi, pour adoucir les affaires, j'avois dit : Mais voyez comme ces petites filles se jouent rudement; et que j'avois dit à sa mère : Madame, ces jeunes créatures étoient si folles ce matin, qu'elles se battoient : Mademoiselle du Plessis agaçoit ma fille, ma fille la battoit; c'étoit la plus plaisante chose du monde; et qu'avec ce tour, j'avois ravi Madame du Plessis de voir nos petites filles se réjouir ainsi. Cette *camaraderie* de vous et de Mademoiselle du Plessis, dont je ne faisois qu'une même chose pour faire avaler le soufflet, les a fait rire à mourir. La *Murinette* vous approuve fort, et jure que la première fois qu'elle viendra lui parler dans le nez, comme elle fait toujours, elle vous imitera, et lui donnera sur sa vilaine joue. Je les attends tous présentement : Pomenars tiendra bien sa place; Mademoiselle du Plessis viendra aussi; ils me montreront une lettre de Paris faite à plaisir, où l'on mandera cinq ou six soufflets

donnés entre femmes, afin d'autoriser ceux qu'on veut lui donner aux États, et même les lui faire souhaiter pour être à la mode. Enfin, je n'ai jamais vu un homme si fou que Pomenars; sa gaieté augmente en même tems que ses affaires criminelles : s'il lui en vient encore une, il mourra de joie. Je suis chargée de mille complimens pour vous; nous vous avons célébrée à tout moment. Madame de Chaulnes dit qu'elle vous souhaiteroit une Madame de Sévigné en Provence, comme celle qu'elle a trouvée en Bretagne; c'est cela qui rend son Gouvernement beau; car quelle autre chose pourroit-ce être? Quand son mari sera venu, je la remettrai entre ses mains, et ne m'embarrasserai plus de son divertissement : mais vous, ma chère fille, que je vous plains avec votre tante d'Harcourt ! quelle contrainte ! quel embarras ! quel ennui ! Voilà qui me feroit plus de mal mille fois qu'à personne, et vous seule au monde seriez capable de me faire avaler ce poison. Oui, mon enfant, je vous le jure; et si j'étois à Grignan, j'écumerois votre chambre pour vous faire plaisir, comme j'ai fait mille fois : après cette marque d'amitié, ne m'en demandez plus; car je hais l'ennui plus que la mort, et j'aimerois fort à rire avec vous, Vardes et le *Seigneur Cor-*

beau. Défaites-vous de cette trompette du jugement ; il y a vingt ans qu'elle me déplaît, et que je lui dois une visite.

Je trouve votre vie fort réglée et fort bonne. Notre Abbé vous aime avec une tendresse et une estime qu'il n'est pas aisé de dire en peu de mots ; il attend avec impatience le plan de Grignan et la conversation de M. d'Arles; mais sur toutes choses il vous souhaiteroit bien cent mille écus, soit pour faire achever votre château, soit pour tout ce qu'il vous plairoit. Toutes les heures ne sont pas comme celles qu'on passe avec Pomenars, et même on s'ennuieroit bientôt de lui : les réflexions qu'on fait sont bien contraires à la joie. Je vous ai mandé que je croyois que je ne bougerois d'ici ou de Vitré. Notre Abbé ne peut quitter sa chapelle : le désert du Buron, ou l'ennui de Nantes avec Madame de Molac, ne conviennent point à son humeur agissante. Je serai souvent ici, et Madame de Chaulnes, pour m'ôter les visites, dira toujours qu'elle m'attend. Pour mon labyrinthe, il est net, il a des tapis verds, et les palissades sont à hauteur d'appui; c'est un aimable lieu : mais, hélas ! ma chère enfant, il n'y a guère d'apparence que je vous y voie jamais.

Di memoria nudrirsi, più che di speme.

C'est bien ma vraie devise. Nos sentences ont été trouvées jolies. Ne comprenez-vous pas bien qu'il n'y a jour, ni heure, ni moment que je ne pense à vous, que je n'en parle quand je puis, et qu'il n'y a rien qui ne m'en fasse souvenir? Nous sommes sur la fin du Tasse, *e Gofredo a spiegato il gran vessillo de la croce sopra' il muro.* Nous avons lu ce poème avec plaisir. La Mousse est bien content de moi, et de vous encore plus, quand il songe à l'honneur que vous faites à sa philosophie. Je crois que vous n'auriez pas eu moins d'esprit quand vous auriez eu la plus sotte mère du monde; mais enfin, tout ensemble n'a pas mal fait. Nous avons envie de lire Guichardin, car nous ne voulons point quitter l'Italien; la *Murinette* le parle comme le François. J'ai reçu une lettre de notre Cardinal, qui me dit encore pis que pendre du gros Abbé (1) qui est avec lui. Adieu, ma très-aimable; j'achèverai demain cette lettre, et vous manderai à quoi se divertit ma compagnie.

Ma compagnie est couchée, parce qu'il est minuit. Nous avons fait ce soir de grandes promenades, et, après souper, nous avons coupé les cheveux à la petite du Cerni, et lui avons mis le premier appareil que nous

(1) L'Abbé de Pontcarré.

leverons demain. La *Murinette* beauté est habile comme la Vienne. Pomenars ne fait que de sortir de ma chambre ; nous avons parlé assez sérieusement de ses affaires, qui ne sont jamais de moins que de sa tête. Le Comte de Créance veut à toute force qu'il ait le cou coupé, Pomenars ne veut pas : voilà le procès (2). Madame de Chaulnes me disoit tantôt que l'Abbé Tètu, après avoir été quelque tems à Richelieu, enfin sans autre façon, s'étoit établi chez Madame de Fontevraud (3), où il est depuis deux mois; ils le virent en passant il y a un mois; le prétexte, c'est qu'il y a de la petite-vérole à Richelieu : si cette conduite ne lui est fort bonne, elle lui sera fort mauvaise. Je ne savois pas que M. de Condom eût rendu son Évêché ; Madame de Chaulnes m'a assuré que cela étoit fait. La petite personne a envoyé des chansons à sa sœur; nous ne les trouvons pas trop bonnes : je suis fort aise que vous ayez approuvé les miennes; on ne peut pas les élever plus haut que de les mettre sur le ton des dragons ; il me semble que j'aurois dû l'entendre d'ici ; cela fait voir qu'il y a bien loin d'ici à Grignan. Hélas ! que cette pensée m'afflige, et que je m'en-

(2) Il s'agissoit d'un enlèvement.
(3) Sœur de Madame de Montespan.

nuie d'être si long-tems sans vous voir! Adieu, ma chère fille, je vais me coucher tristement, et vous embrasse de tout mon cœur.

Ma petite est aimable, et sa nourrice est au point de la perfection : mon habileté est une espèce de miracle, et me fait comprendre en amitié la merveille de ce Maréchal qui devint excellent peintre par amour.

LETTRE LXXV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 29 Juillet 1671.

Il sera le mois de Juillet tant qu'il plaira à Dieu : je crois que le mois d'Août sera encore plus long, puisque ce sera le tems des États; car, n'en déplaise à la bonne compagnie, c'est toujours une sujétion pour moi de les aller trouver à Vitré, ou de craindre qu'ils ne viennent ici : c'est un embarras, comme dit Madame de la Fayette; mon esprit n'est pas monté présentement sur ce ton-là : mais il faut avaler et passer ce tems comme les autres. Madame de Chaulnes fut ravie d'être toujours ici : ce qui lui paroissoit le plus charmant étoit mon absence; c'étoit aussi le régal que je lui avois promis : elle

elle se promenoit toute seule dès sept heures du matin dans ces bois. L'après-dînée, il y eut devant cette porte un bal de paysans, qui nous réjouit extrêmement. Il y avoit un homme et une femme qu'on auroit empêchés de danser dans une république bien réglée; c'étoient des postures à pâmer de rire : Pomenars crioit, n'ayant plus la force de parler. Je ne finirois point au reste sur son chapitre; il ne fait aucun pas qui ne puisse être le dernier, et on ne lè quite point qu'on ne puisse lui dire un dernier adieu. Tout disparut lundi matin, et je demeurai contente. Vous aurez M. de Vardes quand vous recevrez cette lettre : mandez-moi si sa patience n'est point usée, s'il doit sa constance à la philosophie ou à l'habitude; enfin, parlez-moi de lui. J'ai reçu une lettre du Marquis de Ch.... toute pleine d'amitiés : il me parle de Madame de Brissac, et me mande qu'il vous a écrit. Je vous prie, cruauté à part, de lui faire réponse : vous savez qu'il n'est bon qu'à ménager, et point du tout à mépriser; il est vieux comme son père, et ne comprendroit point l'honneur qu'on lui feroit en lui refusant une réponse. On me mande que le Comte d'Ayen épouse Mademoiselle de Bournonville; *Matame te Lutre en est enrazée*. Vous

me dites, dans votre lettre, qu'il faudra songer au moyen de vous envoyer votre fille; je vous prie de n'en point charger d'autre que moi, qui vous la menerai assurément i la nourrice le veut bien; toute autre voiture me donneroit beaucoup de chagrin. Je regarde comme un amusement tendre et agréable de la voir cet hiver au coin de mon feu : je vous conjure, ma fille, de me laisser prendre ce petit plaisir; j'aurai d'ailleurs de si vives inquiétudes pour vous, qu'il est juste que, dans les jours où j'aurai quelque repos, je trouve cette espèce de consolation. Voilà donc qui est fait, nous parlerons de son voyage quand je serai sur le point de faire le mien. Je viens d'en faire un de mon petit *galimathias*, c'est-à-dire, mon labyrinthe, où votre aimable idée m'a tenu fidelle compagnie : je vous avoue que c'est un de mes plaisirs de me promener toute seule; on trouve quelques labyrinthes de pensées dont on a peine à sortir; mais enfin on a du moins la liberté de penser à ce que l'on veut. Adieu, ma chère petite.

LETTRE LXXVI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 2 Août 1671.

QUE dites-vous des nouvelles de cette semaine ? Nous ne demandons que plaie et bosse : mais, en vérité, je trouve que cette fois il y en a trop. La mort de M. du Mans (1) m'a assommée ; je n'y avois jamais pensé, non plus que lui ; et de la manière dont je le voyois vivre, il ne me tomboit pas dans l'imagination qu'il pût mourir : cependant le voilà mort d'une petite fièvre, sans avoir eu le tems de songer ni au ciel, ni à la terre ; il a passé ce tems-là à s'étonner ; il est mort subitement de la fièvre-tierce. La Providence fait quelquefois des coups d'autorité qui me plaisent assez : mais il en faudroit profiter. Et ce pauvre Lenet qui est mort aussi ; j'en suis fâchée. Ah ! que j'aurois été contente si la nouvelle de Madame de L*** étoit venue toute seule ! c'est bien employé ; sa sorte de malhonnêteté étoit une infamie si scandaleuse, qu'il y a long-tems que je l'a-

(1) Philibert-Emmanuel de Beaumanoir, Commandeur des Ordres du Roi, mort le 27 Juillet 1671.

vois chassée du nombre des mères : tous les jeunes gens de la Cour ont pris part à sa disgrace ; elle ne verra point sa fille ; on lui a ôté tous ses gens : voilà tous les amans bien écartés. Vous avez présentement le grand Chevalier, embrassez-le pour moi, et le Coadjuteur aussi ; mais dites à ce dernier que je le prie de ne me point écrire, qu'il garde sa main droite pour jouer au brelan : ce n'est pas que je n'aime ses lettres, mais j'aime encore mieux son amitié : je connois son humeur ; il est impossible qu'il écrive sans qu'il en coûte à ceux à qui il écrit, et je trouve que c'est acheter trop cher une lettre, quand c'est au prix d'une partie de sa tendresse. Nous concluons incessamment que s'il écrivoit deux fois la semaine à quelqu'un, il le haïroit bientôt à la mort.

LETTRE LXXVII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 5 Août 1671.

Je suis bien aise que M. de Coulanges vous ait mandé les nouvelles. Vous apprendrez encore la mort de M. de Guise, dont je suis accablée quand je pense à la douleur de Mademoiselle de Guise. Vous jugez bien

ma fille, que ce ne peut être que par la force de mon imagination que cette mort m'inquiète, car du reste, rien ne troublera moins le repos de ma vie. Vous savez comme je crains les reproches qu'on peut se faire à soi-même. Mademoiselle de Guise n'a rien à se reprocher que la mort de son neveu; elle n'a jamais voulu qu'il ait été saigné; la quantité du sang a causé le transport au cerveau: voilà une petite circonstance bien agréable. Je trouve que dès qu'on tombe malade à Paris, on tombe mort; on n'a jamais rien vu de pareil.

Vous aurez maintenant des nouvelles de nos États pour votre peine d'être Bretonne. M. de Chaulnes arriva dimanche au soir au bruit de tout ce qui en peut faire à Vitré: le lundi matin il m'écrivit une lettre; j'y fis réponse par aller dîner avec lui. On mange à deux tables dans le même lieu; il y a quatorze couverts à chaque table; Monsieur en tient une, et Madame l'autre. La bonne chère est excessive, on remporte les plats de rôti tout entiers; et pour les pyramides de fruits, il faut faire hausser les portes. Nos pères ne prévoyoient pas ces sortes de machines, puisque même ils ne comprenoient pas qu'il fallût qu'une porte fût plus haute qu'eux. Une pyramide veut entrer,

une de ces pyramides qui font qu'on est obligé de s'écrire d'un bout de la table à l'autre; mais bien loin que cela blesse ici, on est souvent fort aise au contraire de ne plus voir ce qu'elles cachent; cette pyramide donc, avec vingt ou trente porcelaines, fut si parfaitement renversée à la porte, que le bruit en fit taire les violons, les hautbois et les trompettes. Après le dîner, Messieurs de Lomaria et Coëtlogon dansèrent avec deux Bretonnes des passe-pieds merveilleux, et des menuets d'un air que les courtisans n'ont pas à beaucoup près: ils y font des pas de Bohémiens et de Bas-Bretons avec une délicatessé et une justesse qui charme. Je pensois toujours à vous, et j'avois un souvenir si tendre de votre danse, et de ce que je vous avois vu danser, que ce plaisir me devint une douleur. Je suis assurée que vous auriez été ravie de voir danser Lomaria: les violons et les passe-pieds de la Cour font mal au cœur au prix de ceux-là; c'est quelque chose d'extraordinaire que cette quantité de pas différens et cette cadence courte et juste; je n'ai point vu d'homme danser comme Lomaria cette sorte de danse. Après ce petit bal, on vit entrer tous ceux qui arrivoient en foule pour ouvrir les États. Le lendemain M. le premier Président, Messieurs

les Procureurs et Avocats-Généraux du Parlement, huit Évêques, Messieurs de Molac, la Coste et Coëtlogon le père, M. Boucherat (1) qui vient de Paris, cinquante Bas-Bretons dorés jusqu'aux yeux, cent communautés. Le soir devoient venir Madame de Rohan d'un côté, et son fils de l'autre, et M. de Lavardin dont je suis étonnée. Je ne vis point ces derniers, car je voulus venir coucher ici, après avoir été à la tour de Sévigné voir M. d'Harouïs, et Messieurs de Fouché et Chesières qui arrivoient. M. d'Harouïs vous écrira; il est comblé de vos honnêtetés : il a reçu deux de vos lettres à Nantes, dont je vous suis encore plus obligée que lui. Sa maison va être le Louvre des États : c'est un jeu, une chère, une liberté jour et nuit qui attirent tout le monde. Je n'avois jamais vu les États, c'est une assez belle chose. Je ne crois pas qu'il y ait une Province rassemblée qui ait un aussi grand air que celle-ci; elle doit être bien pleine du moins, car il n'y en a pas un seul à la guerre ni à la Cour; il n'y a que le petit Guidon (1), qui peut-être reviendra un jour comme les autres. J'irai tantôt voir Madame de Rohan;

(1) Depuis Chancelier de France.

(2) M. de Sévigné son fils, Guidon des Gendarmes Dauphins.

il viendroit bien du monde ici si je n'allois à Vitré : c'étoit une grande joie de me voir aux États, où je ne fus de ma vie ; je n'ai pas voulu en voir l'ouverture, c'étoit trop matin. Les États ne doivent pas être longs ; il n'y a qu'à demander ce que veut le Roi ; on ne dit pas un mot ; voilà qui est fait. Pour le Gouverneur, il trouve, je ne sais pas comment, plus de quarante mille écus qui lui reviennent, une infinité de présens, des pensions, des réparations de chemins et de villes, quinze ou vingt grandes tables, un jeu continuel, des bals éternels, des comédies trois fois la semaine, une grande braverie : voilà les Etats. J'oublie trois ou quatre cents pipes de vin qu'on y boit : mais si je ne comptois pas ce petit article, les autres ne l'oublient pas, et c'est le premier. Voilà ce qui s'appelle des contes à dormir debout ; mais cela vient au bout de la plume quand on est en Bretagne, et qu'on n'a pas autre chose à dire. J'ai mille complimens à vous faire de M. et de Madame de Chaulnes. J'attends le vendredi où je reçois vos lettres avec une impatience digne de l'extrême amitié que j'ai pour vous.

LETTRE LXXVIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 9 Août 1671.

Vous n'êtes point sincère quand vous me louez tant aux dépens de ce que vous valez. Il me siéroit mal de faire votre panégyrique à vous-même, et vous ne voulez jamais que je dise du mal de moi. Je ne veux donc faire ni l'un ni l'autre; mais enfin, ma fille si vous avez à vous plaindre de moi, ce n'est point de ne voir pas en vous de bonnes qualités et le fond de toutes les vertus. Vous pouvez remercier Dieu de tout ce qu'il vous a donné; car pour moi je n'ai point assez de mérite pour en donner libéralement. Quoi qu'il en soit, vous mettez très-à-propos vos réflexions en usage. Ce que vous dites au sujet des inquiétudes que nous avons si souvent et si naturellement sur l'avenir, et comme insensiblement notre inclination se change et s'accommode à la nécessité, est la plus juste matière d'un livre, comme celui de Pascal. Rien n'est si solide, rien n'est si utile que ces sortes de méditations : hé ! qui sont les personnes de votre âge qui en sachent faire ? Je n'en connois point; vous avez un fond de

raison et de courage que j'honore; pour moi je n'en ai pas tant, sur-tout quand mon cœur prend le soin de m'affliger; mes paroles sont assez bonnes; je les range comme ceux qui disent bien: mais la tendresse de mes sentimens me tue; par exemple, je n'ai point été trompée dans les douleurs d'être séparée de vous; je les ai imaginées comme je les sens. Je n'ai point trouvé que le proverbe fût vrai pour moi, d'*avoir la robe selon le froid*; je n'ai point de robe pour ce froid-là. Mais cependant je m'amuse, et le tems passe toujours; et ce fait particulier n'empêche pas la règle générale qui est toujours vraie et qui le sera toujours. Nous craignons quasi toujours des maux qui perdent ce nom par le changement de nos pensées et de nos inclinations. Je prie Dieu qu'il vous conserve votre bon esprit. Vous voulez m'aimer, et pour vous, et pour votre enfant: hé! ma chère fille, n'entreprenez point tant de choses. Quand vous pourriez atteindre à m'aimer autant que je vous aime, ce qui n'est pas une chose possible, ni même dans l'ordre de Dieu, il faudroit toujours que ma petite fût par-dessus le marché; c'est le trop plein de la tendresse que j'ai pour vous.

J'allai dîner lundi chez M. de Chaulnes,

qui fait tenir les États deux fois le jour, de peur qu'on ne vienne me voir. Je n'ose vous dire les honneurs qu'on me fait dans ces États; cela est ridicule : cependant je n'y ai point encore couché, et je ne puis quitter mes bois ni mes promenades, quelque prière que l'on m'en fasse. Il y a quatre jours que je suis ici; il fait un si beau tems que je ne puis me renfermer dans une petite ville. Mais, ma fille, qui vous accouchera, si vous accouchez à Grignan? Le secours viendra-t-il de loin? N'oubliez pas comme vous accouchâtes en dernier lieu, et n'oubliez pas ce qui vous arriva la première fois, ni le besoin que vous eûtes d'un homme habile et hardi. Vous êtes quelquefois en peine comment vous pourriez faire pour me témoigner votre amitié, voilà justement l'occasion où je vous en demande une preuve; voilà sur quoi je vous devrai du reste, si vous voulez bien, pour l'amour de moi, avoir beaucoup de soin de vous. Ah! mon enfant, qu'il vous sera toujours aisé de vous acquitter avec moi! Des trésors et tous les biens possibles pourroient-ils me donner autant de joie que votre amitié? Comme aussi, tournez la médaille, rien au monde n'est pis que le contraire.

Votre lettre à Madame de Villars est très-bonne: elle ne paroît pourtant pas d'un style

aussi aisé que d'autres que j'ai vues de vous ; mais personne n'écrit mieux que vous ; et Madame de Villars sera très-contente de cette lettre. Quand le Coadjuteur n'aura plus mal au pied, je le conjure de vouloir bien faire réponse à M. d'Agen sur cette Religieuse, qui met tout son diocèse sens dessus dessous : je prendrai cette lettre pour être à moi, et lui ferai crédit de trois mois. Je ne puis m'imaginer ses allures, comme celles de M. de la R. F.; elles sont bien différentes de celles que l'on a, quand on travaille à les mériter : ceci n'est-il point un peu labyrinthe ? l'entendez-vous ? cela s'appelle des choses fines. Mais qu'est-ce que vous me dites d'avoir mal à la hanche ? Votre petit garçon seroit-il devenu fille ? Ne vous en mettez pas en peine, je vous aiderai à l'exposer sur le Rhône dans un petit panier de jonc, et puis elle abordera dans quelque Royaume, où sa beauté sera le sujet d'un roman : me voilà comme Dom Quichotte. Il y a d'horribles endroits dans Cléopâtre, mais il y en a de beaux, et la droite vertu est bien dans son trône. Nous avons achevé le Tasse avec plaisir et déplaisir, nous ne savons plus où nous attacher ; il faudra attendre que les États soient partis pour entreprendre quelque chose. Etoit-ce à vous que je mandois

l'autre jour qu'il sembloit que tous les pavés de Vitré fussent métamorphosés en Gentilshommes ? Je n'ai jamais vu tant de monde rassemblé. Mais vous, ma fille, donnez-moi des nouvelles de ce qui se passe autour de vous. Hé, mon Dieu, que je suis bien en Provence, que ce pays-là est bien devenu le mien ! Falloit-il que ma vie fût rangée et marquée si loin de la vôtre ?

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

Il n'y avoit que vous, mon cher Comte, qui puissiez me résoudre à donner ma fille à un Provençal : mais, dans la vérité, cela est ainsi, j'en prends à témoins Caderousse et Mérinville ; car si j'avois trouvé en moi autant de facilité pour ce dernier que j'en ai trouvé pour vous, et que je n'eusse pas été la reine des incidens, par la peur que j'avois de conclure, c'en étoit fait. Ne doutez jamais de la façon très-distinguée dont je pense sur votre sujet ; un moment de réflexion vous fera voir que je dis vrai. Je ne suis point surprise que ma fille ne vous parle point de moi ; elle m'en faisoit autant de vous l'année passée : croyez donc, sans qu'elle vous le dise, que je ne vous oublie jamais : la voilà qui gronde, et qui dit que vous prenez ce prétexte, pour excuser votre paresse : je

laisse entre vous ce débat, et je vous assure que, quoique vous soyez l'homme du monde le plus heureux à être aimé, vous ne l'avez jamais été, ni ne le pouvez être de personne plus sincèrement que de moi. Je vous souhaite tous les jours dans mon mail : mais vous êtes glorieux ; je vois bien que vous voulez que j'aille vous voir la première : vous êtes bien heureux que je ne sois pas une vieille maman, et que je sois ravie d'employer le reste de ma santé à faire ce voyage. Notre Abbé en a plus d'envie que moi ; c'est quelque chose. Adieu, mon cher Grignan ; aimez-moi toujours bien ; donnez-moi de votre vue, je vous donnerai de mes bois.

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

Ma chère enfant, je reviens à vous pour vous dire que M. d'Andilly m'a envoyé le recueil qu'il a fait des lettres de M. de Saint-Ciran ; c'est une des plus belles choses du monde : ce sont proprement des maximes et des sentences chrétiennes, mais si bien tournées qu'on les retient par cœur, comme celles de M. de la Rochefoucauld. Quand ce livre se débitera, priez Madame de la Fayette ou M. d'Hacqueville d'en demander un exemplaire pour vous à M. d'Andilly ; il vous sera très-obligé de cette confiance : si vous faites

réflexion qu'il n'a jamais eu un sol d'aucun de ses livres, vous verrez bien que c'est l'obliger que d'en vouloir un de sa main. Je défie M. Nicole de mieux dire que ce que vous avez écrit sur le changement de nos passions; il n'y a pas un mot de plus ou de moins que ce qu'il faut.

LETTRE LXXIX.

A LA MÊME.

A Vitré, mercredi 12 Août 1671.

Enfin, ma chère fille, me voilà en pleins États, sans cela les États seroient en pleins Rochers. Dimanche dernier, aussitôt que j'eus cacheté mes lettres, je vis entrer quatre carrosses à six chevaux dans ma cour, avec cinquante gardes à cheval, plusieurs chevaux de main, et plusieurs pages à cheval. C'étoient M. de Chaulnes, M. de Rohan, M. de Lavardin, Messieurs de Coëtlogon, de Lomaria, les Barons de Guais, les Évêques de Rennes, de Saint-Malo, les MM. d'Argouges, et huit ou dix que je ne connois point; j'oublie M. d'Harouïs, qui ne vaut pas la peine d'être nommé. Je reçois tout cela : on dit et on répondit beaucoup de choses. Après une promenade dont ils furent fort contens,

une colation très-bonne et très-galante sortit d'un des bouts du mail, sur-tout du vin de Bourgogne, qui passa comme de l'eau de forges; on fut persuadé que cela s'étoit fait avec un coup de baguette. M. de Chaulnes me pria instamment d'aller à Vitré. J'y vins donc lundi au soir; Madame de Chaulnes me donna à souper, avec la comédie de *Tartuffe*, point trop mal jouée, et un bal où le passe-pied et le menuet pensèrent me faire pleurer : cela me fait souvenir de vous si vivement que je n'y puis résister; il faut promptement que je me dissipe. On me parle de vous très-souvent, et je ne cherche point long-tems mes réponses, car j'y pense à l'instant même, et je crois toujours que c'est qu'on voit mes pensées au travers de mon corps-de-jupe. Hier, je reçus toute la Bretagne à ma tour de Sévigné; je fus encore à la comédie; c'étoit *Andromaque*, qui me fit pleurer plus de six larmes : c'est assez pour une troupe de campagne. Le soir on soupa, et puis le bal. Je voudrois que vous eussiez vu l'air de M. de Lomaria, et de quelle manière il ôte et remet son chapeau; quelle légèreté! quelle justesse! Il peut défier tous les courtisans, et les confondre sur ma parole; il a soixante mille livres de rente, et sort de l'Académie; il ressemble à tout ce qu'il

qu'il y a de plus joli, et voudroit bien vous épouser. Au reste, ne croyez pas que votre santé ne soit point bue ici; cette obligation n'est pas grande; mais telle qu'elle est, vous l'avez tous les jours à toute la Bretagne : on commence par moi, et puis Madame de Grignan vient tout naturellement. Les civilités qu'on me fait sont si ridicules, et les femmes de ce pays sont si sottes, qu'elles laissent croire qu'il n'y a que moi dans la ville, quoiqu'elle soit toujours pleine. Il y a de votre connoissance, Tonquedec, le Comte de Chapelles, Pomenars, l'Abbé de Montigni, qui est Évêque de Saint-Paul-de-Léon, et mille autres : mais ceux-là me parlent de vous, et nous rions un peu de notre prochain. Il est plaisant ici le prochain, particulièrement quand on a dîné; je n'ai jamais vu tant de bonne chère. Madame de Coëtquen est ici avec la fièvre; Chesières se porte mieux; on a député des États pour lui faire un compliment. Nous sommes polis pour le moins autant que le poli Lavardin : on l'adore ici, c'est un gros mérite qui ressemble au vin de Grave. Mon Abbé bâtit, et ne veut pas venir s'établir à Vitré; il y vient dîner : pour moi, j'y serai encore jusqu'à lundi, et puis j'irai passer huit jours dans ma pauvre solitude, après quoi je reviendrai dire adieu; car la

fin du mois verra la fin de tout ceci. Notre présent est déjà fait il y a plus de huit jours : on a demandé trois millions ; nous avons offert sans chicaner deux millions cinq cents mille livres, et voilà qui est fait. Du reste, M. le Gouverneur aura cinquante mille écus, M. de Lavardin quatre-vingt mille francs, le reste des Officiers à proportion ; le tout pour deux ans. Il faut croire qu'il passe autant de vin dans le corps de nos Bretons, que d'eau sous les ponts, puisque c'est là-dessus qu'on prend l'infinité d'argent qui se donne à tous les États. Vous voilà bien instruite, Dieu merci, de votre bon pays : mais je n'ai point de vos lettres, et par conséquent point de réponse à vous faire ; ainsi je vous parle tout naturellement de ce que je vois et de ce que j'entends : Pomenars est divin ; il n'y a point d'homme à qui je souhaite plus volontiers deux têtes ; jamais la sienne n'ira jusqu'au bout. Pour moi, je voudrois déjà être au bout de la semaine, afin de quitter généreusement tous les honneurs de ce monde, et de jouir de moi-même aux Rochers. Adieu, ma très-chère ; j'attends toujours vos lettres avec impatience ; votre santé est un point qui me touche de bien près : je crois que vous en êtes persuadée, et que, sans donner dans *la justice de croire*, je puis finir

ma lettre, et dormir en repos sur ce que vous pensez de mon amitié pour vous.

LETTRE LXXX.

A LA MÊME.

A Vitré, dimanche 16 Août 1671.

Quoi ! ma chère fille, vous avez pensé brûler, et vous voulez que je ne m'en effraie pas ! Vous voulez accoucher à Grignan, et vous voulez que je ne m'en inquiète pas ! Priez-moi en même tems de ne vous aimer guère ; mais soyez assurée que pendant que vous me serez ce que vous êtes à mon cœur, c'est-à-dire, pendant que je vivrai, je ne puis jamais voir tranquillement tous les maux qui peuvent vous arriver. Je prie Deville de faire tous les soirs une ronde pour éviter les accidens du feu. Si le hasard n'avoit fait lever M. de Grignan plus matin que le jour, voyez un peu où vous en étiez, et ce que vous deveniez avec votre château. Je crois que vous n'avez pas oublié de remercier Dieu : pour moi j'y ai trop d'intérêt pour ne l'avoir pas fait.

M. de Lavardin fait ici l'amoureux d'une petite Madame ; j'ai trouvé que c'est une

contenance dont il a besoin comme d'un éventail. J'ai dit à Madame de Chaulnes les complimens que vous lui faites; elle les a reçus d'une manière, et vous en rend de si bons, que je suis persuadée qu'elle voudroit au prix des Molac et des Lavardin (1), que vous fussiez sa Lieutenante-Générale : il n'y a que ces charges de belles; les Lieutenantes de Roi ne sont pas dignes de porter votre robe. Je suis encore ici; M. et Madame de Chaulnes font de leur mieux pour m'y retenir : ce sont des distinctions qui me font admirer la bonté des Dames de ce pays; vous croyez bien aussi que sans cela je ne demeurerois pas à Vitré où je n'ai que faire. Les Comédiens nous ont amusés, les passepieds nous ont divertis, la promenade nous a tenu lieu des Rochers. Mais tout cela n'empêchera point que je n'aille demain aux Rochers, où je serai ravie de ne plus voir de festins, et d'être un peu à moi : je meurs de faim au milieu de toutes ces viandes, et je proposois l'autre jour à Pomenars d'envoyer accommoder un gigot de mouton à la tour de Sévigné pour minuit, en revenant de chez Madame de Chaulnes : enfin, soit besoin ou dégoût, je meurs d'envie d'être dans mon mail; j'y serai huit ou dix jours. Notre

(1) Lieutenans-Généraux de la Province de Bretagne.

Abbé, la Mousse et *Marphise* ont grand besoin de ma présence; ces deux premiers viennent pourtant dîner ici quelquefois : il y est très-souvent question de Madame la Gouvernante de Provence, c'est ainsi que M. de Chaulnes vous nomme en commençant votre santé. On contoit hier au soir à table qu'Arlequin l'autre jour à Paris portoit une grosse pierre sous son petit manteau; on lui demandoit ce qu'il vouloit faire de cette pierre; il dit que c'étoit un échantillon d'une maison qu'il vouloit vendre; cela me fit rire; je jurai que je vous le manderois : si vous croyiez, ma fille, que cette invention fût bonne pour vendre votre terre, vous pourriez vous en servir. Que dites-vous du mariage de MONSIEUR ? Ce sont des traits de la Palatine; c'est sa nièce (2) et celle de la Princesse de Tarente. Vous comprenez bien la joie qu'aura MONSIEUR d'avoir à se marier en cérémonie : quelle joie encore d'avoir une femme qui n'entende point le François.

Madame de la Fayette m'a mandé qu'elle alloit vous écrire, mais que la migraine l'en empêche; elle est fort à plaindre de ce mal : je ne sais s'il ne vaudroit pas mieux n'avoir

(2) La Princesse Élisabetht-Charlotte Palatine du Rhin.

pas autant d'esprit que Pascal (3), que d'en avoir les incommodités. La date de votre lettre est admirable : voilà qui est donc bien, je n'ai que vingt ans; puisqu'il est ainsi, vous n'avez pas sujet de craindre pour ma santé ; n'en soyez point en peine, songez seulement à la vôtre. Cette émotion que la crainte du feu vous a donnée, me déplaît beaucoup : ce fut ensuite d'une émotion qu'arriva votre accouchement de Livry : tâchez donc, ma chère enfant, d'éviter autant que vous pourrez tout ce qui peut vous émouvoir. J'aime déjà ce Chamarier (4) de Rochebonne; c'est une *bonne roche* que celle dont vous me dépeignez son ame : c'est à M. de Grignan que j'adresse cette *gentillesse*, comme à celui qui m'y saura bien répondre. Je suis bien aise d'avoir encore une maison assurée à Lyon, outre celle de l'Intendant. Autant qu'un voyage en ce monde peut être sûr, celui de Provence l'est pour l'année qui vient. Ma chère enfant, gouvernez-vous bien entre-ci et là, c'est mon unique soin, et la chose du monde dont je vous serai le plus sensiblement obligée; c'est là que vous

(3) Blaise Pascal, un des plus beaux génies de son siècle, avoit été sujet à de grands maux de tête; il mourut dans la fleur de l'âge en 1662.

(4) Dignité du Chapitre de Saint-Jean de Lyon.

pouvez me témoigner solidement l'amitié que vous avez pour moi. Il me semble que vous voyez bien des Provençaux à Grignan : si vous saviez aussi la quantité de Bretons que l'on voit tous les jours ici, cela n'est pas imaginable. Vous me ravissez quand vous me dites que vous aimez le Coadjuteur, et qu'il vous aime : j'ai cette union dans la tête ; il me semble qu'elle est entièrement nécessaire à votre bonheur ; conservez-la, et prenez de ses conseils pour vos affaires. Notre Abbé vous adore toujours ; la petite Mousse a une dent de moins, et ma petite enfant une dent de plus : ainsi va le monde. Je bénis Flachère de vous avoir sauvée du feu, et je vous embrasse mille fois plus tendrement que je ne puis vous dire. Chesières est guéri au bruit du trictrac de chez M. d'Harouïs.

LETTRE LXXXI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 19 Août 1671.

Vous me dites fort plaisamment l'état où vous met mon papier parfumé : ceux qui vous voient lire mes lettres croient que je vous apprends que je suis morte, et ne se figurent point que ce soit une moindre nou-

velle. Il s'en faut peu que je ne me corrige de la manière que vous l'avez imaginé ; j'irai toujours dans les excès pour ce qui vous sera bon et qui dépendra de moi. J'avois déjà pensé que mon papier pourroit vous faire mal, mais ce n'étoit qu'au mois de Novembre que j'avois résolu d'en changer; je commence dès aujourd'hui, et vous n'avez plus à vous défendre que de la puanteur.

Vous avez une assez bonne quantité de Grignans ; Dieu vous délivre de la tante (1), elle m'incommode d'ici. Les manches du Chevalier font un bel effet à table : quoiqu'elles entraînent tout, je doute qu'elles m'entraînent aussi ; quelques foiblesses que j'aie pour les modes, j'ai une grande aversion pour cette saleté. Il y auroit de quoi en faire une belle provision à Vitré ; je n'ai jamais vu une si grande chère ; nulle table à la Cour ne peut être comparée à la moindre des douze ou quinze qui y sont, aussi est-ce pour nourrir trois cents personnes qui n'ont que cette ressource pour manger. Je partis lundi de cette bonne Ville, après avoir fait vos complimens à Madame de Chaulnes et à Mademoiselle de Murinais : on ne peut jamais ni mieux les recevoir, ni mieux les rendre.

(1) Anne d'Ornano, Comtesse d'Harcourt, tante de M. de Grignan.

Toute

Toute la Bretagne étoit ivre ce jour-là; nous vions dînés à part. Quarante Gentilshommes avoient dîné en bas, et avoient bu chacun quarante santés : celle du Roi avoit été la première, et ensuite tous les verres cassés; le prétexte étoit une joie et une reconnoissance extrême de cent mille écus que le Roi a donné à la Province sur le présent qu'on lui a fait, voulant récompenser, par cet effet de sa libéralité, la bonne grace qu'on a eue à lui obéir. Ce n'est donc plus que deux millions deux cents mille livres, au lieu de cinq cents. Le Roi a écrit de sa propre main des bontés infinies pour sa bonne Province de Bretagne : le Gouverneur a lu la lettre aux États, et la copie en a été enregistrée : il s'est élevé jusqu'au ciel un cri de *vive le Roi*, et tout de suite on s'est mis à boire, mais boire, Dieu sait. M. de Chaulnes n'a pas oublié la Gouvernante de Provence, et un Breton ayant voulu vous nommer, et sachant mal votre nom, s'est levé, et a dit tout haut : C'est donc à la santé de Madame de *Carignan*: cette sottise a fait rire M. de Chaulnes jusqu'aux larmes : les Bretons ont continué, croyant bien dire, et vous ne serez d'ici à plus de huit jours que Madame de *Carignan*; quelques-uns disent la Comtesse de *Carignan* : voilà en quel état j'ai laissé les choses,

J'ai fait voir à Pomenars ce que vous dites de lui ; il en est ravi ; et en attendant je vous assure qu'il est si hardi et si effronté que tous les jours du monde il fait quitter la place au premier Président dont il est ennemi, aussi-bien que du Procureur-Général. Madame de Goëtquen venoit de recevoir la nouvelle de la mort de sa petite fille ; elle s'étoit évanouie ; elle en est très-affligée, et dit que jamais elle n'en aura une si jolie : mais son mari est inconsolable ; il revient de Paris, après s'être accommodé avec le Bordage ; c'étoit la plus grande affaire du monde, il a donné tous ses ressentimens à M. de Turenne : vous ne vous en souciez guère ; mais cela se trouve au bout de ma plume. Il y avoit dimanche un bal qui fut joli : nous y vîmes une Basse-Brete qu'on nous avoit assuré qui levoit la paille ; ma foi, elle étoit ridicule et faisoit des hauts-le-corps qui nous faisoient éclater de rire ; mais il y avoit d'autres danseuses et des danseurs qui nous ravissoient. Si vous me demandez comment je me trouve des Rochers après tout ce bruit, je vous dirai que j'y suis transportée de joie ; j'y serai pour le moins huit jours, quelque façon qu'on me fasse pour me faire retourner : j'ai un besoin de repos qui ne peut se dire, j'ai besoin de dormir, j'ai besoin de manger, car

e meurs de faim à ces festins ; j'ai besoin de me rafraîchir, j'ai besoin de me taire ; tout le monde m'attaquoit, et mon poumon étoit usé. Enfin, ma chère enfant, j'ai retrouvé mon Abbé, ma Mousse, ma chienne, mon mail, Pilois, mes maçons, tout cela m'est uniquement bon en l'état où je suis : quand e commencerai à m'ennuyer, je m'en retournerai. Il y a des gens qui ont de l'esprit dans cette immensité de Bretons, et il y en a qui sont dignes de me parler de vous.

J'ai été blessée, comme vous, de l'*enflure de cœur* (2) : ce mot d'*enflure* me déplaît ; et pour le reste, ne vous avois-je pas dit que c'étoit de la même étoffe que Pascal ? Mais cette étoffe est si belle qu'elle me plaît toujours : jamais le cœur humain n'a été mieux anatomatisé que par ces Messieurs-là. Si vous continuez à nous en mander votre avis, la Mousse vous répondra mieux que moi, car e n'en ai lu encore que vingt feuillets. Je suis au désespoir de mes paquets perdus : ces chères, ces aimables lettres dont je suis entourée, que je relis mille fois, que je regarde, que j'approuve, n'est-ce pas un grand déplaisir pour moi de savoir que vous m'en écriviez deux toutes les semaines, et de n'en avoir reçu qu'une plus de quatre semaines

(2) Expression de M. Nicole dans ses *Essais de Morale*.

de suite ? Si c'étoit pour vous soulager, je l'approuverois, et même je vous le conseille rois ; mais vous les aviez écrites, et je ne les ai pas. Si vous aviez la mémoire de vos dates, vous verriez bien les lettres qui vous manquent : vous l'aviez pour ce fripon de Grignan ; faut-il que je l'embrasse après cette préférence ? Parlez-moi de Madame de Ro-chebonne (3), et faites des amitiés à mon cher Coadjuteur et au bel air du Chevalier je défends à ce dernier de monter à cheval devant vous. On me mande que *mes petites entrailles* (4) se portent bien, elles vont être habillées ; cela est joli de *petites entrailles* avec une robe. Si Madame de Simiane vou loit savoir des nouvelles de son premier Sé néchal, vous pourriez lui dire qu'après elle il a épousé la femme d'un homme qui enfin la lui laissa, et que présentement il l'a laissée pour une autre toute mariée aussi, qu'il a enlevée de vive force, et qui est une très belle femme ; mais il a un cadet qui en a fait autant en Basse-Bretagne : on lui a envoy

(3) Thérèse Adhémar de Monteil, femme de Charles François de Châteauneuf, Comte de Rochebonne, e sœur de M. de Grignan.

(4) C'est ainsi que Madame de Sévigné nommoit s petite-fille (*Marie-Blanche*), qu'elle avoit laissée à Pari en nourrice.

des gardes pour l'amener : il y a des gens dont l'étoile fait rire.

M. d'Haroüis est aussi étonné que vous de l'aventure de Madame de L.... Votre raisonnement est bon ; mais quoique le mari fût accoutumé à sa propre disgrace, il ne l'étoit pas à celle de son gendre, et c'est ce qui l'a fait éclater, car vous savez bien l'honnête métier de la mère. Vous avez fait des merveilles d'écrire à Madame de Lavardin ; je le souhaitois, vous avez prévenu mes desirs. Voilà tout présentement le laquais de l'Abbé, qui se jouant comme un jeune chien avec l'aimable *Jacquine* (3), l'a jetée par terre, et lui a rompu le bras, et démis le poignet ; les cris qu'elle fait sont épouvantables, c'est comme si une furie s'étoit rompu le bras en enfer : on envoie querir cet homme qui vint pour Saint-Aubin. J'admire comme les accidens viennent, et vous ne voulez pas que j'aie peur de verser ; c'est cela que je crains ; car si quelqu'un m'assuroit que je ne me ferois point de mal, je ne haïrois pas à rouler quelquefois cinq ou six tours dans un carrosse, cette nouveauté me divertiroit ; mais après ce que je viens de voir, un bras rompu me fera toujours peur. Adieu, ma très-belle ; vous savez comme je suis à vous, et que

(3) Une des filles de la basse-cour des Rochers.

l'amour maternel y a moins de part que l'inclination.

LETTRE LXXXII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 23 Août 1671.

Vous étiez donc avec votre Présidente de Charme, quand vous m'avez écrit? Son mari étoit intime ami de M. Fouquet, dis-je bien? Enfin, ma fille, vous n'ètes point seule, et M. de Grignan avoit raison de vous faire quitter votre cabinet pour entretenir votre compagnie : ce qu'il auroit pu retrancher, c'est sa barbe de Capucin; il est vrai qu'elle ne lui fait point de tort, puisqu'à Livry, avec *sa touffe ébourifée* (1), vous ne pensiez pas qu'*Adonis* fût plus beau; je relis quelquefois ces quatre vers avec admiration. Je suis surprise comme le souvenir de certain tems fait de l'impression sur l'esprit, soit en bien, soit en mal; je me représente cette automne-là délicieuse, et puis j'en regarde la fin avec une horreur qui me fait suer les grosses gouttes (2); cependant il faut remer-

(1) Hémistiche d'un bout rimé rempli par Madame de Grignan.

(2) A cause d'une fausse-couche que Madame de Grignan fit à Livry, le 4 Novembre 1669.

cier Dieu du bonheur qui vous tira d'affaire. Les réflexions que vous faites sur la mort de M. de Guise sont admirables, elles m'ont bien creusé les yeux dans mon mail; car c'est là où je rêve à plaisir. Le pauvre la Mousse a eu mal aux dents; de sorte que depuis long-tems je me promène toute seule jusqu'à la nuit, et Dieu sait à quoi je ne pense point. Ne craignez point pour moi l'ennui que peut me donner la solitude; hors les maux qui viennent de mon cœur, contre lesquels je n'ai point de force, je ne suis à plaindre sur rien: mon humeur est heureuse, elle s'accommode et s'amuse de tout; et je me trouve mieux d'être ici toute seule que du fracas de Vitré. Il y a huit jours que je suis ici dans une paix qui m'a guérie d'un rhume épouvantable; j'ai bu de l'eau; je n'ai point parlé, je n'ai point soupé; et quoique je n'en aie point raccourci mes promenades, je me suis guérie. Madame de Chaulnes, Mademoiselle de Murinais, Madame Fourché, et une fille de Nantes fort bien faite, vinrent ici jeudi: Madame de Chaulnes entra en me disant qu'elle ne pouvoit être plus long-tems sans me voir, que toute la Bretagne lui pesoit sur les épaules, et qu'enfin elle se mouroit. Là-dessus elle se jette sur mon lit, on se met autour d'elle, et en un moment la voilà en-

dormie de pure fatigue : nous causons toujours ; elle se réveille enfin, trouvant plaisante et adorant l'aimable liberté des Rochers. Nous allâmes nous promener, nous nous assîmes dans le fond de ces bois, pendant que les autres jouoient au mail, je lui faisois conter Rome, et par quelle aventure elle avoit épousé M. de Chaulnes : car je cherche toujours à ne point m'ennuyer ; cependant voilà une pluie traîtresse comme une fois à Livry, qui, sans se faire craindre, se met d'abord à nous noyer, mais noyer à faire couler l'eau de par-tout sur nos habits : les feuilles furent percées dans un moment, et nos habits percés dans un autre moment : nous voilà toutes à courir ; on crie, on tombe, on glisse, on fait grand feu : on change de chemise, de jupe, je fournis à tout ; on se fait essuyer ses souliers, on pâme de rire : voilà comme fut traitée la Gouvernante de Bretagne dans son propre Gouvernement ; après cela on fit une jolie collation, et puis cette pauvre femme s'en retourna plus fâchée sans doute du rôle ennuyeux qu'elle alloit reprendre, que de l'affront qu'elle avoit reçu ici. Elle me fit promettre de vous mander cette aventure, et d'aller demain lui aider à soutenir le reste des États, qui finiront dans huit jours. Je

lui promis l'un et l'autre; je m'acquitte aujourd'hui de l'un, et demain je m'acquitterai de l'autre, ne trouvant pas que je puisse me dispenser de cette complaisance.

Madame de la Fayette vous aura mandé comme M. de la Rochefoucauld a fait Duc le Prince (*de Marsillac*) son fils, et de quelle façon le Roi a donné une nouvelle pension : enfin la manière vaut mieux que la chose, n'est-il pas vrai? Nous avons quelquefois ri de ce discours commun à tous les courtisans. Vous avez présentement le Prince Adhémar; dites-lui que j'ai reçu sa dernière lettre, et embrassez-le pour moi. Vous avez à mon compte cinq ou six Grignans; c'est un bonheur, comme vous dites, qu'ils soient tous aimables et d'une bonne société; sans cela ils feroient l'ennui de votre vie, au lieu qu'ils en font la douceur et le plaisir. On me mande qu'il y a de la rougeole à Sully, et que ma tante va prendre *mes petites entrailles* pour les amener chez elle : cela fâchera bien la nourrice; mais que faire? C'est une nécessité. C'en sera une bien dure que de demeurer en Provence pour les gages, quand vous verrez partir d'auprès de vous Madame de Seneterre pour Paris : je voudrois bien, ma chère enfant, que vous eussiez assez d'amitié pour moi pour ne pas

me faire le même tour quand j'irai vous voir l'année qui vient. Je voudrois qu'entre-ci et là vous fissiez l'impossible pour vos affaires; c'est ce qui fait que j'y pense et que je m'en tourmente tant. Il faut donc que je vous ramène chez moi, qui est chez vous.

M. de Chesières est ici; il a trouvé mes arbres crûs; il en est fort étonné, après les avoir vus *pas plus grands que cela*, comme disoit Monsieur de M..... de ses enfans. Je suis fort aise que la maladie du pauvre Grignan ait été si courte; je l'embrasse et lui souhaite toutes sortes de biens et de bonheurs, aussi-bien qu'à sa chère moitié, que j'aime plus que moi-même; je le sens du moins mille fois davantage. Notre Abbé est à vous, la Mousse attend cette lettre que vous composez.

LETTRE LXXXIII.

A LA MÊME.

A Vitré, mercredi 26 Août 1671, dans le cabinet de Madame DE CHAULNES.

On me prie d'abord de vous faire mille amitiés pleines de tendresse et d'estime. Après un si heureux commencement, vous devriez espérer une lettre agréable : mais je doute fort que cela puisse être, car en

vérité je ne sais rien. Si je vous entretenois de mes pensées, je vous parlerois de vous; et vous êtes trop près du sujet pour que cela pût vous divertir. Je vins ici dimanche au soir assez tard : M. de Chaulnes fit la plaisanterie de m'envoyer querir par ses gardes, m'écrivant que j'étois nécessaire pour le service du Roi, et que Madame de Chaulnes m'attendoit à souper. J'y vins, et j'y trouvai beaucoup de monde d'augmentation, tant pis. Lundi, M. d'Harouïs donna un dîner à M. et à Madame de Chaulnes, à tous les Magistrats et Commissaires ; j'y étois, l'Abbé y vint : le prétexte étoit de voir les réparations que je demande qu'on fasse à la tour de Sévigné, on n'y regarda point. Ce fut le plus beau repas que j'aie vu depuis que je suis au monde : mais écoutez le malheur. Comme nous montions en carrosse pour y aller, voilà une foiblesse qui prend à M. de Chaulnes avec le frisson, en un mot, la fièvre : Madame de Chaulnes toute affligée s'enferme avec lui; et Mademoiselle de Murinais et moi nous tenons leur place. M. d'Harouïs fut mortifié, tout fut triste, on ne songea qu'à ce contre-tems. Le soir la fièvre le quitta ; mais je crois qu'il l'a présentement, et c'est la tierce. Voilà comme les maux viennent; conser-

vez-vous : si vous étiez dans un autre état je vous dirois de marcher; mais je ne le dis pas. Je suis persuadée que la plupart des maux viennent d'avoir le cul sur la selle. Pomenars vous fait dix mille complimens; il compte qu'une femme l'autre jour à Rennes ayant oui parler des *médianoches*, dit à quatre heures du soir qu'elle venoit de faire *médianoche* chez la première Présidente; cela est bien d'une sotte bête qui veut être à la mode : voilà tout ce que je vous écrirai d'ici; peut-être que tantôt je dirai encore quelque chose en fermant mon paquet. Je veux vous parler d'un bal qu'il y eut hier au soir : hormi les grands bals que nous avons vus, on ne peut en faire un plus joli. Plusieurs beautés de Basse-Bretagne y brilloient, et Mademoiselle de L** sur-tout, qui est une très-belle fille, et qui danse très-bien : elle a un amant qu'elle va épouser; il étoit derrière elle : mais M. de Rohan, qui la trouve belle dès l'année passée, s'est pendu à son oreille d'une si étrange façon, et elle s'est fichée dans ses cheveux pour lui répondre d'une si extraordinaire manière, que l'amant a quitté la place. La Demoiselle ne s'en est pas émue; sa mère lui faisoit des yeux; point de nouvelles; enfin elle a donné dans la seigneurie à bride abattue : cela nous a fort

réjouis. Mais sera-t-il possible que M. de Grignan ne me donne jamais le plaisir de vous voir danser un moment? Quoi! je ne reverrai jamais cette danse et cette grace parfaite qui m'alloient droit au cœur? J'en vois ici des morceaux séparés, mais je voudrois bien revoir le tout ensemble. Je meurs quelquefois d'envie de pleurer au bal, et quelquefois j'en passe mon envie, sans que personne s'en apperçoive; certains airs, certaines danses font cet effet très-ordinairement. Mon petit Lomaria a toujours un air charmant: il fut un peu hier au soir tout auprès de la cadence; je ne sais s'il n'étoit point ivre; cela se dit ici sans qu'on s'en offense.

LETTRE LXXXIV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 30 Août 1671.

Vraiment, ma fille, il n'en faut pas douter, je perds toutes les semaines une de vos lettres, ou du moins très-souvent: vous seriez dix jours sans m'écrire, quand je n'en reçois qu'une, je suis assurée que cela n'est pas, et que, par exemple, j'en ai perdu une très-bonne cet ordinaire; je n'ai reçu que

celle que vous m'écriviez dans l'accablement de vos Provençaux. Je suis triste de ce mal-entendu; et vous verriez aisément ce désordre, si vous écriviez vos dates: un chagrin que cela me donne encore, c'est que je commence toutes mes lettres par ce sot chapitre; c'est un beau début, et bien agréable.

Parlons un peu de votre sang, que vous dites qui n'est point échauffé: j'en suis bien aise pour une raison, et j'en suis fâchée pour une autre, c'est qu'il y a moins de remède; et comme c'est l'air, et qu'il faudroit faire changer de place aux brouillards, et mettre au-dessus de votre tête ce qui est au-dessous de vos pieds (1), je ne vois pas trop bien ce qu'on pourroit opposer à cet inconvénient: j'y sais pourtant un remède, dont j'espère que vous vous servirez quand j'irai en Provence. C'est un grand déplaisir que votre beau teint ne puisse pas soutenir l'air de Provence; autrefois l'air de Nantes, un peu mêlé de celui de la mer, me perdoit tout le mien: mais, ma chère enfant, c'est un bon air que celui de l'Isle de France; l'air de Vitré tue tout le monde; le serein du parc est une chose que je ne soutiens pas, moi

(1) A cause de la situation de Grignan, dont le château est fort élevé.

qui soutenois sans trembler tout celui de Livry. M. de Chaulnes se porte bien mieux: ils partiront tous avant qu'il soit six jours: la compagnie est belle et bonne; mais c'est avec une grande joie qu'on se sépare. Je revins ici vendredi voir un peu mon Abbé, ma Mousse et mes bois. Aujourd'hui j'attends M. de Rennes et trois autres Évêques à dîner: je leur donnerai une pièce de bœuf salé. Après le dîné, Madame de Chaulnes vient me reprendre pour me mener à Vitré, dire adieu à la Seigneurie. M. Boucherat, M. le premier Président et la voiture complète des Magistrats doivent venir aussi: comme ils m'emmèneront, et que je n'aurai plus le tems de fermer mes lettres, je vais les cacheter dès ce matin. Le contrat de notre Province avec le Roi fut signé vendredi; mais auparavant on donna deux mille louis d'or à Madame de Chaulnes, et beaucoup d'autres présens: ce n'est pas que nous soyons riches, mais c'est que nous avons du courage, c'est que nous sommes honnêtes, et qu'entre midi et une heure nous ne savons pas refuser nos amis; c'est l'heure du berger: les vapeurs de vos fleurs d'oranges ne font pas de si bons effets. J'ignore comment vous vous portez; mais votre santé est bue tous les jours par plus de cent Gen-

tilhommes qui ne vous ont jamais vue, et qui ne vous verront jamais; ceux qui vous ont vue ne sont pas ceux qui célèbrent le mieux votre santé. Lavardin et des Chapelles ont rempli des bouts-rimés que je leur ai donnés; ils sont jolis, je vous les enverrai: vous serez bien aise aussi de savoir que l'autre jour M. de *Bruquenvert* dansa très-bien le passe-pied avec Mademoiselle *Kerikinili:* voilà de ces choses que vous ne devez pas ignorer; ne m'attaquez pas sur les noms, j'y suis forte présentement. Les grandeurs de Province sont ici dans leur lustre: de sorte que l'autre jour la beauté de la charge de M. de Grignan fut admirée et enviée: être seul est une chose qui charme fort M. de Molac, qui est accablé par M. de Lavardin; M. de Lavardin par M. de Chaulnes, et les Lieutenans de Roi par les Lieutenans-Généraux. On vouloit aussi, dans l'humeur de faire des présens, proposer aux États de donner dix mille écus à M. et à Madame de Grignan. M. de Chaulnes soutenoit qu'ils écouteroient la proposition; d'autres, qu'ils feroient le présent; enfin, nous en demeurâmes à l'envie d'en faire courir le bruit sourdement, faire murmurer quelques Bas-Bretons, et puis les radoucir à table, et leur faire promettre de le proposer. Mais que dites-

dites vous de M. de Coulanges qui s'en va vous voir? Le joli homme! qu'il est heureux! Je crois, ma fille, que vous serez fort aise de le voir *tourner* dans votre château; sa gaîté vous en donnera, il vous dira comme votre fille est jolie. Tout ce que je désire, et qui est bien assez pour moi, c'est que vous vous portiez bien, et que pour l'amour de moi vous ayiez de l'application à votre santé et à votre conservation.

Je trouve votre esprit dans une philosophie et dans une tranquillité qui me paroît bien plus au-dessus des brouillards et des grossières vapeurs, que le château de Grignan. C'est tout de bon que les nuages sont sous vos pieds; vous êtes élevée dans la moyenne région, et vous ne m'empêcherez pas de croire que ces beaux noms que vous dites que vous donnez à des qualités naturelles, sont un effet de votre raison et de la force de votre esprit. Dieu vous le conserve si droit, il ne vous sera pas inutile: mais il faut un peu agir, afin que votre philosophie ne se tourne pas en paresse, et que vous puissiez être en état de revoir un pays où les nues seront au-dessus de vous. Il me semble que je vous vois dans l'indolence que vous donne l'impossibilité; ne vous y abandonnez qu'autant qu'il est nécessaire pour

votre repos, et non pas assez pour vous ôter l'action et le courage. Je vous plains bien d'avoir des femmes; vous savez comme je les hais. Vos statues d'hommes sur des piédestaux sont bien ennuyeuses: vous me ferez aimer l'amusement de nos Bretons, plutôt que l'indolence parfumée de vos Provençaux: mais où sont donc ces esprits si vifs, si brillans, ces têtes si près du bonnet, et ces imaginations échauffées par un si beau soleil? Au moins vous devriez avoir des foux, et dans la quantité vous en trouveriez quelqu'un qui pourroit vous divertir. Je ne comprends pas bien votre Provence ni vos Provençaux: ah! que je comprends bien mieux mes Bretons! Si je vous disois tous ceux qui vous font des complimens, il faudroit un volume: M. et Madame de Chaulnes, M. de Lavardin, le Comte des Chapelles, Tonquedec, l'Abbé de Montigni, Évêque de Léon, d'Harouïs, Fouché, Chesières, etc. sans compter mon Abbé, qui n'a point reçu votre dernière lettre, et notre Mousse qui attend celle que vous composez. Pour moi, ma fille, sans en faire à deux fois, je vous conjure d'embrasser tous vos aimables Grignans. J'ai vu des manches comme celles du Chevalier; ah! qu'elles sont belles dans le potage et sur des salades!

Adieu, ma très-belle et très-infiniment chère; je ne vous dis rien de mon amitié, c'est que je ne vous aime pas.

LETTRE LXXXV.

A LA MÊME.

A Vitré, mercredi 2 Septembre 1671.

Voici une lettre qui m'est venue droit de Paris, sans passer par les mains de du Bois (1) et de plus, je l'ai reçue selon votre date, cinq jours après qu'elle a été écrite: de sorte que toute cette lettre est miraculeuse: il n'est pas besoin de tant de merveilles pour me rendre vos lettres bien chères. Votre souvenir est au-dessus des distractions: c'est lui qui les fait aux autres: nos États ont beau crier, danser, boire, votre idée sait toujours se faire place. Il y a ici de grandes fronderies, mais cela s'appaise en vingt-quatre heures, et j'espère que dans trois jours, tout sera fini; je le souhaite beaucoup. Je n'ose plus aller aux Rochers; on en a trouvé le chemin; il y avoit dimanche cinq carrosses à six che-

(1) Commis de la poste, qui prenoit soin des lettres de Madame de Sévigné, pour les lui faire tenir plus promptement en Bretagne.

vaux. Je meurs d'envie d'être retournée dans ma solitude; on l'a trouvée belle; Combourg n'est pas si beau. Il ne faut pas que vous croyiez que nos maisons de Bretagne soient comme Grignan, il s'en faut beaucoup. Pour M. de Lomaria, sans tourner autour du pot, il a tout l'air de Termes; sa danse, sa révérence, mettre et ôter son chapeau, sa taille, sa tête, voyez si ce petit vilain-là n'est pas assez joli. La *Murinette* beauté voudroit bien l'épouser, mais il n'est pas de même pour elle. Le Comte des Chapelles est ravi de ce que vous avez mis de lui dans ma lettre. Pomenars vous mande que sa hardiesse est encore augmentée, qu'il ne peut jamais être pendu, puisqu'il ne l'a point été. L'Abbé vient quelquefois dîner ici avec la Mousse, qui n'est nullement embarrassé de tout ceci: je l'ai si bien fait valoir partout, et chez Madame de Chaulnes, et chez M. Boucherat, et chez l'Évèque de Léon, qu'il y est comme chez moi. Il parle des petites parties avec cet Évêque, qui est Cartésien à brûler; mais dans le même feu, il soutient aussi que les bêtes pensent: voilà mon homme; il est très-savant là-dessus; il a été aussi loin qu'on peut aller dans cette philosophie, et M. le Prince est demeuré à son avis. Leurs disputes me réjouissent fort. On me mande que

notre petite est fort jolie; elle me divertira bien cet hiver chez moi. Adieu, ma très-chère, je vous embrasse; mais quelle extrême joie quand j'entendrai le son de votre voix! J'espère que ce jour arrivera comme tant d'autres qu'on ne souhaite point.

LETTRE LXXXVI.

A LA MÊME.

A Vitré, dimanche 6 Septembre 1671.

Ah! ma fille, que vous veut donc ce feu qui tourne autour de vous; et qui vous fait des frayeurs à toute heure? Pour vous dire le vrai, je doute que cela ne vous fasse point de mal; souvenez-vous de ce que vous fit une fois la peur de voir le Chevalier à cheval. Je voudrois que du moins cela vous servît à faire redoubler le soin de tous vos gens, pour empêcher que le malheur du feu n'arrive chez vous: j'exhorte Deville, par l'affection qu'il a pour vous, à faire sa ronde plus exactement que jamais. Au reste, vous croyez qu'un rhume n'est rien en l'état où vous êtes; je vous avertis que c'est beaucoup, et que peut-être vous n'en guérirez qu'en accouchant. Je vous recommande aussi la sagesse dans votre septième. On porte

quelquefois les filles heureusement, et les garçons ont des fantaisies de venir plutôt, et en prennent le chemin au sept : faites réflexion sur ce discours ; je défie Madame du Pui-du Fou de mieux dire. Après cette leçon de *matrone*, je vous ferai mille complimens de la part de Chesières. Vous vous êtes souvenue très-à-propos du vers de M. de Grignan ; vous aurez vu, par une de mes lettres, que je suis bien loin d'oublier ce tems-là. Vous avez une tribu de Grignans, mais ils sont tous si aimables qu'on doit se réjouir avec vous de cette bonne compagnie. Je suis étonnée d'apprendre que vous avez M. de Chate : il est vrai que j'ai été trois jours avec lui à Savigni, il me paroissoit fort honnête homme, je lui trouvois une ressemblance en détrempe qui ne le brouilloit pas avec moi. S'il vous conte ce qui m'arriva à Savigni, il vous dira que j'eus le derrière fort écorché d'avoir couru un cerf avec Madame de Sully, qui est présentement Madame de Verneuil. Vous croyez ne me rien dire en m'assurant que vous aimez ceux qui vous parlent de moi ; c'est une marque d'amitié tellement naturelle, que je veux vous en remercier tout-à-l'heure, et vous embrasser de tout mon cœur. Il y a encore des marques d'aversion qui font bien mourir : je suis trop

habile sur ce chapitre; mais il faut avouer aussi que je ne l'ai pas appris sans mettre beaucoup au jeu. Que dites-vous de Marsillac qui est Duc ? J'approuve fort ce qu'á fait son père; c'étoit le seul moyen de le faire jouir de cette dignité sans une extrême douleur ; c'eût été un honneur bien empoisonné que de l'avoir en perdant un tel père : il me semble aussi que le nom de M. de la Rochefoucauld, joint à son mérite, est une dignité fort au-dessus de celle qu'il a donnée. La Marans vouloit aller l'autre jour à Livry avec Madame de la Fayette ; on la renvoya sans autre forme de procès. Elle contoit qu'elle avoit eu tout le jour M. le Prince chez elle, et on ne fit pas semblant de l'écouter. Oh! ma fille, cela est bon, et fait bien enrager les folles qui se vantent. En fermant ma letttre, je vous parlerai des États, et de mon heureux retour aux Rochers.

Il n'est si bonne compagnie qui ne se sépare, dit M. de Chaulnes aux Bretons, en les renvoyant chez eux. Les États finirent à minuit; j'y fus avec Madame de Chaulnes et d'autres femmes ; c'est une très - belle, très-grande et très-magnifique assemblée. M. de Chaulnes a parlé à *tutti quanti* avec beaucoup de dignité, et en termes fort convenables à ce qu'il avoit à dire. Après dîner, cha-

cun s'en va de son côté. Je suis ravie de retourner à mes Rochers. J'ai fait plaisir à plusieurs personnes ; j'ai fait un député, un pensionnaire : j'ai parlé pour des misérables, et de *Caron pas un mot*, c'est-à-dire rien pour moi ; car je ne sais point demander sans raison. Voici ce que je fis l'autre jour : vous savez comme je suis sujette à me tromper ; je vis avant dîner chez M. de Chaulnes un homme au bout de la chambre, que je crus être le maître-d'hôtel ; j'allai à lui et lui dis : » Mon pauvre Monsieur, faites-nous dîner, » il est une heure, je meurs de faim «. Cet homme me regarde et me dit : » Madame, » je voudrois être assez heureux pour vous » donner à dîner chez moi ; je me nomme Pécaudière, ma maison n'est qu'à deux lieues » de Landernau «. Mon enfant, c'est un Gentilhomme de Basse-Bretagne : ce que je devins n'est pas une chose qu'on puisse redire ; je ris encore en vous l'écrivant. Voilà une pièce que M. de Chaulnes vous envoie ; je la crois de Pélisson, d'autres disent de Despréaux ; mandez-m'en votre avis : pour moi, je vous avoue que je la trouve parfaite ; lisez-là avec attention, et voyez combien il y a d'esprit. J'ai mille complimens à vous faire de tout le monde. On a donné cent mille écus de gratification, deux mille

pistoles

pistoles à M. de Lavardin, autant à M. de Molac, à M. Boucherat, au premier Président, au Lieutenant de Roi, etc. deux mille écus au Comte des Chapelles, autant au petit Coëtlogon; enfin des magnificences. Voilà une Province!

Madame de la Fayette est à Livry, d'où elle m'écrit des gaillardises, malgré tous ses maux; M. de la R. F. m'écrit aussi; ils me disent qu'ils me souhaitent: mais c'est moi qui souhaite bien de vous y revoir; cette espérance me soutient la vie. Au reste, j'ai supputé, vous aurez achevé dans cinquante ans de traduire le Pétrarque, à un sonnet par mois; cet ouvrage est digne de vous; ce ne sera pas un impromptu. Adieu, ma chère enfant, je m'en vais aux Rochers si contente d'être hors d'ici, que je suis honteuse d'être si aise en votre absence. Quand je relis mes lettres, je suis toujours tentée de les brûler, en voyant les bagatelles que je mande; mais dites, ne vous fatiguent-elles point? car je pourrois fort bien les retrancher, sans vous aimer moins pour cela.

LETTRE LXXXVII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 9 Septembre 1671.

Enfin, me voilà toute reposée, toute tranquille, toute contente dans ma solitude; j'ai eu tantôt encore un petit reste des États. M. de Lavardin (1) est demeuré à Vitré pour faire son entrée à Rennes; il est présentement le Gouverneur depuis le départ de M. de Chaulnes, et il n'est plus suffoqué par sa présence, de sorte que les trompettes, les gardes, tout est étalé. Il est venu me voir en cet équipage, avec vingt Gentilshommes de cortège; le tout ensemble faisoit un véritable escadron: dans ce nombre étoient des Lomaria, des Coëtlogon, des Abbés de Feuquières et plusieurs qui ne s'estiment pas moins que les autres. On s'est promené, on a mangé légèrement, et le Comte des Chapelles, que j'ai amené de Vitré, m'a aidé à faire les honneurs. Le voilà encore qui a bien la mine de vous dire lui-même combien nous parlons de vous, et combien toutes choses nous en font souvenir. Nous

(1) Lieutenant-Général au Gouvernement de la haute et basse Bretagne.

sentons plus que jamais que la mémoire est dans le cœur; car quand elle ne nous vient pas de cet endroit, nous n'en avons pas plus que les lièvres. Nous avons trouvé un petit bois où, entre plusieurs belles choses que vous avez écrites, nous avons vu : *Dieu! que j'aime la tigrerie!* C'est le métier des beaux esprits : nous vous prions de nous mander si cette vertu n'est point un peu endormie en vous par le peu d'occupation que vous lui donnez : nous ne voyons pas bien sur qui vous pourriez l'exercer, et cela fait espèrer que vous en perdrez l'habitude.

MONSIEUR DES CHAPELLES.

Il seroit difficile, Madame la Comtesse, que cette vertu eût moins d'occupation où vous êtes que quand vous écrivîtes cette belle sentence. Il me souvient, hélas! que j'étois jaune et mourant, et que vous étiez belle et de bon goût, et qu'ainsi vous n'aviez nulle occasion de vous entretenir dans cet exercice. Il vaut bien mieux que je vous parle d'une autre devise que j'ai retrouvée auprès de celle-là, et qui est écrite du même tems : *Meglio morir in presenza, che viver in assenza.* Celle-ci me plaît encore à tel point que je crois que je la rendrai véritable, et que je ne sortirai pas deux fois en ma vie

des Rochers sans en mourir de regret : peut-être que mourir pour mourir, c'eût été mieux faire de mourir dès la première fois ; car toute belle et charmante que vous êtes, personne n'est encore mort en votre honneur ; et si j'avois eu cet esprit-là, c'étoit de quoi nous illustrer tous deux : mais, comme vous savez, ce qui ne se fait pas une fois se fait une autre ; et je trouve même, pourvu qu'on ôte à notre Marquise la part qu'elle y prétend, qu'il sera encore plus extraordinaire de mourir dans cette dernière occasion ; ensorte qu'on pourra dire que la mémoire est dans le cœur, ou que le cœur est dans la mémoire ; choisissez : mais je crains bien que vous ne sentiez guère ni l'un ni l'autre pour moi, puisque vous ne prenez pas la peine de me faire réponse ; j'en suis plus affligé qu'offensé, car je me faisois un grand plaisir de revoir une écriture pour laquelle je conserve un goût infini, quoiqu'elle n'ait jamais servi à me marquer la moindre apparence d'amitié ; mais des reproches à une *tigresse*, c'est des marguerites devant des pourceaux. Au reste, M. de Lavardin vient d'honorer les Rochers de sa présence, accompagné de beaucoup de noblesse : il a été reçu avec toute la politesse imaginable et une collation très-propre et très-galante qu'on a fait trouver

dans le bois; après quoi nous l'avons vu partir entouré de quantité de gardes : ainsi finit l'histoire et la lettre en même tems, si vous l'avez agréable; aussi bien ne puis-je sortir de l'humeur triste et sérieuse où me jette le souvenir de vous avoir vu dans ce même lieu.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je lui ôte la plume, car il ne finiroit jamais : il s'est tellement attendri par la pensée de vous avoir vue ici, que M. de Lavardin nous en a trouvé l'un et l'autre tout tristes, et même cela nous donnoit un air coupable : il sembloit que la compagnie nous embarrassât; et il étoit vrai, nous avions affaire en Provence quand ils sont arrivés, ou pour mieux dire, nous avions affaire ici; car c'étoit en se souvenant de vous y avoir vue qu'on se plaignoit de ne plus vous y voir. Pour moi, je ne m'accoutume point qu'on m'ait ôté ma fille, qu'on me l'ait enlevée et emmenée si loin; et je crois que je succomberois à tout moment à cette pensée, sans l'estime et sans l'amitié que j'ai pour M. de Grignan et pour tous les Grignans, et j'ajoute, sans la persuasion où je suis de la tendresse qu'ils ont pour vous.

LETTRE LXXXVIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 13 Septembre 1671.

La peur que vous avez eue, ma fille, et qui vous oblige à garder le lit, m'en fait bien plus qu'à vous : je suis persuadée que rien ne vous est si contraire que ces sortes d'émotions ; ce fut l'unique sujet du malheur qui vous arriva à Livry (1) ; et si c'étoit encore le même Chevalier sur le même cheval, il ne mourroit que de ma main. Vous deviez bien me mander ce qui vous avoit effrayée ; songez qu'il faut que je sois huit ours sans savoir ce qu'aura produit votre sagesse. Notre Coadjuteur m'a écrit des merveilles, mais je ne suis pas d'assez bonne humeur pour lui faire réponse ; la main droite est plus embarrassée par le chagrin de l'esprit, que par la goutte de la main gauche : quoiqu'il m'explique fort nettement la relation qu'il y a de l'un à l'autre, j'ai été tentée, au bout de son raisonnement, de dire comme le *Médecin malgré lui* (2), après un discours

(1) Cette fausse couche dont il est parlé ci-devant dans une note de la lettre du 23 Août. *Voyez la page* 294.

(2) Comédie de Molière.

à peu près de la même force : *voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.* Des Comédiens de campagne ont joué parfaitement bien cette pièce à Vitré; on pensa en pâmer de rire. Ce que vous dites de la *Murinette* est extrêmement vrai; son humeur est aimable, quoiqu'elle ait quelque chose de brusque et de sec; mais cela est ajusté avec de si bons sentimens, qu'il est impossible que cela déplaise. Je m'en vais envoyer à Nantes vos deux lettres à d'Harouïs et au Comte des Chapelles; ce dernier ne respiroit que cette réponse : pour d'Harouïs (3), vous saurez qu'il s'embarquoit aux États à payer cent mille francs plus qu'il n'avoit de fonds, et trouvoit que cela ne valoit pas la peine de le dire : un de ses amis s'en apperçut; il est vrai que ce ne fut qu'un cri de toute la Bretagne, jusqu'à ce qu'on lui eût fait justice; il est adoré par-tout, et c'est avec raison. Un beau matin nos États donnèrent des gratifications pour cent mille écus; un Bas-Breton me dit qu'il avoit pensé que les États alloient mourir, de les voir ainsi faire leur testament, et donner leur bien à tout le monde : plût à Dieu qu'à proportion on fût aussi libéral dans votre Provence ! J'aime nos Bretons; ils sentent un peu le vin; mais

(3) Il étoit Trésorier des États de Bretagne.

votre fleur d'orange ne cache pas de si bons cœurs. J'en excepte les Grignans, un, deux, trois, quatre, cinq, six, que j'aime, que j'estime, et que j'honore tous au prorata de leur dignités. Vous avez des fruits que je dévore déja par avance ; j'en mangerai l'année qui vient, si je ne meurs entre-ci et là. Quelle joie, ma fille ! et que j'aime le tems, quelque mal qu'il puisse me faire d'ailleurs, quand je songe au bien qu'il m'apporte tous les jours ! Conservez votre santé, votre beauté, votre amitié, afin que rien ne manque à ma joie. Que dites-vous de celle de M. d'Andilly, de voir M. de Pomponne, Ministre et Secrétaire d'État (4) ? En vérité, il faut louer le Roi d'un si beau choix : il étoit en Suède ; le Roi pense à lui, et lui donne cette charge de M. de Lionne, avec toutes les facilités nécessaires pour faire qu'il puisse la payer. Quelles merveilles ne fera-t-il point dans cette place, et quelle joie ses amis n'en doivent-ils point avoir ? Vous savez la part que j'y dois prendre ; c'est sur un choix comme celui-là que je ferois fort bien une ode à la louange de S. M. Un petit mot de réjouissance au père et au fils, ne seroit-il point de bonne grace à vous, qui ètes si aimée

(4) M. de Pomponne étoit Ambassadeur en Suède, lorsqu'il fut fait Secrétaire d'État des affaires étrangères.

de toute la famille ! Mais il faut vous bien porter, et que cette peur ne vous ait rien gâté. Il me semble que vous êtes dans votre septième, cela me fait trembler, et d'autant plus que c'est un garçon ; vous me le promettez au moins ; n'allez pas, par votre négligence, le laisser devenir fille. Je vous avoue que j'ouvrirai vos lettres de vendredi avec une grande impatience et une grande émotion : mais elles ne sont pas d'importance mes émotions, et un verre d'eau en fait le remède. Vous prenez goût à Nicole ; je ne sais où je prendrai un autre livre de morale pour vous soutenir le cœur ; je vous renverrai à nos anciens amis. On dit que M. de Condom en a fait un (5), où il assure que pourvu que l'on croie les mystères, c'est assez, et improuve fort toutes les chicanes sur le Saint-Sacrement, qui ne font que des hérésies ; j'entends dire qu'il n'y a rien de plus beau ; voilà votre fait. La Mousse prépare déja sa réponse à cette belle pièce que vous composez. Je crois que vous vous moquez quand vous me parlez de mes libéralités présentes ; c'est pour me faire honte : ah ! ma fille, quelle poussière au prix de ce que je voudrois faire ! Je me réjouis de M. de Pomponne, quand je songe que je pour-

(5) L'*Exposition de la Foi.*

rai peut-être vous servir par lui : mais vous n'avez besoin que de M. de Grignan et de vous. Enfin, nous ne pouvions pas souhaiter à cette place un homme qui fût plus de nos amis. M. de Coulanges qui va vous voir, vous dira de quelle grace le Roi a fait cette action.

LETTRE LXXXIX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 16 Septembre 1671.

Je suis méchante aujourd'hui, ma fille; je suis comme quand vous disiez, *vous étes méchante*. Je suis triste, je n'ai point de vos nouvelles; *la grande amitié n'est jamais tranquille*. Maxime. Il pleut, nous sommes seuls, en un mot, je vous souhaite plus de joie que je n'en ai aujourd'hui. Ce qui embarrasse fort mon Abbé, la Mousse et mes gens, c'est qu'il n'y a point de remède à mon chagrin : je voudrois qu'il fût vendredi pour avoir une de vos lettres, et il n'est que mercredi : voilà sur quoi on ne sait que me faire; toute leur habileté est à bout; et si par l'excès de leur amitié, ils m'assuroient, pour me faire plaisir, qu'il est vendredi, se seroit encore pis; car si je n'avois point de vos Let-

tres ce jour-là, il n'y auroit pas un brin de raison avec moi; de sorte que je suis contrainte d'avoir patience, quoique la patience soit une vertu, comme vous savez, qui n'est guère à mon usage : enfin, je serai satisfaite avant qu'il soit trois jours. J'ai une extrême envie de savoir comment vous vous portez de cette frayeur : c'est mon aversion que les frayeurs; car quoique je ne sois point grosse, elles me le font devenir, c'est-à-dire, elles me mettent dans un état qui renverse entiérement ma santé : mon inquiétude présente ne va point jusque là; je suis persuadée que la sagesse que vous avez eue de garder le lit, vous aura entiérement remise. Ne venez point me dire que vous ne me manderez plus rien de votre santé, vous me mettriez au désespoir; et n'ayant plus de confiance à ce que vous me diriez, je serois toujours comme je suis présentement. Il faut avouer que nous sommes à une belle distance l'une de l'autre, et que si l'on avoit quelque chose sur le cœur dont on attendît du soulagement, on auroit un beau loisir pour se pendre.

Je voulus hier prendre une petite dose de *morale*, je m'en trouvai assez bien : mais je me trouvai encore mieux d'une petite critique contre la *Bérénice* de Racine, qui me

parut fort plaisante et fort ingénieuse ; c'est de l'Auteur (1) des *Sylphides*, des *Gnomes* et des *Salamandres :* il y a cinq ou six petits mots qui ne valent rien du tout, et même qui sont d'un homme qui ne sait pas le monde; cela fait quelque peine; mais comme ce ne sont que des mots en passant, il ne faut pas s'en offenser : je regarde tout le reste, et le tour qu'il donne à cette critique, et je vous assure que cela est joli. Comme je crus que cette bagatelle vous auroit divertie, je vous souhaitai dans votre petit cabinet auprès de moi, sauf à vous en retourner dans votre beau château, quand vous auriez achevé cette lecture. Je vous avoue pourtant que j'aurois quelque peine à vous laisser partir si-tôt ; c'est une chose bien dure pour moi que de vous dire adieu; je sais ce que m'a coûté le dernier : il seroit bien de l'humeur où je suis d'en parler; mais je n'y pense encore qu'en tremblant ; ainsi vous êtes à couvert de ce chapitre. J'espère que cette lettre vous trouvera gaie : si cela est, je vous prie de la brûler tout à l'heure; ce seroit une chose bien extraordinaire qu'elle fût agréable avec le chien d'esprit que je me sens. Le Coadjuteur est bien heureux que je ne lui fasse pas réponse aujourd'hui. J'ai envie de vous faire

(1) L'Abbé de Villars, Auteur du *Comte de Gabalis.*

vingt-cinq ou trente questions pour finir dignement cet ouvrage. Avez-vous des muscats? vous ne me parlez que des figues; avez-vous bien chaud? vous ne m'en dites rien; avez-vous de ces aimables bêtes que nous avions à Paris? avez-vous eu longtems votre tante d'Harcourt? Vous jugez bien qu'après avoir perdu tant de vos lettres, je suis daus une assez grande ignorance, et que j'ai perdu la suite de votre discours. Ah! que je voudrois bien battre quelqu'un! et que je serois obligée à quelque Breton qui viendroit me faire une sotte proposition qui me mît en colère! Vous me disiez l'autre jour que vous étiez bien aise que je fusse dans ma solitude, et que j'y penserois à vous : c'est bien rencontré; c'est que je n'y pense pas assez dans tous les autres lieux. Adieu, ma fille, voici le bel endroit de ma lettre; je finis, parce que je trouve que ceci s'extravague un peu; encore a-t-on son honneur à garder.

LETTRE XC.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 20 Septembre 1671.

Ce n'est pas sans raison, ma chère fille, que vous fûtes troublée du mal du pauvre Chevalier de Buous; il est étrange : c'est un garçon qui me plaisoit dès Paris; je n'ai pas de peine à croire tout le bien que vous m'en dites; ce qui est de plus extraordinaire, c'est cette crainte de la mort; c'est un beau sujet de faire des réflexions, que l'état où vous le dépeignez. Il est certain qu'en ce tems-là nous aurons de la foi de reste; elle fera tous nos désespoirs et tous nos troubles; ce tems que nous voulons, qui coule présentement, nous manquera; et nous donnerions toutes choses, pour avoir un de ces jours que nous perdons avec tant d'insensibilité : voilà de quoi je m'entretiens dans ce mail que vous connoissez. La morale chrétienne est excellente à tous les maux; mais je la veux chrétienne; elle est trop creuse et trop inutile autrement. Ma Mousse me trouve quelquefois assez raisonnable là-dessus; et puis un souffle, un rayon de soleil emporte toutes les réflexions du soir. Nous parlons quelque-

fois de l'opinion d'Origène et de la nôtre : vous aurez peine à nous faire entrer une éternité de supplices dans la tête, à moins que la soumission n'arrive au secours.

Je suis fort aise que vous ayiez trouvé cette requête (1) jolie ; sans être aussi habile que vous, je l'ai entendue *per discrezione*, elle m'a paru admirable. La Mousse est fort glorieux d'avoir fait en vous une si merveilleuse écolière. Je vous plains de quitter Grignan, vous êtes en bonne compagnie ; c'est une belle maison, une bel vue, un bel air : vous allez dans une petite ville étouffée (2), où peut-être il y aura des maladies et du mauvais air ; et ce pauvre Coulanges qui ne vous trouvera point, il me fait pitié. Enfin, sa destinée n'est pas de vous voir à Grignan ; peut-être le menerez-vous à vos États : mais c'est une grande différence, et vous devez bien sentir le désagrément de ce voyage, dans l'état où vous êtes et dans la saison où nous sommes. Vous y verrez l'effet des protestations de M. de Marseilles ; je les trouve bien sophistiquées et avec de grandes restrictions. Les assurances que je lui donne de

(1) Requête de la Philosophie d'Aristote contre la raison. *Voyez le Menagiana, tome IV, page* 271, *édition de Paris*, 1715.

(2) Lambesc, petite ville de Provence, où se tient l'assemblée des États de la Province.

mon amitié, sont à peu près dans le même style : il vous assure de son service sous condition; et moi, je l'assure de mon amitié sous condition aussi, et lui disant que je ne doute point du tout que vous n'ayiez toujours de nouveaux sujets de lui être obligée.

M. de Lavardin vint tout droit de Rennes ici jeudi au soir, et me conta les magnificences de la réception qu'on lui a faite. Il prêta le serment au Parlement, et fit une très-agréable harangue. Je le remenai le lendemain à Vitré, pour reprendre son équipage et gagner Paris.

L'Évêque de Léon a été à la dernière extrémité à Vitré, avec un transport au cerveau, qui le rendoit bien pareil à *Marphise* (3); il est hors d'affaire. Je serai ici jusqu'à la fin de Novembre, et puis j'irai embrasser et mener chez moi mes *petites entrailles*; et au printems, la Provence, si Dieu nous donne la vie : notre Abbé la souhaite pour vous aller voir avec moi, et vous ramener; il y aura bien long-tems que vous serez en Provence. Il est vrai qu'il ne faudroit s'attacher à rien, et qu'à tout moment on se trouve le cœur arraché dans les grandes et les petites choses; mais le moyen ? Il faut

(3) C'est-à-dire, à la petite chienne de Madame de Sévigné, qui, selon Descartes, n'étoit qu'une machine.

donc

donc toujours avoir cette *morale* dans les mains, comme du vinaigre au nez, de peur de s'évanouir. Je vous avoue, ma fille, que mon cœur me fait bien souffrir; j'ai bien meilleur marché de mon esprit et de mon humeur.

Je vous trouve admirable de faire des portraits de moi, dont la beauté vous étonne vous-même : savez-vous bien que vous vous jouez à me trouver médiocre, de la dernière médiocrité, quand vous me comparerez à votre idée pleine d'exagération? Voici qui ressemble un peu *à détruire par sa présence*; mais cela est vrai, il faut que cela passe. J'ai ri de ce *Carpentras* (4) que vous enfermez pendant que vous avez affaire, en l'assurant qu'il veut faire la *siesta*. Vos Dames sont bien dépeintes avec leurs habits d'oripeau : mais quels chiens de visages! je ne les ai vus nulle part. Que le vôtre que je vois avec ce petit habit uni, est agréable et beau! et que je voudrois bien le voir et le baiser de tout mon cœur! Au nom de Dieu, mon enfant, conservez-vous, évitez les occasions d'être effrayée. Je n'approuve guère d'avoir voyagé dans votre septième : je prie Dieu qu'il guérisse ce pauvre Chevalier (*de Buous*); j'embrasse les Vauriens. Vous ne pouviez pas me

(4) Évêque de Carpentras, fort ennuyeux.

donner une plus petite idée de la place que j'ai dans le cœur de M. de Grignan, qu'en me disant que c'est le reste de ce que vous n'y occupez pas : il faut être bien aisée à contenter pour en être satisfaite. Savez-vous que le Roi a reçu M. d'Andilly comme nous aurions pu faire ? Vivons, et laissons M. de Pomponne s'établir dans une si belle place.

LETTRE XCI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 23 Septembre 1671.

Nous voilà, ma chère enfant, retombés dans le plus épouvantable tems qu'on puisse imaginer : il y a quatre jours qu'il fait un orage continuel ; toutes nos allées sont noyées, on ne s'y promène plus. Nos maçons, nos charpentiers gardent la chambre ; enfin j'en hais ce pays, et je souhaite votre soleil à tout moment ; peut-être que vous souhaitez ma pluie ; nous faisons bien toutes deux.

Nous avons à Vitré ce pauvre petit Abbé de Montigni, Évêque de Léon, qui part aujourd'hui, comme je crois, pour voir un pays beaucoup plus beau que celui-ci. Enfin, après avoir-été ballotté cinq ou six fois

de la mort à la vie, les redoublemens de la fièvre ont décidé en faveur de la mort : il ne s'en soucie guère, car son cerveau est embarrassé ; mais son frère, l'Avocat-Général (1) s'en soucie beaucoup, et pleure très-souvent avec moi ; car je vais le voir, et suis son unique consolation ; c'est dans ces occasions qu'il faut faire des merveilles. Du reste, je suis dans ma chambre à lire, sans oser mettre le nez dehors. Mon cœur est content, parce que je crois que vous vous portez bien ; cela me fait supporter les tempêtes, car ce sont des tempêtes continuelles : sans le repos que me donne mon cœur, je ne souffrirois pas impunément l'affront que me fait le mois de Septembre ; c'est une trahison dans la saison où nous sommes, au milieu de vingt ouvriers, je ferois un beau bruit, *Quos ego !*

Je poursuis cette *morale* de Nicole, que je trouve délicieuse ; elle ne m'a encore donné aucune leçon contre la pluie, mais j'en attends : car j'y trouve tout, et la conformité à la volonté de Dieu pourroit me suffire, si je ne voulois un remède spécifique. Enfin, je trouve ce livre admirable ; personne n'a encore écrit comme ces Messieurs ; car je mets Pascal de moitié à tout ce qui est beau,

(1) Au Parlement de Rennes.

On aime tant à entendre parler de soi et de ses sentimens, que quoique ce soit en mal, on en est charmé. J'ai même pardonné *l'enflure* du cœur en faveur du reste, et je maintiens qu'il n'y a point d'autre mot pour expliquer la vanité et l'orgueil, qui sont proprement du vent; cherchez un autre mot; j'achèverai cette lecture avec plaisir. Nous lisons aussi l'Histoire de France depuis le Roi Jean; je veux la débrouiller dans ma tête, au moins autant que l'Histoire Romaine, où je n'ai ni parens, ni amis; encore trouve-t-on ici des noms de connoissance: enfin, tant que nous aurons des livres, nous ne nous pendrons pas: vous jugez bien qu'avec cette humeur je ne suis point désagréable à notre Mousse. Nous avons pour la dévotion ce recueil des Lettres de M. de Saint-Cyran, que M. d'Andilly vous enverra, et que vous trouverez admirable. Voilà, mon enfant, tout ce que peut vous dire une vraie solitaire.

On me mande que Madame de Verneuil est très-malade. Le Roi causa une heure avec le bon homme d'Andilly, aussi plaisamment, aussi bonnement, aussi agréablement qu'il est possible: il étoit aise de faire voir son esprit à ce bon vieillard, et d'attirer sa juste admiration; il témoigna qu'il

étoit plein du plaisir d'avoir choisi M. de Pomponne, qu'il l'attendoit avec impatience, qu'il auroit soin de ses affaires, sachant qu'il n'étoit pas riche. Il dit au bon homme qu'il y avoit de la vanité à lui d'avoir mis dans sa préface de Joseph qu'il avoit quatre-vingt ans, que c'étoit un péché; enfin, on rioit, on avoit de l'esprit. Le Roi ajouta qu'il ne falloit pas croire qu'il le laissât en repos dans son désert, qu'il l'enverroit querir, qu'il vouloit le voir comme un homme illustre par toutes sortes de raisons : comme le bon homme l'assuroit de sa fidélité, le Roi dit qu'il n'en doutoit point, et que quand on servoit bien Dieu, on servoit bien son Roi. Enfin, ce furent des merveilles; il eut soin de l'envoyer dîner, et de le faire promener dans une calèche : il en a parlé un jour entier en l'admirant. Pour M. d'Andilly, il est transporté, et dit de moment en moment, sentant qu'il en a besoin, il faut s'humilier. Vous pouvez penser la joie que cela me causa, et la part que j'y prends. Je voudrois bien que mes lettres vous donnassent autant de plaisir que les vôtres m'en donnent.

LETTRE XCII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 27 Septembre 1671.

Je le veux, ma chère fille, ne parlons plus de la perte de nos lettres, cela ennuie de toute façon : je n'ai pas trop de peine à m'en taire, présentement; car, Dieu merci, je les reçois depuis un mois, comme je puis le souhaiter, et vous pouvez m'écrire un peu plus franchement qu'à celui qui les avoit prises, et que vous croyez toujours entretenir quand vous m'écrivez : cependant vous voulez fort bien qu'il sache que vous m'aimez, vous ne lui celez rien là-dessus, et vous en parlez, ce me semble, sans crainte d'être entendue. Ce que vous me dites sur ce sujet, me remplit le cœur; je vous avoue que je vous crois, et que cette confiance fait l'unique douceur de ma vie et le but de tous mes désirs; elle est accompagnée de plusieurs amertumes; mais enfin ce sont des suites nécessaires; et quand on ne souffre que par la tendresse, on trouve de la patience. Je finis toujours ce chapitre le plutôt que je puis; je ne le finirois point, si je n'avois un soin extrême de finir.

Je suis ravie que vous ayez une belle-sœur admirable, et qui puisse vous servir de compagnie et de consolation ; c'est une chose que je vous souhaite à tout moment; personne n'a plus de besoin que vous d'une société agréable; sans cela vous vous creusez l'esprit d'une si étrange manière, que vous vous détruisez vous-même : vous ne vous amusez point à des bagatelles; vous rêvez noir, si vous n'avez de la conversation. On ne peut être plus contente que je le suis de l'approbation que vous donnez à cette aimable belle-sœur; je compte que c'est Madame de Rochebonne, qui a de l'air du Coadjuteur, et son esprit, et son humeur, et sa plaisanterie. Si vous voulez lui faire mes complimens par avance, vous me ferez beaucoup de plaisir.

Voilà M. de Pomponne en état d'être envié. Vous me parlez sur cela bien agréablement. Je m'en vais en écrire au bon homme (1); je vous ai dit tout ce que je savois là-dessus : il m'a écrit deux fois depuis sa faveur, et moi aussi deux fois; il n'a rien de plus sensible que mon amitié, à ce qu'il me mande, et de voir que mes approbations ont vingt ans d'avance sur toutes celles qu'on va donner à son fils, et vingt ans dont il y a eu

(1) M. d'Andilly, père de M. de Pomponne.

des années difficiles à soutenir. Enfin, voici un changement extraordinaire ; c'est un plaisir que d'être spectateur. En voici encore un du Comte de Guiche qui revient ; mais je fais la charge de d'Hacqueville, qui est depuis vingt jours au chevet du Maréchal (*de Gramont*) (2) malade, et qui sans doute vous aura mandé toutes choses, et la visite que le Roi lui fit, il y a cinq ou six jours. Je crois que Vardes ne sera pas longtems à recevoir la même grace que le Comte de Guiche ; il me semble que leurs malheurs figurent ensemble (3) ; c'est à vous à nous mander ce qu'on en espère en votre pays. Voilà une lettre que j'écris à votre Évêque ; lisez-la, vous verrez mieux que moi si elle est à propos ou non ; d'ici je ne la crois pas mal ; mais ce n'est pas d'ici qu'il en faut juger. Vous savez que je n'ai qu'un trait de plume, ainsi mes lettres sont fort négligées ; mais c'est mon style, et peut-être qu'il fera autant d'effet qu'un autre plus ajusté : si j'étois à portée d'en recevoir votre avis, vous savez combien je l'estime, et combien de fois il m'a réformée ; mais nous sommes aux

(2) Père du Comte de Guiche.

(3) Le Comte de Guiches et le Marquis de Vardes avoient été exilés presqu'en même tems ; mais l'exil de ce dernier ne finit qu'en 1682.

deux

deux bouts de la France, en sorte qu'il n'y a qu'une chose à faire, qui est de juger si ma lettre convient ou non, et sur cela de la donner ou de la brûler. Pour vos dates, ma chère enfant, je suis de votre avis; c'est une légèreté que de changer tous les jours: quand on se trouve bien du 26 ou du 16, par exemple, pourquoi changer? c'est même une chose désobligeante pour ceux qui vous l'ont dit. Un homme d'honneur, un honnête homme vous dit une chose bonnement et comme elle est, et vous ne le croyez qu'un jour; le lendemain qu'un autre vous dise autrement, vous le croyez; vous êtes toujours pour le dernier qui parle; c'est le moyen de faire autant d'ennemis qu'il y a de jours en l'an. Ne prenez point cette conduite, tenez-vous au 26 ou au 16, quand vous vous en trouverez bien; ne suivez point mon exemple, ni celui du monde corrompu, qui suit le tems et change comme lui: soyez constante, et croyez qu'au lieu de vouloir vous soumettre à mon calendrier, c'est moi qui approuve le vôtre: je fais juge M. le Coadjuteur ou Madame de Rochebonne, si je ne dis pas bien. J'ai grande envie de savoir si vous aurez vu ce pauvre Coulanges; cela est bien cruel qu'il ait pris la peine de faire tant de chemin pour vous voir un mo-

ment, et peut-être point du tout. Le pauvre Léon a toujours été à l'agonie depuis que je vous ai mandé qu'il se mouroit; il y est plus que jamais, et il saura bientôt mieux que vous si la matière raisonne. C'est un dommage extrême que la perte de ce petit Évêque; c'étoit, comme disent nos amis, un esprit *lumineux* sur la philosophie. Le vôtre l'est aussi; vos lettres sont ma vie; je ne vous dis pas la moitié ni le quart de l'amitié que j'ai pour vous.

LETTRE XCIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 30 Septembre 1671.

Je crois qu'à présent l'opinion *Léonique* est la plus assurée, il voit de quoi il est question, et si la matière raisonne ou ne raisonne pas, et quelle sorte de petite intelligence Dieu a donné aux bêtes, et tout le reste. Vous voyez bien que je le crois dans le ciel, *o che spero :* il mourut lundi matin (1); je fus à Vitré, je

(1) La date de cette Lettre est certainement du mercredi 30 Septembre, en sorte qu'on ne peut douter que l'Évêque de Léon ne soit mort le 28 Septembre, qui étoit le lundi dont parle Madame de Sévigné, et non le 26 du même mois, comme on l'a prétendu selon d'autres mé-

le vis, et je voudrois ne l'avoir point vu. Son frère l'Avocat-Général me parut inconsolable; je lui offris de venir pleurer en liberté dans mes bois: il me dit qu'il étoit trop affligé pour chercher cette consolation. Ce pauvre petit Évêque avoit trente-cinq ans; il étoit établi; il avoit un des plus beaux esprits du monde pour les sciences; c'est ce qui l'a tué, comme Pascal; il s'est épuisé. Vous n'avez pas trop affaire de ce détail, mais c'est la nouvelle du pays, il faut que vous en passiez par là; et puis il me semble que la mort est l'affaire de tout le monde, et que les conséquences viennent bien droit jusqu'à nous.

Je lis M. Nicole avec un plaisir qui m'enlève; sur-tout je suis charmée du troisième Traité des moyens de conserver la paix avec les hommes: lisez-le, je vous prie, avec attention, et voyez comme il fait voir nettement le cœur humain, et comme chacun s'y trouve, et Philosophes, et Jansénistes, et Molinistes, et tout le monde enfin: ce qui s'appelle chercher dans le fond du cœur avec une lanterne, c'est ce qu'il fait; il nous découvre ce que nous sentons tous les jours, et que nous n'avons pas l'esprit de démêler, ou la sincérité d'avouer; en un mot, je n'ai ja-

moires, puisque Madame de Sévigné assure avoir été ce lundi-là à Vitré, et d'avoir vu M. de Léon.

mais vu écrire comme ces Messieurs-là. Sans la consolation de la lecture, nous mourrions d'ennui présentement; il pleut sans cesse: il ne vous en faut pas dire davantage pour vous faire juger de notre tristesse. Mais vous qui avez un soleil que j'envie, je vous plains d'avoir quitté votre Grignan; il y fait beau, vous y étiez en liberté avec une bonne compagnie, et au milieu de l'automne, vous le quittez pour vous enfermer dans une petite ville, cela me blesse l'imagination. M. de Grignan ne pouvoit-il point différer son assemblée? N'en est-il point le maître? Et ce pauvre M. de Coulanges, qu'est-il devenu? Notre solitude nous fait la tête si creuse, que nous nous faisons des affaires de tout: les lettres et les réponses font de l'occupation; mais il y a toujours du tems de reste. Notre Abbé est tout glorieux de toutes les douceurs que vous lui mandez; je suis contente de lui sur votre sujet. Pour la Mousse, il fait des catéchismes les fètes et les dimanches; il veut aller en paradis; je lui dis que c'est par curiosité, et afin d'être assuré une bonne fois si le soleil est un amas de poussière qui se meut avec violence, ou si c'est un globe de feu. L'autre jour, il interrogeoit les petits enfans; et après plusieurs questions, ils confondirent le tout ensemble, de

sorte que venant à leur demander qui étoit la Vierge, ils répondirent tous l'un après l'autre que c'étoit le Créateur du ciel et de la terre : il ne fut point ébranlé par les petits enfans ; mais voyant que des hommes, des femmes et même des vieillards disoient la même chose, il en fut persuadé, et se rendit à l'opinion commune. Enfin, il ne savoit plus où il en étoit ; et si je ne fusse arrivée là-dessus, il ne s'en fût jamais tiré : cette nouvelle opinion eût bien fait un autre désordre que le mouvement des petites parties. Adieu, ma très-chère enfant ; vous voyez bien que ce qui s'appelle se chatouiller pour se faire rire, c'est justement ce que nous faisons.

LETTRE XCIV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 4 Octobre 1671.

Vous voilà donc à votre assemblée : je vous ai mandé combien je trouvois mauvais que M. de Grignan l'eût mise en ce tems, pour vous ôter tout l'agrement de votre séjour de campagne, et tout le plaisir de votre bonne compagnie. Vous avez perdu aussi le pauvre Coulanges, qui m'écrit de Lyon tous

ses déplaisirs, et ne songe plus qu'à s'en retourner à Paris, c'est-à-dire, à Autry, d'où il ne seroit pas sorti sans l'espérance de vous voir : toute sa consolation, c'est de parler de vous avec ce Chamarier de Rochebonne, qui ne peut se taire de vos perfections. Si je n'avois point trouvé ridicule de vous envoyer toutes mes lettres, je vous aurois envoyé celle-là avec celle du Comte des Chapelles : mais voilà sa réponse qui suffira, avec deux autres lettres que je veux que vous ayiez, celle M. le Camus et celle de M. d'Harouïs. Je pense que pour vous donner le tems de lire tout ce que je vous envoie, la civilité m'obligeroit à finir ici ma lettre ; mais je veux savoir auparavant si vous n'avez point ri de la rêverie naturelle que je fis à Vitré, en priant ce Gentilhomme de Basse-Bretagne de nous faire vitement dîner. Je crus que cela vous feroit souvenir de cet homme à la Merci, que je voulois qui raccommodât mes manches, et qui étoit le clerc d'un Secrétaire du Roi. Mais ce que vous me dites du soleil et de la lune, de M. de Chaulnes et de M. de Lavardin est très-bien dit, et que pour vous, vous êtes toujours sur l'horizon. Cela est vrai, ma fille, vous ne vous reposez jamais, vous êtes toujours dans le mouvement, et je tremble quand je

pense à votre état et à votre courage, qui assurément passe de beaucoup vos forces. Je conclus comme vous que, quand vous voudrez vous reposer, il ne sera plus tems, et qu'il n'y aura aucune ressource à vos fatigues passées. Cette pensée m'occupe et m'afflige beaucoup; car enfin, ce ne sont plus ici les premiers pas, ce sont les derniers, ce sont des brèches sur d'autres brèches, et des abîmes sur des abîmes. Nous en parlons souvent, notre Abbé et moi, quoique peu instruits; mais à vue de pays, on juge bien où tout ceci peut aller : cet endroit est bien digne de votre attention, car il n'y va pas d'une chute médiocre. On va bien loin, dit-on, quand on est las; mais quand on a les jambes rompues, on ne va plus du tout. Je crois que vous êtes assez habile pour appuyer sur ces considérations, et pour en parler avec notre Coadjuteur, qui a tout ce qui est nécessaire pour vous bien conseiller; car il a un grand sens, un bon esprit, un courage digne du nom qu'il porte : il faut tout cela pour décider dans une occasion comme celle-ci. Notre Abbé s'estime bien heureux que vous comptiez son avis pour quelque chose; il ne souhaite la vie et la santé que pour vous aller donner ses conseils, et prendre le jeton dont vous savez qu'il s'aide parfaitement bien.

Voici, ma chère enfant, une lettre qui n'est pas délicieuse ; mais encore faut-il parler quelquefois des choses importantes qui tiennent au cœur : vous savez d'ailleurs, et je vous l'ai dit en chanson, qu'*on ne rit pas toujours*. Non assurément, il s'en faut de beaucoup ; cependant, soyez en garde pour ne pas faire de la bile noire : songez uniquement à votre santé, si vous aimez la mienne, et croyez qu'aussitôt que je serai délogée à Pâques, je ne penserai plus qu'à vous aller voir et à vous donner toutes les facilités possibles pour revenir avec moi. Que dit Adhémar du retour du Comte de Guiche?

LETTRE XCV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 7 Octobre 1671.

Vous savez que je suis toujours un peu entêtée de mes lectures. Ceux à qui je parle ont intérêt que je lise de bons livres. Celui dont il s'agit présentement, c'est cette *Morale* de Nicole ; il y a un Traité sur les moyens d'entretenir la paix entre les hommes, qui me ravit ; je n'ai jamais rien vu de plus utile, ni si plein d'esprit et de lumière : si vous ne l'avez pas lu, lisez-le ; et si vous l'avez lu,

relisez-le avec une nouvelle attention : je crois que tout le monde s'y trouve ; pour moi, je suis persuadée qu'il a été fait à mon intention ; j'espère aussi d'en profiter, j'y ferai mes efforts. Vous savez que je ne puis souffrir que les vieilles gens disent : Je suis trop vieux pour me corriger; je pardonnerois plutôt aux jeunes gens de dire : Je suis trop jeune. La jeunesse est si aimable qu'il faudroit l'adorer, si l'ame et l'esprit étoient aussi parfaits que le corps : mais quand on n'est plus jeune, c'est alors qu'il faut se perfectionner, et tâcher de regagner, par les bonnes qualités, ce qu'on perd du côté des agréables. Il y a long-tems que j'ai fait ces réflexions, et par cette raison, je veux tous les jours travailler à mon esprit, à mon ame, à mon cœur, à mes sentimens. Voilà de quoi je suis pleine, et de quoi je remplis cette lettre, n'ayant pas beaucoup d'autres sujets.

Je vous crois à Lambesc, mais je ne vous vois pas bien d'ici ; il y a des ombres dans mon imagination qui vous couvrent à ma vue. Je m'étois fait le château de Grignan, je voyois votre appartement, je me promenois sur votre terrasse, j'allois à la messe dans votre belle Église ; mais je ne sais plus où j'en suis : j'attends avec impatience des nouvelles de ce lieu-là. Je ne veux point vous

écrire davantage aujourd'hui, quoique mon loisir soit grand ; je n'ai que des riens à vous mander, c'est abuser d'une Lieutenante-Générale qui tient les États dans une ville, et qui n'est pas sans affaires ; cela est bon quand vous ètes dans votre palais d'Apollidon. Notre Abbé, notre Mousse sont toujours tout à vous ; et pour moi, ma fille, ai-je besoin de vous dire ce que je vous suis et ce que vous m'êtes ?

Le Comte de Guiche est à la Cour tout seul de son air et de sa manière, un héros de roman, qui ne ressemble point au reste des hommes : voilà ce qu'on me mande.

LETTRE XCVI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 11 Octobre 1671.

Vous avez été fâchée de quitter Grignan ; vous avez eu raison ; j'en ai été quasi aussi triste que vous, et j'ai senti votre éloignement de vingt lieues comme je sentirois un changement de climat. Rien ne me console que la sûreté où vous serez à Aix pour votre santé ; vous accoucherez au bout de l'an tout juste. J'emploie tous mes jours à songer à

ceux de l'année dernière que je passois avec vous ; il est vrai qu'on ne peut pas avoir moins perdu de tems que vous avez fait : mais si après cette couche-ci, M. de Grignan ne vous donne quelque repos, comme on fait à une bonne terre, bien loin d'être persuadée de son amitié, je croirai qu'il veut se défaire de vous ; et le moyen de résister à ces continuelles fatigues ? Il n'y a ni jeunesse, ni santé qui n'en soient détruites. Enfin, je lui demande pour vous cette marque de sa tendresse et de sa complaisance : je ne veux point vous trouver grosse, je veux que vous veniez vous promener avec moi dans ces prés que vous me promettez, et que nous mangions de ce divin muscat sans crainte de la colique. Nous ne pensons qu'à notre voyage ; et si notre Abbé peut vous être bon à quelque chose, il sera au comble de ses desirs : vous nous souhaitez, il n'en faut pas tant pour nous faire voler vers vous. Nous quitterons les Rochers à la fin du mois qui vient ; il me semble que ce sont les premiers pas, et j'en sens de la joie : j'en aurai beaucoup si vous arrivez à Aix en bonne santé. Je ne trouve pas bien prudent d'avoir fait ce voyage de Lambesc au milieu de votre sept. Mais quelle folie de s'appeller *Monsieur et Madame de Gri-*

gnan, et le Chevalier de Grignan (1), et venir vous faire la révérence? Qu'est-ce que ces Grignans-là? Pourquoi n'êtes-vous pas uniques en votre espèce? Celle de vos scorpions me fait grand'peur; vous savez bien au moins que leur piquûre est mortelle: je suis persuadée que puisque vous avez des bâtimens pour vous garantir du chaud, vous n'êtes point aussi sans de l'huile de scorpion pour vous servir de contre-poison. Je ne connoissois la Provence que par les grenadiers, les orangers et les jasmins: voilà comme on nous la dépeint. Pour nous, ce sont des châtaignes qui font notre ornement; j'en avois l'autre jour trois ou quatre paniers autour de moi; j'en fis bouillir, j'en fis rôtir, j'en mis dans ma poche: on en sert dans les plats, on marche dessus; c'est la Bretagne dans son triomphe.

M. d'Usez est à son Abbaye près d'Angers: il m'a envoyé un exprès; il dit qu'il viendra me voir, mais je n'en crois rien: il dit que vous êtes adorable, et adorée de tous les Grignans, je le crois: vous l'êtes ici au moins autant, sans offenser personne. Mon oncle est, comme je le souhaite, sur votre sujet; Dieu nous le conserve. La

(1) Ils étoient d'une Maison ancienne établie à Salon, et dont le nom étoit *Grignan*.

Mousse approuve fort que vous laissiez reposer votre lettre; on ne juge jamais bien d'abord de ces sortes d'ouvrages; il vous conseille même de la faire voir à quelqu'un de vos amis, ils en jugent mieux que nous-mêmes; en attendant, il est tout à vous. Que dirai-je à nos Grignans? Vous êtes bien méchante de leur faire voir toutes mes folies: pour vous qui les connoissez, il n'est pas possible de vous les cacher; mais eux avec qui j'ai mon honneur à garder.......... Adieu, ma chère enfant, je vous recommande ma vie; vous savez ce que vous avez à faire pour la conserver.

LETTRE XCVII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 14 Octobre 1671.

Je vais vous mander un petit secret; n'en parlez pas, je vous prie, si personne ne vous l'a mandé. Vous saurez que notre pauvre d'Hacqueville (1) a tant fait, et s'est si fort tourmenté autour de ses amis, qu'il en est tombé malade; on prend même plaisir à

(1) C'est de lui qu'on disoit *les d'Hacquevilles*, parce qu'il étoit d'un caractère si officieux, qu'il se reproduisoit en quelque sorte pour le service de ses amis.

dire que c'est de la petite-vérole, et qu'il a vu tous les jours M. de Chevreuse qui l'a; je ne le crois point; mais voici ce qui est. On lui a écrit une lettre d'une main inconnue, par laquelle on lui demande une heure du lendemain pour une consultation qui doit se faire chez le Cardinal de Retz. On marque ensuite toutes les heures du jour, comme il a accoutumé de les employer; on le prie de venir voir donner un remède à cinq heures à M. le Maréchal de Gramont, et d'aller querir dans son carrosse M. Brayer pour le petit de Monaco; on l'avertit d'envoyer savoir des nouvelles de tous les malades dont on lui fait la liste; on le conjure de ne pas manquer de se trouver le soir chez Mademoiselle de Clisson, qui a de grands maux de mère; on parle du commerce de Provence et de tous les pays de l'Europe, et l'on finit par, *dormez, dormez, vous ne sauriez mieux faire*. Enfin, il a montré cette lettre avec un tel chagrin, que je meurs de peur que cela n'augmente sa fièvre. Ne me citez jamais sur la vie; on vous le mandera peut-être d'ailleurs. Je sais que M. de Coulanges a eu le courage de vous aller chercher à Lambesc. Ma fille, que je l'aime d'avoir pris cette peine! qu'il a bien fait! qu'il est aimable! que je l'embrasserai de bon cœur! et que vous mé-

ritez bien qu'on en fasse davantage pour vous! Mais tout le monde n'est pas digne de le comprendre, et c'est un mérite que d'être entré, comme il a fait, dans cette vérité. Aussi vous lui avez écrit des merveilles, et je vous en loue et vous en remercie, car vous savez comme je l'aime. Adhémar sera trop aise de revenir avec lui.

L'Abbé Têtu est retourné en Touraine, n'ayant pu durer à Paris; et pour varier un peu la phrase, il a mené à ce second voyage toute la case de Richelieu. Si vous pouviez croire que ce fût pour vous que Paris lui fût insupportable, vous seriez bien glorieuse; mais vous seriez seule de votre sentiment. Il y a de la division dans la maison de Gramont entre les deux frères (2); notre ami d'Hacqueville est fort mêlé là-dedans. Louvigny n'a pas assez d'argent pour acheter la charge (3); je ne sais si l'on vous mande ce détail. J'étois hier dans une petite allée à main gauche du mail, très-obscure, je la trouvai belle; je fis écrire sur un arbre : *E' di mezzo l'orrore, esce' il diletto*. Si M. de Coulanges est encore avec vous, embrassez-le pour moi, en l'assurant que je suis fort con-

(2) Le Comte de Guiche et le Comte de Louvigny, depuis Duc de Gramont.

(3) De Colonel des Gardes-Françoises.

tente de lui. Et ces pauvres Grignans n'auroient-ils rien? Et vous, ma chère petite, quoi! pas un mot d'amitié?

LETTRE XCVIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 18 Octobre 1671.

L'ENVIE que vous avez d'envoyer ma première lettre à quelqu'un, afin qu'elle ne soit pas perdue, m'a fait rire, et souvenir d'une Bretonne, qui vouloit avoir un *factum* qui m'avoit fait gagner un procès, comme un sûr moyen de gagner le sien.

Vous voilà donc à Lambesc, ma fille; mais vous êtes grosse jusqu'au menton. La mode de Provence me fait peur. Quoi! ce n'est donc rien que de ne faire qu'un enfant; une fille n'oseroit s'en plaindre, et les femmes en font ordinairement deux ou trois. Je n'aime point cette grosseur excessive; tout au moins cela vous donne de cruelles incommodités.

Écoutez, Monsieur le Comte, c'est à vous que je parle; vous n'aurez que des rudesses de moi pour toutes vos douceurs; vous vous plaisez dans vos œuvres; au lieu d'avoir pitié de

de ma fille, vous ne faites qu'en rire; il paroît bien que vous ne savez ce que c'est que d'accoucher. Mais écoutez, voici une nouvelle que j'ai à vous dire : c'est que, si après ce garçon-ci, vous ne lui donnez quelque repos, je croirai que vous ne l'aimez point, et que vous ne m'aimez point aussi, je n'irai point en Provence : vos hirondelles auront beau m'appeller, point de nouvelles; et de plus j'oubliois ceci, c'est que je vous ôterai votre femme : pensez-vous que je vous l'aie donnée pour la tuer, pour détruire sa santé, sa beauté, sa jeunesse? Il n'y a point de raillerie, je vous demanderai cette grace à genoux en tems et en lieu; en attendant, admirez ma confiance de vous faire une menace de ne point aller en Provence. Vous voyez par-là que vous ne perdez ni votre amitié, ni vos paroles; nous sommes persuadés, notre Abbé et moi, que vous serez fort aise de nous voir. Nous vous menerons la Mousse, qui vous rend grace de votre souvenir : et pourvu que je ne trouve point une femme grosse, et toujours grosse, et encore grosse, vous verrez si nous ne sommes pas des gens de parole : en attendant, ayez-en un soin extrême, prenez garde qu'elle n'accouche à Lambesc. Adieu, mon cher Comte.

Je reviens à vous, ma belle, et vous dis

donc que je vous plains fort ; songez à ne point accoucher à Lambesc ; quand vous aurez passé le huitième, il n'y a plus d'heure. Vous avez présentement M. de Coulanges ; qu'il est heureux de vous voir ! qu'il a bien fait d'avoir pris courage, et vous de l'avoir pressé ! embrassez-le pour moi, et tous vos Grignans, car on ne sauroit s'empêcher de les aimer. Ma tante me mande que votre enfant pince tout comme vous ; elle est méchante : je meurs d'envie de la voir ; hélas ! j'aurois grand besoin de cet homme noir pour me faire prendre un chemin dans l'air ; celui de terre devient si épouvantable que je crains quelquefois que nous ne soyons assiégés ici par les eaux. Il est vrai qu'après vous avoir vu partir pour la Provence au milieu des abîmes, il faut croire qu'il n'y a rien d'impossible. Je reviens à votre histoire ; je m'étois moquée de celle de la Mousse ; mais je ne me moque pas de celle-ci : vous me l'avez très-bien contée, et si bien que j'en frissonnois en la lisant, le cœur m'en battoit ; en vérité, c'est la plus étrange chose du monde. Cet *Auger* enfin, c'est un garçon que j'ai vu, à qui je parlerai, et qui conte cela tout naïvement ; je crois que rien ne peut être plus positif, c'est un sylphe assurément. Après la pro-

messe que vous faites, je ne doute pas qu'il n'y ait presse à qui vous apportera ici; la récompense est digne d'être bien disputée; et si je ne vous vois arriver, je croirai que cela vient de la guerre que cette préférence aura émue entr'eux; cette guerre sera bien fondée, et si les sylphes pouvoient périr, ils ne pourroient le faire dans une plus belle occasion. Enfin, ma fille, je vous remercie mille fois de m'avoir si bien conté cette histoire d'original : c'est la première de cette nature dont je voudrois répondre.

Je trouve plaisans les miracles de votre solitaire; mais s'il les croit, j'en doute fort, et M. de Grignan a grande raison de l'aller prêcher de tems en tems : sa vanité pourroit bien le conduire du milieu de son désert dans le milieu de l'enfer; ce seroit un beau chemin; il n'eût pas été besoin de prendre tant de peine : s'il ne va que là, on y va fort bien de par-tout. Je craindrai fort pour son salut, jusqu'à ce que vous m'en assuriez : je vous crois, et je sais que vous êtes tout comme il faut pour n'être persuadée qu'à bonnes enseignes. Dieu est tout-puissant, qui est-ce qui en doute? Mais nous ne méritons guère qu'il nous montre sa puissance.

Je suis fort aise que M. de Gaignan ait

bien harangué, cela est agréable pour soi; on ne se soucie pas des autres. M. de Chaulnes parla bien aussi, un peu pesamment; mais cela n'étoit pas mal à un Gouverneur. Pour M. de Lavardin, il a la langue fort bien pendue. J'ai mandé à Corbinelli qu'assurément son paquet avoit été perdu avec tant d'autres lettres que je regrette tous les jours. Adieu, ma chère enfant, je vous aime si passionnément que j'en cache une partie de peur de vous accabler. Je vous remercie de vos soins, de votre amitié, de vos lettres; ma vie tient à toutes ces choses-là.

LETTRE XCIX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 21 Octobre 1671.

QUE votre ventre me pèse, ma chère petite! Songez que vous n'êtes pas seule à étouffer; et que le grand intérêt que je prends à votre santé me feroit devenir habile si j'étois auprès de vous. Les avis que je donne à la Deville feroient croire à Madame Moreau que j'aurois eu des enfans: en vérité, j'en ai beaucoup appris depuis trois ans. J'avoue que d'abord l'honnêteté et la *préciosité* d'un long voyage m'avoient laissée dans une pro-

fonde ignorance; mais je deviens *matrone* à vue d'œil.

Vous avez présentement M. de Coulanges; il vous aura bien réjoui le cœur; mais quand vous recevrez cette lettre, vous ne l'aurez plus; je l'aimerai toute ma vie du courage qu'il a eu d'aller vous trouver jusqu'à Lambesc. J'ai fort envie de savoir des nouvelles de ce pays-là, je suis accablée de celles de Paris; sur-tout la répétition du mariage de MONSIEUR me fait sécher sur pied; je suis en bute à tout le monde, et tel qui ne m'a point écrit, se réveille pour mon malheur afin de me l'apprendre. Je viens d'écrire à l'Abbé de Pontcarré, » que je le conjure de ne m'en plus » rompre la tête, ni de la Palatine qui va » querir la Princesse (1), ni du Maréchal » du Plessis qui va l'épouser à Metz, ni de » MONSIEUR qui va consommer à Châlons, » ni du Roi qui les va voir à Villers-Cotterêts; qu'en un mot, je n'en veux plus entendre parler qu'ils n'aient couché et re- » couché ensemble; que je voudrois être à Paris pour n'entendre plus parler de nouvel- » les; que du moins si je pouvois me venger » sur les Bretons de la cruauté de mes amis, » je prendrois patience; mais qu'ils sont six

(1) Élisabeth-Charlotte de Bavière, fille de Charles-Louis, Électeur Palatin.

» mois à tourner sans ennui sur une nouvelle » de la Cour, et à la regarder de tous les cô» tés; que pour moi j'ai encore un petit reste » de bel air qui me rend précieuse, et qui » fait que je me lasse aisément ». En effet, je me détourne des lettres où je crois qu'on va me parler encore de nouvelles, et je me jette avidement sur les lettres d'affaires. Je lus hier avec un plaisir extrême une lettre du bon homme la Maison, que j'étois bien assurée qui ne me diroit pas un mot de ce mariage, mais qui salue toujours fort humblement Madame la Comtesse, comme si elle étoit encore à mes côtés. Hélas! il ne me faudroit guère prier pour me faire pleurer présentement, un tour de mail sur le soir en feroit l'office. A propos, il y a des loups dans mon bois; j'ai deux ou trois gardes qui me suivent les soirs le fusil sur l'épaule: *Beaulieu* est le Capitaine. Nous avons honoré depuis deux jours le clair de la lune de notre présence entre onze heures et minuit. Avant-hier nous vîmes d'abord un homme noir; je songeai à celui d'*Auger*, et je me préparois déjà à refuser sa jarretière. Il s'approcha, et nous trouvâmes que c'étoit M. de la Mousse. Un peu plus loin nous vîmes un corps blanc tout étendu, nous approchâmes de celui-là, c'étoit un arbre que j'avois fait

abattre la semaine passée. Voilà des aventures bien extraordinaires, je crains que vous n'en soyez effrayée en l'état où vous êtes; buvez un verre d'eau, ma fille. Si nous avions des sylphes à notre commandement, nous pourrions vous conter quelque histoire digne de vous divertir; mais il n'appartient qu'à vous de voir une telle diablerie sans pouvoir en douter. Quand ce ne seroit que pour parler à *Auger*, il faut que j'aille en Provence : cette histoire m'a bien occupée et bien divertie; j'en ai envoyé la copie à ma tante, croyant que vous n'auriez pas eu le courage de l'écrire deux fois si bien et si exactement. Dieu sait quel goût je trouve à ces sortes de choses en comparaison des *Renaudots* (2), qui égaient leur plume à mes dépens. Adieu, ma chère belle, je vous vois et je pense à vous sans cesse. Mille amitiés aux Grignans à proportion de ce que vous croyez qu'ils m'aiment: cette règle est bonne, je m'en fie à vous.

(2) C'est-à-dire, des faiseurs de Gazettes. L'invention des Gazettes est due aux *Renaudots*.

LETTRE C.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 25 Octobre 1671.

Me revoilà dans mes lamentations de Jérémie; je n'ai reçu qu'un paquet cette semaine, et je dois croire l'autre perdu : vous n'avez point été sept jours sans m'écrire; c'est assurément un démon qui dérobe vos lettres, et qui s'en joue, c'est le sylphe d'*Auger :* quoi qu'il en soit, j'en suis inconsolable. Voilà une lettre pour votre Évêque; vous avez très-bien fait d'ouvrir la sienne, elle est toute farcie de tendresse : je le prends par ses paroles, et je compte là-dessus plus qu'il ne voudroit : c'est très-bien fait, pourquoi s'embarque-t-il dans de si extrêmes protestations? Je crois que ma réponse n'est point mal : la fin est bien méchante et bien commune; j'ai quasi donné dans la *justice de croire;* mais voilà justement où je ne m'en soucie pas. On me mande que le Roi a donné un régiment au Chevalier de Grignan; je crois que c'est d'Adhémar; si c'est quelque chose de bon, j'en suis ravie. Mais que dirons-nous de Coulanges? N'est-ce point le plus joli homme du monde? J'ai lu sa lettre,

tout

tout comme vous l'avez imaginé, c'est-à-dire, en pâmant de rire : toute sa lettre est excellente, et ses chapitres ; mon Dieu ! que j'ai envie de le voir, de l'embrasser, de parler de vous avec lui ! Il est ravi de tout ce que vous faites, et en vérité il a raison ; on ne peut assez vous admirer, je ne saurois faire les honneurs de vous ; j'en suis touchée comme les autres, et j'en demeure d'accord avec mes bons amis, sans faire comme la Présidente Janin : vous souvient-il de ce petit conte ? Enfin, ma fille, que vous manque-t-il ? vous le renviez sur M. de Pomponne. Au milieu de mon rire, je me suis senti des serremens de cœurs qui ne paroissoient point devoir y tenir une place, et que je trouvois fort bien le moyen d'y mettre ; tous chemins vont à Rome, c'est-à-dire, tout me va droit au cœur. M. de Coulanges écrit tout cela bien plaisamment, et nous en avons ri, comme vous l'avez prévu, et assurément aux mêmes endroits. J'examinerai bien cet hyver avec lui tous les chapitres, et sur-tout celui de la coiffure ; il me paroît assez comme celui d'Aristote dans son chapitre des chapeaux. Mais le chocolat, qu'en dirons-nous ? N'avez-vous point peur de vous brûler le sang ? Tous ces effets si miraculeux ne nous cacheront-ils point quelqu'embrasement ? Dans l'état où

vous êtes, ma chère enfant, rassurez-moi, car je crains ces mêmes effets. J'ai aimé le chocolat, comme vous savez, il me semble qu'il m'a brûlée, et depuis j'en ai bien entendu dire du mal; mais vous dépeignez et vous dites si bien des merveilles qu'il fait en vous, que je ne sais plus qu'en penser. Cet endroit de la lettre de Coulanges est très-plaisant, mais tout, je vous assure qu'elle est plaisante. Adieu, ma très-chère et très-aimable, je prendrai grand plaisir à lire dans le chapitre de la tendresse que vous avez pour moi, je vous promets de demeurer fixée dans l'opinion que j'en ai; mais pour la plus grande sûreté, soyez fixée aussi à m'en donner des marques, comme vous faites. Il est vrai que les lettres de notre petit ami ne sont nullement agréables, il y a trop de paroles; il fait bien d'être honnête homme d'ailleurs.

Fin du Tome premier.

